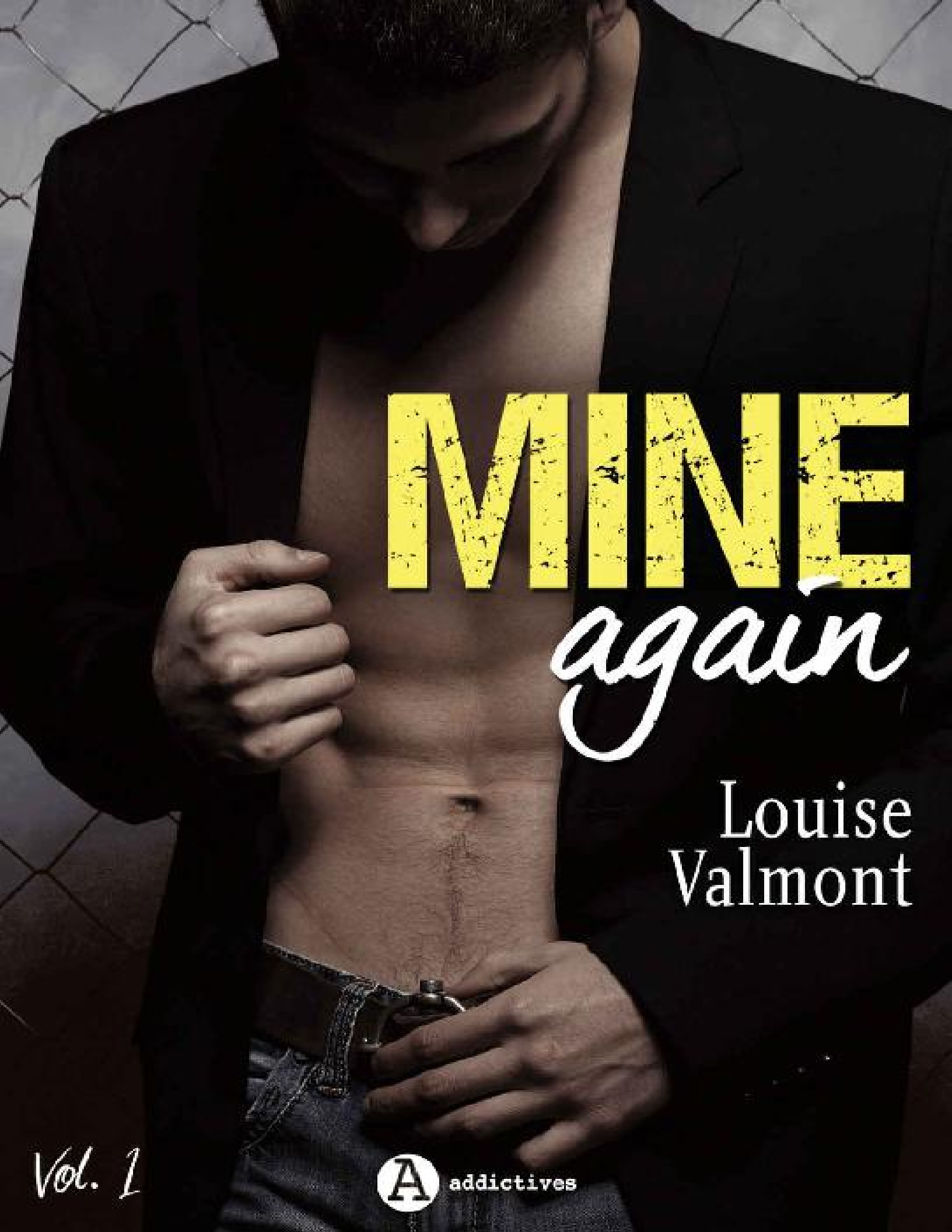
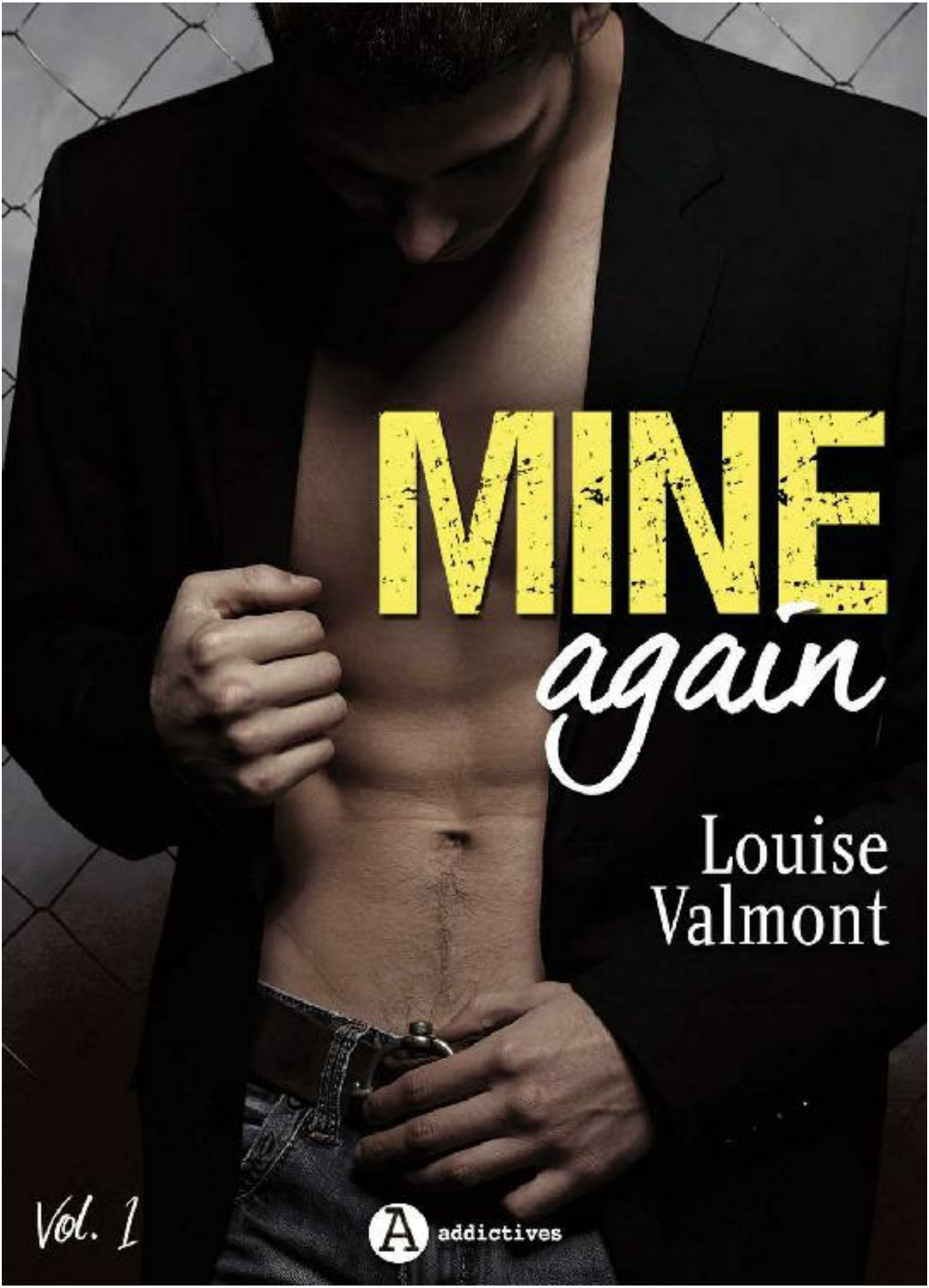

MINE
again
Louise
Valmont
Vol. 1
addictives


MINE
again
Louise
Valmont
Vol. 1
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

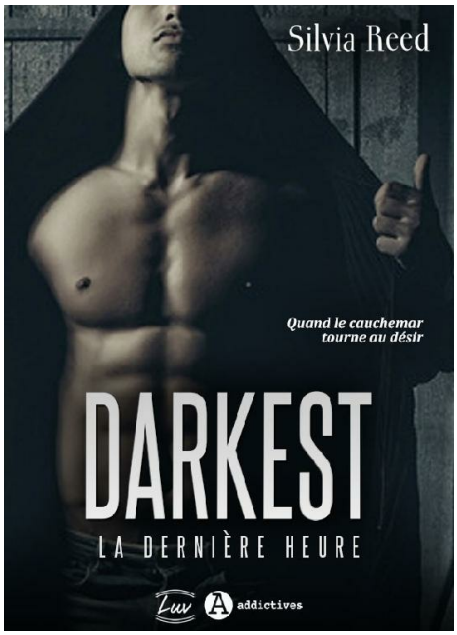
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Darkest. La dernière heure

Tueur à gages dépourvu du moindre sentiment, Ryder évolue dans un monde d'ombres et de dangers. Il n'a pas peur des monstres. Il est le pire de tous. Alors quand il reçoit l'ordre de kidnapper une certaine Evangeline, il s'exécute sans poser de questions. Enfermée, torturée, la jeune étudiante en psychologie sait qu'elle est au crépuscule de sa vie. Dans quelques jours, elle mourra… alors elle se lance un ultime défi : ramener son geôlier vers la lumière, vers plus d'humanité. Et si Ryder n'était pas celui qu'il semble être ? Et si Evangeline parvenait à réveiller son cœur ?

Tapotez pour télécharger.

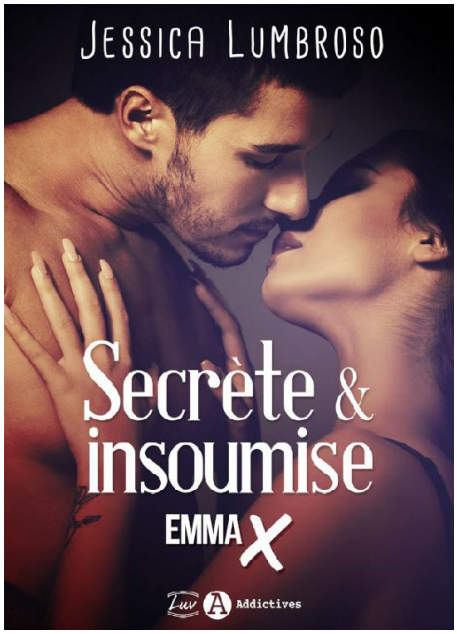


Également disponible :

Secrète & insoumise, Emma X

Emma mène une double vie. Le jour, elle est employée dans une grande multinationale. Le soir, elle rejoint l'équipe du bar Le Libertin où elle effectue des danses torrides et sexy qui attirent de nombreux clients. Cet équilibre lui convient parfaitement jusqu'au soir où un inconnu la filme en plein show, dans son rôle de séductrice fière de ses atouts, et menace de diffuser la vidéo dans l'entreprise où elle travaille. Emma refuse de se laisser intimider mais Ethan, son maître chanteur, ne reculera devant rien tant qu'il n'aura pas obtenu ce qu'il veut : une nuit avec elle. Dans l'impasse, Emma hésite. Le plus grand danger, c'est que tout son être la pousse dans les bras du trop dangereux et sexy Ethan…

Tapotez pour télécharger.

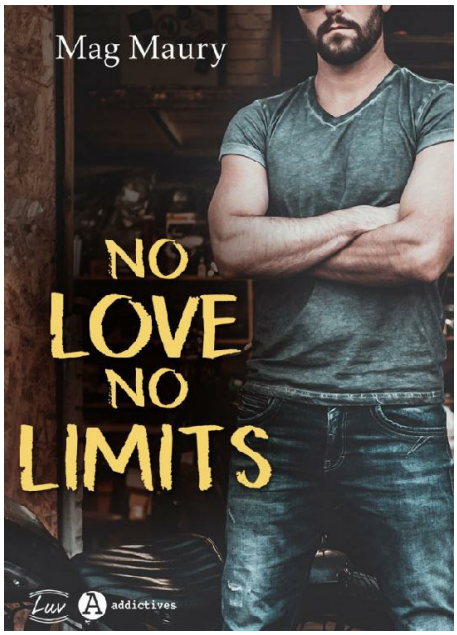


Également disponible :

No Love, No Limits

Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre.
Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse.
Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas.
Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse !
Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ?
Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre…

Tapotez pour télécharger.



Également disponible :

Tu ne me résisteras pas !

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable… Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

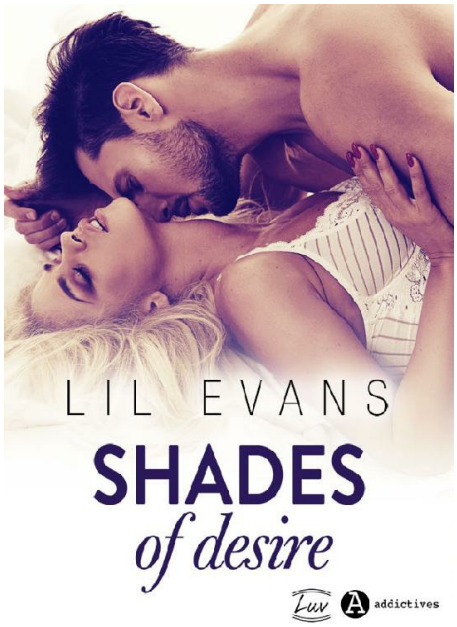
Tapotez pour télécharger.

Également disponible :

Shades of Desire

Ebony a deux passions : la littérature et les soirées avec son meilleur ami et voisin, Soren. Le jour où un groupe de motards s'installe dans sa ville paisible, tout bascule. Ils sont bruyants, irrévérencieux, dragueurs, et mènent des activités pas forcément légales. Mais Ebony refuse de se laisser intimider ! Elle leur tient tête sans faillir, jusqu'à sa rencontre avec Ax, leur chef, et Indy, son second. Les deux hommes sont aussi différents que le jour et la nuit, ils la troublent et l'agacent… et ils sont déterminés à la protéger. Car un mystérieux admirateur envoie à Ebony des poèmes macabres et menaçants…

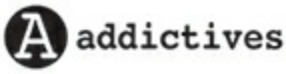
Tapotez pour télécharger.



Louise Valmont

MINE AGAIN

Volume 1



1. Réveil difficile

Jesse

Est-ce que quelqu'un voudrait bien arrêter ce putain de concert de cloches de mes deux ?

Recroquevillé sur moi-même, j'enfonce la tête sous la première chose que je trouve à ma portée. Au contact moelleux de la forme que je rabats sur mes oreilles, je devine qu'il s'agit d'un oreiller. Donc, je suis dans un lit, et pas, comme je commençais à le craindre, enfermé dans un clocher où se déchaînent des carillons excités. Quand je respire, soulagé, l'air autour de moi empeste l'alcool.

On a renversé un tonneau de gin ici ?

À la simple évocation d'une gorgée d'alcool, une sévère nausée s'ajoute aux élancements de mon crâne à présent vrillé par des grondements. Ça devient carrément insupportable ! D'autant que quelqu'un de mal intentionné m'a certainement coincé la tête dans un casque en plomb beaucoup trop petit assorti d'une mâchoire en béton armé et de deux trucs posés sur mes paupières pour les empêcher de s'ouvrir tout à fait.

Et je ne parle pas de la colonie de hérissons installée dans le fond de ma gorge.

Si seulement ces foutues cloches voulaient bien cesser de s'exciter, je pourrais essayer de réfléchir. Je presse mes tempes, tentant de chasser la douleur qui irradie jusqu'à ma nuque.

Impossible. Soulevant un coin du coussin, je change de tactique pour risquer un œil vers l'extérieur : d'abord ébloui, mon regard rencontre une couette blanche froissée, trois oreillers en bataille et par la fenêtre, un éclaboussement de ciel bleu qui me fait rentrer aussitôt la tête, comme un escargot dans sa bicoque.

Super !

La lumière du jour me nargue violemment, alors que je ne rêve que d'une chose : le noir complet, un bon café tout aussi *dark* et du silence.

Mais le truc qui continue à sonner à toute volée ne semble pas de cet avis. Je choisis pourtant de l'ignorer. Par la meurtrière que j'aménage entre deux oreillers, une ribambelle de tourelles, de donjons aux toits pointus et de remparts dardant leurs créneaux dentelés sur l'horizon apparaît dans mon champ de vision.

Putain de merde, qu'est-ce qui se passe ici ?

Tentant de surmonter le violent haut-le-cœur qui me soulève l'intestin jusqu'aux narines, j'essaie

de rassembler mes idées : est-ce que je viens de faire un saut dans le temps ? Suis-je au Moyen Âge dans un monde peuplé de dents jaunes, de chevaliers suant dans leurs armures et d'odeurs pestilentielles ?

Je plonge le nez dans la couette où flotte un parfum un peu sucré. Nettement plus agréable.

En tout cas, bien davantage que mon haleine chargée comme celle d'un cheval qui aurait confondu toilettes et abreuvoir. Malgré mon envie de me rendormir, je soupire. Et luttant contre vertiges et salves de maux de tête, petit à petit, la vérité s'impose : j'ai pris cher.

Des flashs de la soirée d'hier me reviennent : le concert, les applaudissements, les portables levés vers le ciel et les corps ondulants comme une vague humaine dans la salle. Puis cette soirée au Patio. Les verres enchaînés avec le régisseur et l'ingé-son. Les sourires des filles sous leurs loups noirs. Et des yeux de chat. Verts.

Le tintamarre des cloches interrompt mes bribes de souvenirs alcoolisés. Pestant contre cette intrusion dans mon intimité, je me retourne douloureusement – putain que j'ai mal au crâne –, et repère l'objet du délit sonore : un portable qui clignote et vibre tellement qu'il fait trembler tout le mobilier de la pièce, jusqu'à mes dents qui ont envie de le bouffer.

– Je vais buter l'enfoiré qui me réveille à cette heure-ci, marmonné-je d'une voix pâteuse que je ne reconnais pas.

Heureusement que je ne suis pas chanteur, Tyler me tuerait.

Mon manager déteste en effet ce qu'il appelle mes « beuveries mémorables d'ado attardé » et ce matin, vu mon envie de gerber sur la terre entière, je ne lui donne pas tort. Sauf que là, je ne me souviens de rien, à part…

– Saloperie de téléphone, tu vas la fermer dis-je en attrapant l'appareil qui s'est remis à hurler.

Mais ce truc démoniaque possède soudain une vie propre qui le fait avancer sur le sol où il glisse en slalomant entre mon jean tout entortillé et une de mes boots, béante comme une gueule ouverte.

On dirait que je me suis déshabillé en hâte…

Le téléphone continue sa course sur la moquette sans prendre gare à ma découverte.

Est-ce que c'est Tyler ? Ferait mieux de m'apporter un wagon d'aspirine et deux containers d'eau.

Comme le portable revient vers le lit après avoir buté contre mon blouson lui aussi abandonné au sol, j'aperçois le nom qui s'affiche : Aidan. Je décroche et mets sur haut-parleur.

– Et merde. Qu'est-ce que tu veux, grand frère ? râlé-je en me penchant pour saisir mon téléphone.

Je n'aurais pas dû bouger aussi brusquement car un raz de marée se produit aussitôt dans mon crâne, bousculant ma perception de l'environnement. Le lit me semble soudain très haut, le sol immensément loin, mon corps en chute libre, et je manque de perdre l'équilibre. Tout en m'appuyant au sol pour ne pas tomber, je tends le bras, observant avec étonnement ma main gauche qui avance sur la moquette comme si elle ne m'appartenait plus.

À cet instant, tout paraît irréel : Aidan qui m'appelle aux aurores, mon téléphone qui se fait la malle, les tourelles et le donjon aperçus par la baie vitrée. Un peu déstabilisé, je fixe la rose des vents bleutée tatouée sur le dos de ma main, comme si elle pouvait m'aider à retrouver le Nord – et mes esprits –, assez rapidement pour répondre à mon frère sans trahir mon état.

– Moui, grommelé-je en essayant de masquer ma gueule de bois tout autant que mon léger agacement.

Mais mon frère, aussi fine mouche qu'une armée de mouches équipées de lunettes infrarouges voyant à travers les murs à des kilomètres, repère à ma simple intonation les litres de ce cocktail orangé dont j'ai oublié le nom, de gin tonic et de vodka accumulés dans mes organes.

– Comment ça va ? Où es-tu ? demande mon grand frère fidèle à son rôle inquiet d'aîné.
– Ben, dans mon lit, où veux-tu que je sois, mais tu sais l'heure qu'il est ici ?

Tout en prononçant ces mots, je sens que plusieurs données m'échappent. Un, je ne sais pas du tout quelle heure il est ; deux, j'ai une notion très vague d'où je suis ; trois… mais où suis-je en fait ?

Top départ d'une livraison de problèmes en cascade. Me redressant sur un coude, je laisse le téléphone en haut-parleur sur le sol tandis qu'enroulé dans la couette, je regarde autour de moi, en essayant d'écouter d'une oreille. De l'autre, j'essaie de rassembler mes esprits éparpillés un peu partout dans la pièce avec mes vêtements.

– Comme tu ne répondais pas sur ton portable, j'ai fait appeler ta suite par la réception, continue Aidan. Et tu n'as pas répondu non plus.

C'est bien là le hic : a priori, je ne suis justement pas dans ma chambre.

Mes yeux font le tour de l'espace : rideaux en brocart rouge, meubles gothiques, moquette dorée, ça ressemble à ma chambre… en plus petit, moins luxueux et un peu flippant.

– Jesse, tu m'entends ? Est-ce que tu vas bien ?
– Je me suis couché tard et pas dans ma chambre, synthétisé-je, histoire de ne pas alerter davantage mon frère.

Ni moi-même, car ce genre de réveil comateux dans un lit inconnu est vraiment signe que je suis allé très loin dans le taux d'alcoolémie supportable. Alors qu'il est à New York, Aidan serait capable de sauter dans un avion si je lui disais que je ne sais pas trop ce qui m'est arrivé. Ni où je me trouve.

Vu les tours et les donjons, je suis toujours à l'Excalibur, l'hôtel que nous a choisi Tyler à Las Vegas parce que j'ai fait la connerie de lui dire un jour que petit, j'adorais la légende du roi Arthur. Je jette un regard las sur le mobilier style maison de campagne de Perceval qui m'entoure où l'écran plat géant et le minibar rempli de coca font figure de flagrant délit d'anachronisme !

Mais c'est pas le tout, pourquoi je ne suis pas dans ma suite ? Putain si ça se trouve on m'a bourré de GHB

Je rabats brutalement la couette pour observer mon corps à demi nu. Vêtu d'un simple caleçon, il semble égal à lui-même. J'observe mes épaules, secoue mes jambes, agite mes orteils, tâte mes reins, éliminant la possibilité d'avoir été drogué contre mon gré jusqu'à celle du vol d'organe. Mais rien, aucune trace de piqûre, de sang, de lutte ou de cicatrice. À part les effets secondaires d'une bonne cuite, tout va pour le mieux, aussi je fixe la clé de sol tatouée sur mon flanc qui se soulève au rythme de ma respiration jusqu'à ce que les spasmes de nausée que mon mouvement brutal a déclenchés s'apaisent. Enfin en partie, parce que là-dedans, la fête bat son plein : tripes secouées, estomac et foie menacés d'écœurement ainsi que reins en surrégime pour éliminer les excès d'alcool.

Ça, c'est ce que m'explique Aidan. Car en plus de son âme de Saint-Bernard, il est infirmier.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive pour que tu m'appelles à l'aube ? demandé-je en réalisant que si mon frère essaie de me joindre avec tant d'empressement, c'est peut-être qu'il a besoin de moi.
– Ça fait juste des heures que je m'inquiète pour toi !
– C'est gentil mais il n'y a pas de raison de…
– Tu rigoles ! Tu m'envoies à trois heures du mat' une photo de toi, visiblement en situation… inattendue et tu veux que j'attende tranquillement que tu veuilles bien m'appeler ? me coupe mon frère.

Je ne me souviens même pas lui avoir envoyé quoi que ce soit. Aussi je soupire, imaginant déjà la photo : en train de tirer la langue type Mick Jagger, l'idole de ma jeunesse, ou pire debout sur le bar en train de montrer mes fesses.

Ce ne serait pas la première fois…

Et pour en arriver là, il avait fallu que j'en tienne une bonne couche… Vu mon état ce matin, ça fait partie des options à envisager. Conclusion : je peux tout craindre de ce cliché, en priant que je ne l'aie pas envoyé à Tyler ou sur mon Instagram… Sans quoi je vais aussi avoir mon attachée de presse sur le dos. Plus quelques associations de prudes encore une fois choquées par les frasques du bad boy du Stradivarius !

– Bon, tu me connais, quand j'ai un peu bu, ça devient un peu délire… dis-je en me redressant contre l'oreiller pour attendre sereinement le passage de morale affectueuse et protectrice de mon frère.

Pour être tout à fait honnête, je me redresse aussi pour faire redescendre la nausée qui remonte et tente une nouvelle fois de se déverser.

– C'est clair, dit Aidan. Mais là, je ne sais pas si tu te rends compte.
– De quoi tu parles ?
– Regarde la photo.

Malgré le brouillard qui m'entoure et l'envie cotonneuse de ne pas bouger, son ton impératif me pousse à m'exécuter. J'ai dû faire une connerie. Pourvu qu'on puisse gérer ça sans vagues. Et sans la presse, car j'y ai déjà mon quota de scandales pour les dix années à venir.

Je me penche vers le sol pour ramasser mon téléphone. Aussitôt l'étau de mon crâne se resserre d'un nouveau cran. Quand je découvre la photo que je lui ai envoyée, j'en ai les dents qui s'entrechoquent.

– Non mais c'est quoi ce délire ?
– C'est bien ce que je te demande depuis un moment, murmure gentiment mon frère.

Hébété, je fixe l'image : deux mains enlacées, l'une avec un tatouage en forme de rose des vents, l'autre plus fine avec des ongles rose poudré très soignés. Les deux portent des alliances qui semblent en diamant.

Oh putain ! J'y crois pas !

Lentement, je tourne mon regard vers ma main gauche encore posée sur la couette : sur le dessus, la rose des vents est à sa place et juste au-dessus, à mon annulaire, brille un anneau en diamant.

Clairement, l'une des mains de cette photo est la mienne.

Au bout du fil, Aidan se racle la gorge.

– Mais bordel, c'est à qui la main… l'autre ?

J'entends d'ici les neurones de mon frère s'activer… Il a la délicatesse de ne pas me rappeler ce qui semble clignoter en guirlande lumineuse sur la photo : si elle n'est pas truquée, la main à côté de la mienne est celle de… MA femme.

Non, mais c'est pas vrai ! Est-ce que j'aurais vraiment fait ça, me bourrer la gueule et emmener – ou me laisser emmener – par une inconnue devant l'autel ? Ça peut être pour rire ? Un poisson de 1 er avril ? Mais putain on est en septembre. Ou alors une caméra cachée ?

Je regarde autour de moi, à la recherche d'un indice. La chambre semble vide. Aucun bruit ne provient de la salle de bains.

– Tu peux me dire comment c'est possible de se réveiller comme ça avec la bague au doigt au petit matin ? finis-je par dire.
– A priori, se marier est un truc qui se fait très facilement à Vegas, fait remarquer Aidan.
– Ouais, enfin, quand même. Et puis qu'est-ce que ces photos foutent sur mon téléphone ? persisté-

je en faisant défiler une dizaine de clichés de ces putains de mains enlacées, croisées, dessinant un cœur.

Le cadrage est concentré sur les doigts, de sorte qu'on ne voit jamais les visages.

– En plus, le photographe est nul, ronchonné-je pour la forme, de plus en plus agacé.

Car en arrière-plan, je reconnais mon blouson, mon jean et ma ceinture à tête d'aigle : donc c'est bien moi. En revanche, je n'ai aucune idée de qui est cette fille.

Puis je sursaute : pourvu qu'elle ait pas foutu ça sur les réseaux. Mais sur mes comptes que je checke vitesse grand V, rien. C'est déjà ça. Mais ça me fout la tête en vrac.

Déjà très confus et embrouillé avant l'appel d'Aidan, là, je commence à perdre toute faculté de discernement et de raison. Rien ne me vient à l'esprit en dehors d'un refus familier et absolu de me soumettre à quelque chose que l'on voudrait m'imposer.

Ça ne va pas se passer comme ça.

– Mais tu ne te souviens de rien ? insiste Aidan.

Sans répondre, je secoue la tête, conscient qu'il ne peut pas me voir. Mais le simple fait de m'agiter ravive mon mal de crâne instantanément.

– C'est une *fake news*, assuré-je, un truc de fan paumée qui veut rêver. Il n'y a aucune réalité derrière tout ça.

Je fais tourner l'alliance sur mon annulaire. Hélas, cette bague indique tout de même un fait réel : tout n'est pas complètement faux dans cette photo. À présent, le tout est de savoir jusqu'à quel point.

– Mais au fait, reprend Aidan, il y a quelqu'un avec toi ?

Putain, j'ai même pas songé à vérifier plus loin qu'autour de ce lit… Je suis vraiment à la masse.

– Personne, réponds-je en tentant de me mettre debout malgré le sol qui se dérobe et les murs qui oscillent. La preuve que c'est un truc de tarée qui s'est fait plaiz !
– Ceci dit, toi aussi tu avais l'air plutôt content de toi ! Regarde la légende de ta photo : « Heu-Reux ! »
– Réaction basique de mec torché, grogné-je furieux contre moi-même.

Et aussitôt je me promets de ne plus jamais boire plus que de raison. Puis téléphone coincé contre l'épaule, je réussis à me lever sans trop tanguer. Tandis que le sol semble retrouver sa stabilité, je scrute le balcon, les rebords de fenêtre, les placards, les toilettes, puis je fonce à la salle de bains.

– Mais elle est passée où ? commencé-je à m'énerver.

Car il n'y a personne ici. Ni valise ni vêtements.

J'ai l'impression très désagréable d'être en plein film noir, quand le type, qui se réveille la tête à la place du cul, découvre un cadavre dans sa baignoire et se demande s'il y est pour quelque chose…

– Il n'y a rien à part moi et des conneries de fille dans une trousse de toilette à fleurs roses, expliqué-je en live à Aidan tout en détaillant la salle de bains.

Et heureusement pour moi, il n'y a personne baignant dans son jus dans la baignoire !

Mais je garde mes constatations pour moi, pas la peine d'alerter Aidan avec des divagations gores.

– Voilà déjà un premier indice, c'était une femme. On avance ! dit Aidan dont je devine le sourire au téléphone.
– Fous-toi de moi en plus, marmonné-je en constatant que mon frère n'a pas l'air si inquiet que ça.

Je sniffe la bouteille de parfum : plutôt agréable, mais vraiment trop sucré à mon goût.

– Ça va, calme-toi, dit doucement Aidan, c'est ça, être un tombeur ! Ta conquête est peut-être simplement partie vous chercher du café et des croissants français !
– Arrête, si ça se trouve, je suis actuellement marié à une fille que je n'ai jamais vue et dont je n'ai aucun souvenir et toi, tu rigoles ?
– Honnêtement, Jesse, tu as géré des situations bien pires !

Ça, c'est bien mon frère : toujours positif. Bien que je ne sois pas capable à cet instant de savoir de quoi il parle exactement.

– Bon en tout cas, dans l'immédiat, tu prends du bicarbonate de soude avec du citron et du miel et surtout pas d'aspirine.

Avant que je ne réplique que je ne trimballe pas de pharmacie de grand-mère dans mes bagages, il me suggère de demander au *room service*.

– Oui, évidemment, merci, dis-je en me laissant retomber sur le lit.

Creusant ma mémoire, je me force à revoir le concert, les fans au pied de la scène, puis la soirée après le concert, les gens avec les masques. J'ai l'image insistante de ces jambes interminables et à nouveau de ces yeux verts. Puis j'entends des rires, le mien et celui d'une fille, cristallin.

Est-ce la même fille ? Est-ce que j'ai couché avec elle ? Avec plusieurs ? Je scrute les abords du lit puis les poubelles : pas de préservatifs. Ça me rassure presque. Car même bourré, je suis certain que j'en aurais mis.

Grâce à Aidan, j'ai un truc gravé à vie dans ma carte-mémoire : « on sort couvert ». Sa façon à lui, quand j'étais ado, de m'expliquer que le préservatif était indispensable. « Et pas que pour le sida, y a aussi un paquet de MST dont tu voudrais même pas connaître le nom », me menaçait-il.

J'ai retenu la leçon. Surtout quand il appuyait ses recommandations de photos extraites de ses manuels de cours avec ce qui arrive quand on chope ces maladies.

Donc, voilà au moins une bonne nouvelle ! A priori je n'ai couché avec personne. Et si ça se trouve, il ne s'est rien passé de plus que ces photos. Et peut-être même que j'ai ronflé seul dans cette chambre, tellement bourré que j'étais incapable de retrouver la mienne et ramené par une bonne âme.

Quelle nuit de dingue. Et quel réveil de merde, à la limite du coup de flip !

Tout ça me file une migraine pas possible.

– Tu es toujours là ? demande Aidan interrompant mes pensées. Si c'est sa chambre, la fille va bien revenir à un moment ou à un autre. Et tu pourras t'expliquer avec elle.
– Je n'ai pas que ça à faire, réponds-je d'une voix tranchante.
– OK, dit Aidan sans insister. Bon, faut que j'aille bosser, je suis de garde aujourd'hui. Tiens-moi au courant. Et bon concert à Frisco ! Tu pars à quelle heure ?

Je regarde sur mon portable : oh la vache ! Déjà treize heures ?

– Je suis parti, dis-je en raccrochant.

Avant de quitter la chambre, je tente de me rhabiller mais après cinq minutes de recherche, il continue à me manquer une chaussette – pas trop grave – et ma chemise. Je finis par retrouver le deuxième pied sous le fauteuil mais j'en arrive à la conclusion que la fille est partie avec ma chemise, ce qui me fout en rogne.

– Sacrée putain de fétichiste !

Mais ç'aurait pu être mon caleçon…

Furieux, je claque la porte de la chambre et hâte le pas vers l'ascenseur, tête baissée, torse nu sous mon blouson fermé jusqu'au cou.

Une demi-heure plus tard, debout devant le miroir de la salle de bains géante de la Royal Luxury Suite – « notre fierté à l'Excalibur » nous a dit le directeur de l'hôtel… –, une fois rasé, lavé, dessaoulé au café et débarrassé de tout doute sur la suite de cet incident, je vérifie mon allure une dernière fois : cheveux rabattus en arrière, tee-shirt blanc, blouson noir. Comme mes yeux sont cernés et très rouges – merci l'alcool qui dilate les vaisseaux –, je mets mes lunettes de soleil. Un vrai rocker propre sur lui…

Maintenant que j'ai les idées à peu près remises en place, je vais confier la gestion de cette

histoire à Tyler, si histoire il y a. Et si cette fille se manifeste – rien de moins sûr –, Tyler n'aura qu'à voir avec elle pour lui filer les coordonnées de mes avocats. Et elle n'aura qu'à faire ce qu'on lui dit. Je ne suis pas idiot au point de me faire avoir par une pétasse qui disparaît telle Cendrillon. Et si elle cherche à me piéger, si elle veut du fric, me faire chanter, ou Dieu sait quoi de malhonnête, elle va trouver à qui parler avec King & Lindberg LLP.

Tandis que je boucle mon sac, Cindy, l'assistante de prod, me donne les détails de l'organisation à San Francisco ; suite au Clift, équipe technique déjà sur place depuis l'aube, acoustique de la salle. J'écoute distraitement en imaginant comment je vais expliquer les grandes lignes de mon aventure nocturne à Tyler, sans entrer dans les détails de mon état ni de mon amnésie matinale…

– Où est Tyler ? la coupé-je brusquement.
– Monsieur Monkov est en rendez-vous, me répond Cindy.

Un peu contrarié, j'acquiesce. Un résidu de nausée fait un rappel, doublé à présent d'une colère froide qui me fait tenir très droit.

– Vous voulez que je lui transmette un message ?
– Je vais l'appeler de l'aéroport, la remercié-je en sortant d'un pas ferme.

Et je te garantis que cette histoire ne va pas dépasser le stade de ces clichés ridicules. Putain, des mains qui font un cœur, on aura tout vu !

Par les baies de l'ascenseur, je fixe l'immense hall sous mes pieds. Dans le reflet de la vitre la bague en diamant m'envoie un reflet étrange. Je repense aux yeux verts. Appartiennent-ils à la même femme que la main des photos ?

Quand le chauffeur me débarrasse mon sac, je cale mon violon sous mon bras pour avancer vers la sortie.

– Je le garde toujours avec moi, dis-je en répondant à son regard interrogatif.

Typiquement le genre de petite phrase qui, si elle tombait dans l'oreille d'un journaliste mal intentionné, me vaudrait une réputation de barjo qui dort avec son violon ! Genre Marilyn avec son numéro 5 …

Et puisqu'on parle de avec qui j'ai dormi, je profite de mes lunettes de soleil pour regarder autour de moi. Des centaines de clients se pressent dans le lobby : la fille de la bague est peut-être parmi eux.

La reconnaitrais-je si je la voyais ? me dis-je en observant les visages des femmes que je croise.

Certaines sourient en m'apercevant, d'autres ignorent que je suis Jesse Halstead, musicien, performer et rock star. Mais j'avance sans m'arrêter, hochant légèrement ma pauvre tête encore embrumée par ma cuite mais confiant : Tyler va gérer avec efficacité les dommages collatéraux

nocturnes de ce show à Las Vegas.

Quant à moi, pas question que je me casse la tête davantage : j'ai déjà un mal de crâne monstrueux.

Et puis, quand bien même je me serais marié dans l'ivresse, Tyler se démerdera pour régler un divorce en toute discrétion. Ça sert à ça la célébrité.

Avant de rentrer dans la voiture, je me tourne vers l'hôtel majestueux. Imaginant que mon inconnue me regarde peut-être, je retire la bague lentement et m'apprête à la lancer dans les douves, signifiant ainsi la fin de tout lien conclu au cours de cette nuit vaseuse. Et si elle me cherche…

Tu n'es pas près d'arriver à me baiser, dis-je à celle dont je n'ai que la main sur mon téléphone pour toute carte de visite.

Mais mon geste de défi s'immobilise en plein mouvement au moment où, comme une étoile filante, une phrase musicale surgit dans ma tête, flash et prémisse d'une nouvelle composition. Je souris tout seul, en serrant un peu plus fort l'étui de mon violon sous mon bras. Puis haussant les épaules, je glisse lentement l'alliance dans ma poche de blouson : qui sait ? Elle pourrait m'inspirer un morceau pour mon prochain album ?

2. Traces de la nuit

Willow

– Ne pas paniquer, ne pas paniquer, ne pas paniquer.

Tout ceci a certainement une explication rationnelle. Ou bien c'est une blague pas drôle. Ou bien, je suis encore en train de dormir et je vais me réveiller. Ou bien, ce n'est pas à moi que ça arrive.

À cet instant, j'entrevois une silhouette dans un des miroirs qui bordent les couloirs tapissés de moquette à volutes rouges et jaunes : et merde, c'est bien moi ! Donc je ne suis pas en train de rêver mais de courir les fesses quasi à l'air, vêtue d'une culotte et d'une chemise blanche bien trop grande.

Oh misère ! En plus, j'ai rapetissé…

J'aperçois ensuite sous mon bras mes vêtements de la veille, au bout de ce même bras, mon sac de voyage portant l'écusson en forme de maison où je lis « The Shelter » et dans l'autre mes escarpins.

Le pire est ma tête : ahurie, chiffonnée, cheveux en fétu de paille type épouvantail qui a mis ses doigts dans la moissonneuse-batteuse. Maquillage explosé, yeux rouges et bouche pâteuse…

Bref… au comble de la fraîcheur matinale, une vraie fleur qui éclôt !

Mais pas le temps de m'arrêter à ça, je continue à courir. Pourtant mon crâne dans lequel semble désormais habiter une équipe de joueurs de rugby marquant leur territoire par un haka soutenu me supplie de cesser au plus vite de le secouer comme ça.

Oh là là, j'ai une de ces casquettes !

Malgré la douleur qui me déchire les tempes et une soudaine envie de vomir, je refuse de ralentir. Je vérifie derrière moi : personne ne me suit. *Ouf.* Mais je reprends ma course.

Soudain aveuglée, je me plaque au mur, avant-bras devant les yeux, tel Dracula voyant l'aube se lever : un rayon de soleil m'agresse violemment à travers l'une des fenêtres en vitraux qui décore le palier cerné de remparts. Il y a aussi un donjon, des murailles crénelées et des tourelles aux toits bleus et rouges.

C'est quoi maintenant ce délire ?

Malgré l'étau de plomb qui enserre mon crâne, je reconnais peu à peu le décor un peu kitsch de l'hôtel Excalibur. Hélas, cela ne suffit pas à donner une explication à la présence du type resté dans mon lit. Ni au reste. Je reprends ma course, à présent les yeux à demi fermés tant mes sourcils me font

mal. Puis essoufflée, au bord de la nausée, j'atteins enfin la 112

Au moins je me souviens du numéro de la chambre de Nathan et Emma !

D'abord avec le poing, puis, comme personne ne bouge, à l'aide des talons de mes chaussures, je tambourine sur la porte. Celle-ci finit par s'entrebâiller sur un visage ensommeillé, auréolé de mèches rousses comme des flammes : Nathan, mon boss et ami, qui, l'air comateux, ouvre grand la porte pour me laisser entrer.

– Willow ? Mais quelle heure est-il ?

Tout en m'observant, il rejette ses cheveux en arrière d'une main. De l'autre, il se frotte un œil. Un sourire étire ses lèvres quand il aperçoit mes jambes et mes pieds nus.

– Tu as vécu un truc tellement incroyable que tu as couru pour tout nous raconter dès que ton prodige a eu le dos tourné ?

C'est un assez bon résumé de ce qui m'a amenée à fuir mon lit et me réfugier d'urgence ici. Sauf que, là où Nathan semble voir une intense source de satisfaction, je ne vois que matière à cauchemar.

Je secoue la tête précautionneusement pour ne pas accentuer la pression déjà douloureuse dans mon crâne.

– Non, elle vient nous faire baver d'envie avec le récit des sensations fortes de sa nuit de rêve, sourit Emma dont la tête émerge lentement d'un tas d'oreillers.
– Là tout de suite, je rêve plutôt d'un truc qui puisse stopper net mon envie de gerber, marmonné-je entre mes dents.

Emma se redresse lentement et noue sa longue chevelure brune sur le sommet de son crâne. Sa main tâtonne sur la table de nuit à la recherche d'une pique pour son chignon tandis qu'elle me fixe, l'air amusé.

– Willow s'est mis une mine !
– Willow a plutôt l'impression que son corps entier a été passé au broyeur, mis en purée sous un rouleau compresseur, et ensuite catapulté dans l'espace avant de retomber en miettes sur une terre hostile du Moyen Âge… mais à part ça, top !

Sans savoir par où poursuivre et parce que je tangue un peu sur mes jambes, je me laisse tomber dans un fauteuil rouge face aux deux immenses lits jumeaux couverts de taffetas mordoré. Je pose mon sac à mes pieds et garde mes vêtements et chaussures à portée de main. Tout en baillant, Nathan se glisse dans son lit.

– Excuse-nous de ne pas être vifs et dispos, mais on ne t'attendait pas si tôt. Avant que tu ne te lances dans le récit de tes voluptueuses aventures nocturnes, on se commande un petit-déj ou on descend au buffet ?

Je décline poliment. La simple idée de faire rentrer quelque chose dans mon estomac me donne envie de courir aux toilettes. Eh bien, je n'ai décidément pas des tripes en titane et j'ai vraiment dû boire beaucoup trop. Ce qui explique mon état nauséeux, confus et angoissant.

Heureusement, le simple fait de voir mes amis me met du baume au cœur : ils vont pouvoir m'expliquer ce qui échappe à toute tentative d'interprétation sensée.

– Alors ? Nuit torride ? Ou câline ? Les deux, j'imagine… reprend Emma une fois son crayon planté dans sa chevelure bouclée. Tu sais que tu nous as impressionnés !

De quoi parle-t-elle ?

– Imagine, dit Nathan rêveusement, notre Willow a fini la soirée à danser sur les tables avec tous les bad boys de Vegas avant de faire exploser la banque d'un casino privé !
– Ou alors, tu viens nous annoncer que tu as gagné une fortune au poker ?
– J'aimerais bien, réussis-je à prononcer d'une voix peu assurée.

Tendue comme un arc, je rassemble mes vêtements en boule contre mon ventre, poings fermés, chaussures sur les genoux, talons pointés comme une herse face à moi.

Manquent plus que les baquets d'huile bouillante à déverser sur tout ce qui bouge et je serai vraiment parée à toute éventualité.

Les yeux noisette de Nathan aperçoivent mon geste. Avalant ma salive, j'essaie de lui sourire.

En réalité, je tente surtout de ne pas paniquer. Parce que cette nuit supposée formidable par mes amis n'existe pas pour moi. J'ai beau me forcer à convoquer des images, des sons ou des visages qui pourraient rentrer dans le cadre, mais rien.

– Faudra que tu me donnes ton truc pour séduire en moins de deux, ça a l'air dingue. Hop, un tour de piste et emballé ! continue Emma en s'étirant.
– En tous les cas, après des débuts prometteurs, la fin de ta nuit a l'air de t'avoir mis la tête à l'envers, sourit gentiment Nathan.

C'est là que je comprends qu'il y a vraiment un gros problème : la présence du tatoué dans mon lit est manifestement pour mes amis l'aboutissement d'un processus logique, quasi chronométré, avec un début, un milieu et une fin plus ou moins prévisible.

Sauf qu'avant d'arriver à la fin, c'est-à-dire maintenant… il me manque toutes les étapes. Entre hier soir et mon réveil ce matin, rien, c'est le trou noir.

Et Dieu sait que je déteste ce sentiment d'oubli de ce que j'ai vécu, ne serait-ce qu'une nuit.

– Que m'est-il arrivé ? murmuré-je soudain inquiète.

Ma voix est empâtée par les litres d'alcool, mon esprit embrumé, mes tripes en mode essorage trois mille tours mais l'angoisse qui sourd en moi n'échappe pas à Nathan. Après avoir jeté un regard d'avertissement à Emma qui s'apprête à renchérir sur le registre conquête express en dix leçons, il se lève doucement pour venir vers moi. Il s'assied sur l'accoudoir et se laisse glisser à côté de moi avant de passer son bras autour de mes épaules.

– Alors Miss Blake, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ?
– Je me sens hyper mal. Vous imaginez des choses qui sont peut-être vraies, commencé-je, ou fausses, mais je n'en sais rien. Je suis complètement incapable de vous dire ce qui s'est passé cette nuit.

Les sourcils d'Emma se froncent tandis que Nathan me serre un peu plus fort contre lui.

– La seule chose dont je me souviens avec précision et qui efface peut-être tout le reste, c'est mon réveil il y a quelques minutes : dans ma chambre, dans mon lit, à moitié à poil aux côtés du dos d'un type brun, tatoué, en caleçon et que je n'ai aucun souvenir d'avoir invité.
– Oh putain, dit Emma en se redressant carrément, c'est vraiment… ?

Nathan lui fait signe de me laisser parler. Mais Emma reprend d'une voix tendue.

– Tu es sûre que ça va ? Il ne t'a pas…

Soutenant son regard, je hausse les épaules crânement.

– De toute façon, je ne m'en souviens pas. Pour corser le tout, le mec dans mon lit est visiblement marié.

Nathan se contracte légèrement à ce mot. Emma écarquille les yeux.

– Il a une alliance avec des diamants sur la main gauche.

Silencieuse, Emma se mord les lèvres.

– Et qu'est-ce qu'il a dit, lui ? demande Nathan. Il n'a pas pu t'expliquer ?
– Je ne sais pas, quand je me suis réveillée, il dormait, je ne comprenais rien, j'ai eu peur, alors j'ai pris toutes mes affaires et je suis partie en courant en priant pour qu'il ne me suive pas.

À ce souvenir, un ressac nauséeux secoue mon estomac. Les yeux de Nathan se posent sur le sac à mes pieds, il hoche la tête.

– Et c'est tout ? demande Emma d'un air qu'elle tente de garder serein.
– Oui. Enfin, je crois que j'ai oublié ma trousse de toilette… continué-je.
– On ira la chercher, t'en fais pas, sourit mon amie.

Acquiesçant en silence, je fixe les manches de la chemise qui couvrent mes bras jusqu'au bout des

doigts. Par un nouvel effet secondaire de l'alcool que je ne cherche même pas à comprendre, elle est vraiment trop grande : un peu hébétée, je fixe mes mains qui disparaissent sous les poignets de tissu blanc.

– En tout cas, tu lui as piqué sa chemise ! rit Emma.

Je baisse les yeux vers le vêtement que je porte. Manifestement pas à ma taille donc en effet, plus vraisemblablement à celle du mec dans mon lit.

– Et voilà, en plus d'avoir pris une méga cuite, je suis une voleuse ! arrivé-je à plaisanter en reprenant un peu le dessus sur la panique qui menaçait de m'engloutir.
– Ça m'étonnerait que ton tatoué soit en meilleure forme ce matin et s'il s'avise de se plaindre, je te garantis qu'il va trouver à qui parler, Travolta !

Je la fixe sans parvenir à faire de lien entre ce qu'elle dit et ce dont je me souviens.

L'océan d'alcool que j'ai dû ingurgiter a noyé toutes mes connexions logiques.

– Écoute, que tu ne te rappelles pas tout me semble assez normal, intervient Nathan en faisant les gros yeux en direction d'Emma.

Je m'efforce de ne pas rebondir sur le « tout », sachant que je me sens plutôt proche du néant absolu.

– C'est certainement dû à l'alcool, reprend-il d'un ton rassurant. On avait déjà beaucoup bu. Et tu as dû continuer quand on s'est séparés. Mais ce matin, l'essentiel est que tu ailles bien. Et que tu sois en sécurité avec nous, tant qu'on ne sait pas ce qui s'est passé exactement.
– Mais tu es sûre que ça va ? insiste Emma.
– Complètement vaseuse, crâne défoncé et intestins survoltés. Mais à part ça, je vais bien ! répliqué-je un peu trop rapidement.

Ma voix est complètement étranglée. Avec affection, Nathan m'embrasse sur la joue.

– On est là, Will. T'inquiète pas.
– Tu veux qu'on appelle un médecin ? demande Emma d'une voix douce.
– Non, surtout pas. Je les connais, je sais ce qu'ils vont dire. Et puis je n'ai rien.
– Mais tu n'es pas blessée ? Tu as vérifié ? Il ne t'a pas fait mal ? Tu n'as pas de traces de coups, de piqûres, griffures, morsures ? continue-t-elle en sortant maintenant de son lit, prête à me scruter sous toutes les coutures.
– De ce côté-là, je crois que ça va, souris-je bravement.

Posant la tête sur l'épaule de Nathan, je ferme les yeux un instant. J'agite nerveusement mes doigts, toujours enfermés dans les manches de mon emprunt. Je sens le métal et les pierres précieuses racler le coton. Alors je prends une grande respiration.

– Il y a autre chose… que vous pourrez peut-être m'expliquer, vous.

Parce que moi, j'ai trop mal au crâne pour chercher à comprendre ce que cela peut signifier. Et un peu peur de la réponse…

– Tout ce que tu veux, assure Nathan tandis qu'Emma, debout en face de moi, acquiesce solennellement.

Alors lentement j'extirpe l'une après l'autre mes mains cachées par le tissu avant d'agiter la gauche en l'air. Suivant mon mouvement, les yeux d'Emma s'arrondissent tandis que Nathan lâche mon épaule pour se mettre debout d'un bond. Nous fixons tous les trois en silence mon annulaire. Il porte un anneau en diamant : une alliance.

– Exactement la même que celle du mec endormi dans ma chambre, dis-je en remuant mes extrémités coupables en l'air, sauf que lui, il a une… boussole tatouée sur le dos de la main.
– Une rose des vents, murmure Nathan.
– Oh, bordel de merde, lâche Emma.
– Aïe, dit plus sobrement Nathan, ça, nous ne l'avons pas vu venir.
– Quoi ? Qu'est-ce que vous aviez vu venir alors ? Expliquez-moi au moins, dis-je en repoussant la conclusion abracadabrante à laquelle Nathan et Emma sont en train d'arriver tout comme moi.

Mais que je refuse d'imaginer comme possible.

– Allez, on reste calme, on ne se précipite pas pour interpréter un élément sorti de son contexte et en déduire quoi que ce soit, restons-en aux faits, nous raisonne Nathan toujours leader et rassurant.

Je continue à fixer les faits : mon doigt avec cette bague, aussi insolite que s'il appartenait à une autre, une femme qui aurait le souvenir de cette nuit. Une femme qui n'aurait pas fait une grosse connerie qui me ferait vraiment marrer si ce doigt appartenait à quelqu'un d'autre.

– Et ce n'est pas une petite bague de rien du tout qui va nous… commence Emma.

Après un éclat de rire commun, nerveux pour moi, soulagé de me voir me détendre pour eux, nous continuons à observer l'anneau orné de mini-trèfles en diamants : genre beaucoup de carats et des tonnes de sous.

– Pas vraiment rien du tout, mais de bonne maison, souligne Nathan, notre expert en reconnaissance de marques chics.
– Ce que je voulais dire, reprend Emma, c'est que cette bague ne prouve rien de concret tant qu'on n'a pas refait tout le déroulé de cette nuit.

Non, rien. Et puis c'est impossible, je n'aurais pas fait ça. Pas moi.

– Essayons d'y voir clair, dit Nathan toujours très pragmatique. La dernière fois que nous t'avons vue hier soir, tu partais au Bellagio en bonne compagnie.

– Au Bellagio ? répété-je, effarée par l'abîme d'inconnu que je découvre avec peine et mal réveillée.

– Et à ce moment-là, une chose est certaine : tu ne portais pas cette bague, affirme Emma en s'asseyant en tailleur sur le bout de son lit.

Acquiesçant en silence, Nathan déambule devant la fenêtre où donjons et tours dessinent un décor de cinéma sur le ciel immaculé.

– Mais comment j'en suis arrivée là ? demandé-je en faisant tourner la bague sur mon doigt tout en espérant que remonter le temps en repartant du début pourra me faire recouvrer la mémoire de la totalité de cette nuit.

Et en croisant tous les autres doigts, orteils compris, pour que ce que je crains ne soit pas arrivé.

3. Sensations fortes

Willow

Vingt-huit heures plus tôt.

Ont-ils bien conscience qu'on est samedi et qu'il n'est même pas huit heures du matin ?

Cafés et donuts à la main, sourires complices aux lèvres, Emma et Nathan viennent de sonner à ma porte. Et face à mes yeux écarquillés, de m'expliquer un plan saugrenu dont tout ce que je saisis est qu'il est mystérieux et que je dois les suivre dans la minute.

– Non mais attendez, je ne vais pas partir comme ça ! Et Dobby alors ?

Un peu sous le choc de ce réveil inattendu, je recule en cherchant Dobby des yeux : le chiot me fixe de ses yeux caramel, une oreille levée comme s'il s'interrogeait lui aussi.

– On a tout prévu : Lola attend Dobby avec impatience. On le déposera au passage.

Difficile d'argumenter : depuis que Nathan et Emma m'ont offert il y a quelques mois ce bébé beagle aussi petit et doux qu'une pelote de laine, Lola, la femme de ménage du bureau, en est complètement gaga. Et à chaque fois que j'entre avec Dobby dans la maison qui abrite les locaux de Shelter, elle me rappelle que si un jour j'ai besoin d'une *pet-sitter*, elle a un jardin…

– Mais dites-moi en un peu plus, j'ai besoin de quoi ?
– De te changer les idées, sourit Nathan tandis qu'Emma fouille dans mes placards pour en sortir ma robe verte à bretelles, des escarpins, un maillot et mon pull en cachemire préféré qu'elle range dans mon sac de voyage avec ma trousse de toilette à fleurs, préalablement remplie sans que je puisse intervenir.
– Non, mais je voulais dire, on va où ? Et combien de temps ?
– À partir de maintenant, tu ne sauras rien avant d'être arrivée, rit Nathan jusque-là adossé à la porte de ma chambre.

Il avance vers moi en souriant et après m'avoir fait tourner sur moi-même, il noue un bandeau sur mes yeux.

– Non mais, vous êtes des malades !
– Tu veux dire, des amis qui te veulent du bien ? ricane Emma d'une voix d'outre-tombe.

Emma est une véritable pro dans la variété de tonalités, de styles et d'accents qu'elle peut contrefaire. Non seulement, ça me fait généralement rire, mais en plus elle arrive quasiment à créer des atmosphères. Alors ce matin, au moment où Emma et Nathan me poussent dans la voiture qui

attend moteur allumé devant mon immeuble, j'ai vraiment l'impression d'être dans un film noir quand elle ajoute :

– Tout va bien se passer si tu coopères.

Mais cet enlèvement au petit matin explique les questions insistantes de Nathan et Emma toute la semaine, « tu fais quoi ce week-end, tu as des trucs de prévus ? », et leur arrivée ce matin avec l'air de deux ados fiers de me faire une blague, se poussant des coudes en rigolant.

J'ai tergiversé pour la forme mais au fond je suis ravie de quitter New York sans avoir rien organisé. Et puis, c'est vrai, j'ai besoin de me changer les idées. Depuis que Maméléna est morte, nos rituels déjeuners dominicaux dans sa grande maison de Park Avenue me manquent. Mais depuis une semaine que je connais le contenu du testament de ma grand-mère, je l'ai en travers de la gorge.

Alors, ça m'arrange de ne pas y penser durant tout un week-end !

À l'aéroport, j'avance comme une aveugle, main dans la main avec Emma d'un côté, Nathan de l'autre jusqu'à la porte d'embarquement. Toujours sans rien voir, je monte dans un avion, riant déjà de les coincer au moment où le commandant de bord fera son speech de bienvenue à bord. Mais mes amis ont tout prévu : Emma ajuste sur mes oreilles un casque ultra-haute-fidélité avec écouteurs à pompons et musique à fond qui couvre tout autre son.

Alors, je décide de vraiment me laisser faire et c'est bercée par la voix de Norah Jones et *Come with Me* que je commence à somnoler sur mon siège. Avant de sombrer, je serre très fort la main de mes voisins en murmurant.

– Oui je viens… Merci.

Arrivés à destination, je perçois à travers mon bandeau une effervescence un peu particulière mais qui ne me donne aucune indication sur l'endroit où nous sommes. Comme il fait au moins 30 °Celsius, j'enlève mon sweat à capuche en espérant qu'Emma a mis mes tongs dans le sac sans quoi je vais bouillir dans mes baskets pendant deux jours ! Puis je tends l'oreille, cherchant à trouver des indices… mais autour de nous, des accents venus de toutes les régions, de l'Ouest profond au Nord rugueux, en passant par le latino ainsi que des langues de tous les pays du monde ne m'aident nullement à deviner où je suis.

– Lieu touristique ? tenté-je une fois assise à l'avant de la voiture louée par Nathan.

Une décapotable, deviné-je en posant la main sur la portière puis en sentant l'air chaud baigner mon visage et agiter mes cheveux.

– Un lieu unique au monde, répond Nathan en faisant vrombir le moteur.
– Mythique, renchérit Emma assise derrière nous.

Mais mes geôliers imperturbables ne m'en disent pas plus jusqu'à ce que, peu après, la voiture

s'arrête.

– Et maintenant…

Tapant des mains sur la carrosserie, Nathan produit un son de roulement de tambour tandis qu'Emma siffle longuement : sans la voir, j'imagine ses index enfoncés de chaque côté de sa bouche pour son célèbre sifflement dit « de hooligan » par Nathan.

– Bienvenue à… rient-ils en me faisant sortir de la voiture.

Quand le bandeau découvre mes yeux, je me trouve debout face au plus célèbre panneau de toute l'histoire des États-Unis :

Welcome to fabulous Las Vegas, Nevada

Du haut de son poteau à deux jambes, le losange bordé de lumières multicolores s'étire sous une étoile rouge lumineuse, en dessous de laquelle les néons colorés des sept lettres du mot *Welcome* se détachent sur des cercles en forme de jetons. Tout autour de nous, des palmiers ondulent dans la brise sur le ciel azur.

– Énorme Trop bien ! crié-je. On est à Las Vegas !

Mes deux amis m'observent faire le tour de l'enseigne qui marque l'entrée de la ville, temple du jeu de la fête et de l'amusement en version XXL, pour aller vérifier qu'au dos y figure bien le non moins célèbre conseil *Drive carefully* en majuscules rouges et au-dessous, *Come back soon !* »

– C'est génial, merci, dis-je en collant une énorme bise sur la joue d'Emma puis de Nathan. J'en rêvais !
– Et c'est pas fini ! dit Emma. Prépare-toi à vivre le week-end le plus incroyable de ta vie !

Quand je regarde le rose fuchsia complètement improbable de la Ford sur le capot de laquelle Nathan est assis, je comprends que cette prédiction est loin d'être une promesse en l'air.

Dès que la décapotable commence à remonter le Strip, ce célèbre boulevard de plus de sept kilomètres bordé de palaces plus mirobolants les uns que les autres, je manque de m'étrangler de joie et d'excitation. Nous passons à côté de l'immense tour de l'hôtel Mandalay et je suis prête à sauter de la voiture pour aller voir tout de suite le célèbre aquarium avec récif de corail reconstitué, requins et faune marine multicolore.

– Mais c'est la plus belle piscine de la ville ! dis-je pour qu'on s'arrête.

Nathan secoue la tête, en désignant un peu plus loin deux immenses tours rectangulaires dressées sur un château médiéval surmonté de tourelles, de remparts et de donjons aux toits rouges et bleu vif. Un mélange de rêve d'enfant, de reconstitution historique et de féerie vers lequel se dirige maintenant la voiture.

– Et voici notre *home sweet home* pour deux jours, dit-il avec emphase en laissant les clés au voiturier.

Je souris en pensant au mur du perron de la maison de brique brune où est installé le Shelter et sur lequel Melvin, notre plus jeune pensionnaire, a bombé avec fierté *home sweet home*. Outrée, Lola avait failli en rendre son tablier jusqu'à ce que Nathan lui raconte dans quel état prostré ce garçon était arrivé chez nous quelques mois plus tôt et que ce geste, certes maladroit, était sa première façon d'exprimer sa reconnaissance et son bien-être. Pour Nathan, c'était une victoire. Pour Lola, un outrage. Et depuis, elle a toujours un œil sur Melvin et ses bombes à peinture…

– Prête à pénétrer dans l'Excalibur ? me demande Nathan en prenant mon bras.

Mon sac à la main, je lève les yeux vers la voûte de pierre qui nous surplombe. Impressionnée, je hoche la tête. Alors tous trois coude à coude, nous entrons dans l'hôtel par l'une des lourdes portes en croisée d'ogive que gardent plusieurs chevaliers en armure. Le sol est couvert de marbre et les plafonds tendus de pavois multicolores, à la façon d'un tournoi moyenâgeux.

Le réceptionniste nous indique la direction de la Royal Tower où nos chambres sont prêtes au onzième étage. En allant vers l'ascenseur qui descend dans une colonne de verre le long d'une immense muraille, je ne peux m'empêcher de regarder partout, aussi fascinée par le grandiose que par le kitsch du lieu.

Complètement charmée, je ne serais pas surprise de croiser Merlin, le roi Arthur ainsi que deux ou trois chevaliers accompagnés de troubadours avec des luths.

Un long couloir tapissé de moquette avec des volutes de velours nous amène au numéro 115

– Et voilà, suite junior pour Willow, dit Nathan en ouvrant la porte avec cérémonie.

Rideaux de brocart, velours, literie blanche immaculée et lit géant face à l'immense baie vitrée qui donne sur les toitures bleues et rouges.

– Magique !
– Mieux que Poudlard, non ? murmure Emma qui connaît ma passion de longue date pour Harry Potter.
– On est au bout du couloir, à la 112 me dit Nathan. On se retrouve en bas après s'être lavé les mains.

Emma lève les yeux au ciel. Nous nous sommes souvent moquées de Nathan et de sa délicatesse qui lui fait employer ce doux euphémisme pour éviter de dire qu'il va aux toilettes. Je lui souris, complètement attendrie par ce truc qui, à New York, m'agace prodigieusement.

La magie de Vegas…

Quand nous reprenons la voiture, coiffés de casquettes et de lunettes de soleil, mon regard est

attiré par le scintillement d'une immense pyramide de verre noir devant laquelle un sphinx géant semble nous saluer de son regard mystérieux. Des palmiers et d'autres sphinx de plus petite taille dessinent une allée vers l'entrée de cet hôtel aussi incroyable que le nôtre, le Luxor.

– Waaa ! dis-je incrédule.

Au carrefour suivant, Emma hurle presque en se mettant debout à l'arrière de la voiture.

– Oh putain, c'est comme à la maison !

Tandis qu'elle trépigne sur la banquette arrière, sa bouche hilare et son doigt pointent vers la statue de la Liberté qui émerge parmi les gratte-ciel à côté de l'Empire State Building au pied duquel brillent les écrans de Times Square.

– C'est complètement dingue ! confirmé-je en apercevant une réplique miniature du pont de Brooklyn.

Ensuite, je ne sais plus où donner de la tête : d'un côté, un cortège d'éléphants et de tigres blancs, de l'autre, une île tropicale, un volcan artificiel, un temple avec une statue d'empereur romain gigantesque, Venise et le pont des Soupirs… Le clou de ce voyage autour du monde est la visite de la tour Eiffel, qui fait, paraît-il, la moitié de l'original. Sur sa terrasse d'observation à l'étage, nous surplombons à la fois Paris et Las Vegas : à nos pieds, le Louvre, l'arc de Triomphe et l'Opéra, à l'est l'horizon bleuté des montagnes du Nevada, à l'ouest les fontaines du Bellagio d'où, accompagnant les jets d'eau, s'échappent les voix de Pavarotti, Madonna et Elton John. Et devant nous, s'étend l'immensité du Las Vegas Boulevard.

Après une petite sieste au bord de l'une des magnifiques piscines du MGM Grand, nous déjeunons sous les immenses parasols orangés d'un jardin tropical luxuriant, bercés par les cris d'aras de toutes les couleurs.

– Sais-tu, me demande Nathan avant de plonger dans une cascade, que toutes les piscines ici sont remplies d'eau minérale ?
– Oh, pas besoin de commander à boire alors, rit Emma.
– Est-ce qu'ils les remplissent de champagne pour le happy hour ? Si oui, je reste ici jusqu'à l'apéro !
– Rêve pas, on a encore plein de trucs à faire avant le dîner, dit Nathan en sortant de l'eau pour se sécher.
– D'ailleurs vaut mieux aller là-haut le ventre vide, me dit Emma en me montrant la tour immense du Stratosphere vers laquelle nous nous dirigeons une fois remontés dans la voiture.
– Qui a le vertige, personne ? Alors on y va, lance Nathan excité comme nos ados du Shelter quand on leur propose une sortie.

Cent huit étages plus haut, de la terrasse d'observation, l'immense agglomération ressemble à une mer d'enseignes lumineuses et colorées, émaillée de piscines, oasis et constructions fastueuses.

– À nous deux Las Vegas ! dis-je en écartant les bras face au vent.
– Tu mélanges les genres, *Titanic*, c'est pas Balzac qui l'a écrit, sourit Nathan en passant presque paternellement ses bras autour de ma taille.

Le dos en appui contre son corps solide, je contemple la ville qui brille à nos pieds. Emma me fait un clin d'œil.

– C'est magnifique, dis-je. Merci tous les deux.

Soudain, j'aperçois une énorme pince verte à six pattes, ressemblant vaguement à une grue de chantier, mais au bout de chaque patte sont accrochés des fauteuils suspendus au-dessus du vide.

– Oh, on y va ? dis-je en me dégageant de ses bras pour aller vers l'attraction dont je repère le nom : Insanity.
– Tout à fait pour vous, bandes de cinglés, mais très peu pour moi, dit Emma en secouant la tête. Hors de question que je ficelle mes fesses sur un engin pareil.

Et deux minutes plus tard, nous voici Nathan et moi assis côte à côte sur deux sièges au-dessus du vide, sanglés et retenus par une sorte de guidon devant nous.

– C'est le moment de vérité, Dumbledore, dis-je à Nathan qui opine, l'air très sérieux.

Amusés, nous sentons la grue tourner sur elle-même, d'abord lentement puis de plus en plus vite avant que les bras articulés qui retiennent chaque paire de fauteuils ne s'écartent de plus en plus les uns des autres pour finir par nous mettre carrément face au sol ! À partir de ce moment-là et jusqu'à celui où nos corps retrouvent leur position assise verticale, des rires épouvantés sortent de nos bouches hurlantes !

– Hummm, faut avoir le cœur bien accroché, gronde Nathan en reposant les pieds sur le sol ferme de la terrasse.
– J'essaierais bien le Big Shot qui projette en l'air ou le *sky jump*, soit un saut dans le vide de trois cents mètres mais je commence à avoir faim, dis-je.

Emma hoche la tête, l'air faussement catastrophé.

– Putain, mais tu es bionique comme fille ! On te secoue un quart d'heure au-dessus du vide et tu as l'estomac encore en place ? Tu as des tripes en titane en fait !
– J'aime bien les sensations fortes, dis-je en haussant les épaules.

***

Deux heures plus tard, douchés, pomponnés et beaux comme des demi-dieux, nous voici installés à la plus belle table d'un magnifique resto en terrasse au bord d'un lagon émeraude après un dîner fastueux. Orgie de langoustines pour moi, *barbecue ribs* pour Emma qui en raffole, et risotto à la truffe et au foie gras pour Nathan, le tout arrosé de pomerol.

– Alors on boit à quoi pour commencer ? demandé-je au moment où le garçon nous apporte du champagne pour accompagner les desserts.

– À nous !

– À la vie, à l'amitié, à des lendemains ensoleillés, à la réussite de nos plans !

– Et à tous nos projets d'avenir, même les plus délires !

– Oui, dis-je un peu amère, et aux plus surprenants.

En silence, je fais tourner mon verre devant les bougeoirs dorés qui ornent notre table.

– C'est cette histoire de testament qui te rend songeuse ? demande Nathan en posant sa main sur la mienne.

– Oui, mais non. Mais enfin, comment elle a pu imaginer un truc pareil ?

Emma et Nathan font une petite grimace : sans que j'aie besoin de le préciser, ils savent très bien de qui je parle. Maméléna, ma grand-mère chérie qui, je ne sais pour quelle raison tordue, a pondu sur le tard un codicille à son testament qui stipule que je ne pourrai hériter de la totalité de son immense fortune que si je me marie sous six mois.

Que ce soit bien clair : ce n'est pas l'intérêt, la cupidité ou l'appel de la luxure qui me font bondir.

– Ça me tue ! Cette clause témoigne d'un état d'esprit tellement dépassé, rétrograde, réactionnaire et limite obscurantiste, m'exclamé-je, agacée de revenir encore une fois sur le sujet.

– C'était peut-être une forme d'humour, tente Emma.

– Hyper drôle ! Non, j'y vois plutôt une sorte de sursaut de moralité conservatrice, un truc qui est remonté d'une enfance tradi.

– Genre vieux réflexe passéiste ? Ou bien elle était Amish et tu le savais pas ?

Je soupire, incapable de comprendre ce qui a pu pousser ma grand-mère à concevoir un plan pareil.

– Et si elle avait été sous influence ? suggère Emma. Je veux dire poussée par un étrange confesseur mystique ? Son majordome, le barbu, c'était pas Raspoutine son petit nom ?

– Attendez un peu, si ça se trouve, c'est un coup du gestionnaire du trust, intervient Nathan.

– Mais qu'est-ce que ça peut lui faire à ce type que Willow soit mariée ou pas ?

– Mais vous êtes à la masse, les filles. Ce type rêve d'épouser Willow depuis toujours, il se pâme d'amour en silence depuis des années. Or la grand-mère de Willow l'avait deviné, aussi elle a voulu favoriser ce mariage et le pousser à avouer son amour avant qu'il ne soit trop tard, car ses parents à lui, des aristocrates fauchés, veulent qu'il se marie à une riche dévote laide qu'il n'aime pas. Alors que, dès qu'il t'a vue, il a su que tu étais *The One*…

– Tu devrais écrire des romans Nathan, le coupé-je.

– Dans une autre vie, j'y penserai, mais dans celle-là, j'ai déjà pas mal de boulot, dit Nathan avec sérieux.

– Mais ta grand-mère était pas suffragette et une des premières à revendiquer des droits pour les

femmes ?

– Ben si, c'est là où je ne comprends rien. Ce n'est pas du tout comme ça qu'elle m'a élevée ! Depuis mes 4 ans, elle m'a seriné que je devais être autonome, indépendante, libre, responsable et maîtresse de mes décisions ; et arrivée à la fin d'une vie modèle dans ce genre, elle impose que je me mette un fil à la patte ?

Je songe avec tendresse à cette femme qui, après l'accident de voiture qui a tué mes parents, m'a élevée, aimée et encouragée à vivre pleinement et librement. Je croyais la connaître. Est-ce que je me serais trompée à ce point ?

– Moi, je dis qu'elle avait un plan.

– C'est clair, un plan de merde. Bon, c'est pas tout, mais je ne voudrais pas gâcher la soirée avec ça !

– Mais au contraire, c'est un plaisir de parler défense des droits des femmes, on a si peu l'occasion d'aborder ce sujet ensemble, dit Nathan avec un clin d'œil.

Je soupire en me levant de table.

– À propos de plan, c'est quoi la suite ? Ce truc incroyable – encore un… – pour lequel vous avez eu des places à prix d'or ? Et que je devrais adorer ?

– Tu le sauras en arrivant.

– Ah non, vous n'allez pas me mettre un bandeau sur les yeux encore une fois, je vais finir par croire que vous êtes tous les deux des êtres dominateurs voulant soumettre de pauvres femmes indépendantes comme moi à vos desiderata les plus obscurs…

– T'as raison, notre cœur de cible, ce sont les belles et riches héritières qui cherchent un mari, me dit Emma avec un clin d'œil.

– Au pire, me dit Nathan en passant son bras sous le mien, dès notre retour à New York, on appelle les plus beaux partis du *Who's Who* et on leur vend la sauce !

– Je rêve, c'est moi la sauce ?

– *Picante !* s'amuse Emma avec un accent italien.

– Bon allez, on se bouge, on nous attend à La Corniche, direction Monte Carlo !

– Quoi ? La salle mythique où sont passés les plus grands, celle où il y a cette semaine deux concerts à guichets fermés de… bégayé-je ébahie et excitée, non, ne me dites pas que c'est…

– Non, non, on ne te dit rien.

– Et on ne te dira pas que c'est Jesse Halstead…

– Ni que des gens seraient prêts à tuer pour avoir les places qu'on a : au cinquième rang…

***

– Non mais, comment vous avez fait ? demandé-je pour la vingtième fois à Nathan et Emma qui affichent un air mystérieux et semblent très satisfaits de leur coup.

Ça tient du miracle. Car assister à un concert du violoniste performer et compositeur le plus fabuleux du XXI^{e} siècle dans le lieu le plus chic et intimiste de Las Vegas – ce qui est déjà un défi en

soi –, c'est dément.

Avant même que les lumières s'éteignent, la salle vibre d'excitation, d'impatience et moi, d'envie de me laisser porter par la musique. Tendant le cou, je guette l'apparition de l'artiste sur scène.

Venu du plafond, un faisceau lumineux rouge descend soudain, laissant petit à petit entrevoir la silhouette du batteur sur le côté de la scène. Autour de nous, le silence se fait, presque sacré, rythmé par le tempo lourd de la batterie qui résonne dans la salle et dans nos corps comme les pulsations d'un énorme cœur. Soudain, le son pur d'un violon retentit, une longue et virtuose ascension de notes marquant un style reconnaissable entre mille. Aussitôt des cris fusent parmi les spectateurs. Un corps se devine, ondulant dans la pénombre, presque fragile comparé à son immense silhouette projetée en ombre chinoise sur le fond de la scène. Je retiens mon souffle.

La lumière se fait doucement tandis que les premiers accords font vibrer l'air d'une mélodie envoûtante. Vêtu d'un costume noir d'apparence très sobre, mèche brune frondeuse tombant sur le front, sourire d'ange, c'est lui.

Jesse Halstead.

La salle crépite, hurle, applaudit tandis qu'en moi, quelque chose se tend, ondule, roucoule, à la fois attentive, captivée et prête à tout casser !

– Pas mal, non hurle Emma dans mon oreille.

Hochant la tête, je fixe l'homme qui avance vers nous, salue presque cérémonieusement son public, avant de repartir de plus belle dans un mouvement rapide, aussi gracieux que puissant qui allie danse, musique et performance scénique. Son énergie fascinante donne envie de quitter son fauteuil illico et de danser. D'ailleurs, dans le public, les bustes balancent et les têtes marquent le rythme.

La scène est à présent inondée de lumière. Quand le violoniste s'immobilise, planté sur ses deux jambes écartées, l'accord parfait entre son allure et le style de sa musique me fait sourire : un look rocker mâtiné de style Wall Street et un mix tonique d'influences irlandaises, baroques et électros.

À la fin du premier morceau, le noir se fait à nouveau puis l'ombre du musicien se découpe sur un immense planisphère projeté sur le fond de la scène, évoquant à la fois des algues échevelées ou des continents verdoyants à la dérive. Son corps qui se déplace sur ce fond mouvant, ses accords singuliers et le rythme syncopé de ce deuxième morceau donnent immédiatement une atmosphère étrange, presque merveilleuse, avec l'impression de se tenir à l'orée d'un autre monde, entre rêve et réalité. Debout face à nous, l'artiste paraît nous inviter à pénétrer avec lui dans cet univers onirique, que personnellement je situe immédiatement quelque part entre Brocéliande et *Vingt mille lieues sous les mers*. Et où, entraînée par la mélodie de son violon ; je suis prête à l'accompagner illico.

Le morceau suivant brise net cette atmosphère un brin fantasmagorique avec un style nettement plus tonique et rock où le musicien se transforme presque en acrobate, réussissant à jouer tout en

exécutant une chorégraphie endiablée. Tournant sur lui-même, sautant, virevoltant et dansant avec une rapidité que je n'imaginais pas possible, Jesse Halstead semble devenu une sorte de génial farfadet virtuose qu'aucun défi ne peut arrêter : ni les bonds, ni les équilibres instables, ni les *body pop* ou les *shuffles* de la *street dance* ne lui échappent, encore moins les aigus dissonants, les trilles, les pizzicati, les frottés, que ce soit avec son archet ou ses longs doigts élégants.

Comme soudé aux quatre cordes de son instrument, il paraît faire corps avec lui, effaçant toute frontière entre sa chair et le bois. Je me tends sur mon fauteuil, saisie d'un frisson incroyable, avec une envie irrépressible de tendre la main pour caresser cet étrange alliage de sensualité, de charme et de force.

Et je ne suis pas la seule. Nathan, Emma et deux cent quatre-vingt-dix-sept autres personnes le dévorent des yeux.

Après un autre morceau tout aussi enflammé aux airs de transe mystique, il enlève sa veste et se retrouve en débardeur noir de *biker*, révélant ainsi des épaules musclées, dont les arrondis et la fermeté luisante s'apparentent à la matière chaude et solide du violon : aussitôt, la salle se met à hurler. Hystériques, Emma, Nathan et moi poussons des cris à l'unisson.

– Putain qu'il est sexy en plus d'être fantastique ! dit Nathan.
– J'avoue qu'il dégage un truc hypersensuel !

Posant son violon derrière lui, l'artiste salue plusieurs fois pour remercier, puis reprenant son souffle, il se met à expliquer que généralement, il compose ses morceaux comme s'il racontait une histoire.

– Il y a un début, une progression, des difficultés, des étapes, parfois des hésitations, et puis une fin, heureuse ou pas, sourit-il.

Sa voix est grave, un peu rauque, avec de petites pointes discrètes d'un accent de Brooklyn que je trouve absolument craquantes, car très naturelles. Comme s'il ne cherchait pas à renier d'où il vient.

– Certains jours, continue-t-il, je pense à un voyage, comme les morceaux que vous avez entendus qui, pour moi, parlent de la quête du Graal ou des transes druidiques.
– C'est fou, c'est exactement ce que j'avais imaginé, murmure Nathan, formulant à voix haute ce que je pensais moi aussi.
– Quand j'écris un morceau, je pars d'un mot, d'une impression, poursuit le musicien en s'asseyant sur le bord de la scène. Puis les images se déroulent, les sensations, les sentiments, tout ce que j'éprouve, entends, ressens mais aussi désire et cherche.

Quand il passe sa main gauche dans ses cheveux pour plaquer sa mèche en arrière, Emma me donne un coup de coude.

– Putain, tu as vu ? Il a une étoile tatouée sur la main ! Je veux la même !
– C'est une rose des vents stylisée, précise Nathan qui aime que les choses soient nommées par

leur nom exact.

Quant à moi, j'opine en silence ; je ne veux pas perdre une miette de ce qu'explique le génial compositeur. Car il me semble qu'il réussit à créer un véritable langage musical, un moyen de dialoguer au-delà des mots et qui touche tout le monde, enfin moi particulièrement. À la fois intriguée et envoûtée par sa capacité à mettre des émotions en musique, je veux comprendre comment il fait.

– Parfois, c'est gai, vif et entraînant, mais parfois, c'est plus sombre, dit-il en se remettant debout. Comme ce morceau que vous allez entendre maintenant et que j'ai composé dans un moment un peu difficile de ma vie.

Des gens applaudissent.

– Eh oui ! dit-il en riant, tout n'est pas rose dans la vie des stars !
– Il est trop mignon, je l'adore, dit Emma extatique.
– Ce morceau s'appelle *Loss*, reprend le musicien avec sérieux.
– Trop bien ! trépigné-je presque.

Nathan me fait un clin d'œil, genre on t'avait bien dit que ce serait incroyable. Emma et lui savent que c'est un de mes morceaux préférés. Faut dire que – parfois – je l'écoute en boucle au bureau, jusqu'à ce que tout le monde me supplie de passer au moins à la piste suivante…

Après avoir balayé la salle d'un long regard, le musicien entame un adagio très lent qui se transforme petit à petit en mélodie rythmée. De loin, j'ai l'impression que les yeux de Jesse Halstead sont posés sur moi. Je frémis, un peu flattée, mais surtout incapable de résister à l'émotion qui m'envahit en vagues lentes et profondes. Savamment maîtrisée par le violoniste, la musique plonge directement dans mon cœur.

Comme un long poignard qui m'ouvrirait en deux.

Étonnée de me sentir à la fois heureuse et au bord des larmes, j'écoute, penchée en avant comme pour mieux m'imprégner de la musique. Je la ressens littéralement, elle s'épanouit et vit à l'intérieur de moi. Les notes légères et les arpèges virevoltants, les basses profondes, les lents trémolos comme des sanglots étouffés, la musique me prend aux tripes. Comment peut-il décrire si bien le vide, les tourments de l'absence, la douleur de la perte, le chagrin de ce qui n'est plus là ? Mais aussi, entre deux basses sombres, recoudre ce qui a été déchiré, dire l'espoir, la lumière, la promesse de guérison ?

Bouleversée, je ferme les paupières. Tout en écoutant, il me semble alors entendre une voix humaine chanter et non uniquement les sons produits par l'instrument. Surprise, je rouvre les yeux, mais Jesse Halstead se tient toujours sur scène, concentré sur son jeu, paupières et bouche closes.

Et seules ses mains donnent voix au violon.

Émue, je le fixe éperdument, apercevant au passage que tout le monde alentour semble aussi

bouleversé que moi. Ce type réussit à créer un lien singulier avec son public, comme si chacune de ses notes parlait à nos cœurs, exprimant nos joies, nos tourments, nos aspirations.

Quand le musicien salue, la salle lui fait une ovation ; deux heures se sont écoulées sans que je ne les voie passer. Debout, Emma, Nathan et moi battons des mains, criant et demandant « encore ». Mais, après un rappel, le musicien quitte la scène, certainement épuisé par l'énergie donnée dans ce show.

– C'est incroyable la complicité qu'il arrive à installer avec trois cents personnes, dit Emma quand nous sortons de la salle. Et tout ça juste avec un instrument et un corps !

– Mais quel corps, souligne Nathan rêveur. Quelle subtilité, quelle agilité et grâce tout en puissance…

– Moi, j'ai l'impression d'avoir été en hypnose, comme si la musique parlait directement à mon inconscient ! dis-je essayant d'exprimer le trouble qui m'a envahie plusieurs fois au cours du concert.

– Ouh là là, on a tous besoin d'un verre en urgence, entre Nathan qui devient poète et Willow hypnotisée ! rit Emma.

4. Danse avec les stars

Willow

Treize heures plus tôt.

– J'ai des invits pour une soirée au Patio si ça vous dit, dit Nathan comme si entrer dans ce club privé était le truc le plus simple du monde.

Même si je suis habituée, je le regarde avec étonnement et admiration : je ne sais comment cet homme qui mène une vie de moine entre son boulot au Shelter, son tai-chi quotidien et son chat Chaussette peut avoir autant d'invitations à des trucs hyperbranchés de folie. Ainsi, c'est grâce à lui que nous sommes allés à des fêtes de nouvel an dans des six cents mètres carrés au quatre-vingtième étage avec piscine, des garden-party hyper branchées, des afters *arty* dans des galeries underground et même un défilé de Stan Oscar dans une usine de Brooklyn avec happy few triés sur le volet !

À l'entrée de la boîte, une hôtesse toute vêtue de noir nous propose des loups en velours.

– Si vous voulez ce soir, c'est soirée masquée ! Mais chacun fait ce qu'il veut.
– Non merci pour moi, rit Nathan en déclinant d'un sourire le petit bandeau noir que lui tend l'hôtesse.

Emma et moi acceptons sous son regard réprobateur.

– Je rêve ! C'est bien vous les filles qui ne loupez pas une occasion de me rappeler chaque jour au bureau que la persistance des clichés sexistes et de l'image de la femme-objet passe par l'intégration et la reproduction inconscientes de ces mêmes clichés par les femmes elles-mêmes ?
– D'abord, ce soir, être masqué n'est pas réservé au sexe féminin, rit Emma en balayant du regard la partie près du bar où se pressent hommes et femmes, indistinctement masqués. Ensuite, le fait d'être caché permet à certains individus de laisser s'exprimer leur vraie personnalité et de se libérer le temps d'une fête de l'oppression des codes sociaux.

Nathan lève les yeux au ciel. Nous nous sommes souvent moqués d'Emma qui est une polémiqueuse née et déteste avoir tort, c'est d'ailleurs pour ça qu'en plus d'être secrétaire de l'association, elle assiste Nathan sur la partie plaidoyer afin de récupérer des fonds et sensibiliser les décideurs à notre action.

Et en ce moment, le sujet sensible, c'est nos locaux.

Car la maison où le Shelter est installé depuis dix ans va être rasée prochainement. Et là, ni les talents d'orateur d'Emma, ni les résultats probants présentés par Nathan aux services sociaux de la ville, ni les vingt-cinq jeunes qui vont retourner à la rue si on doit fermer les portes, rien de ce travail

d'accueil essentiel auquel je participe depuis deux ans ne peut lutter contre les arguments d'une grosse opération immobilière. Il nous faudrait une autre maison et de l'argent. Beaucoup d'argent…

Et j'avais cru que…

Je soupire, repoussant la contrariété qui ressurgit aussitôt à l'idée que la fortune de mes grands-parents aurait pu être utile immédiatement et concrètement, en soutenant une cause sociale, juste et urgente. Et pas en se mettant au service d'un objectif désuet : faire de moi une bonne épouse dévouée…

– Tu rêves ? me demande Nathan.

Non je cauchemarde…

– Je réfléchis à ce que je fais ici et pourquoi, dis-je en effaçant de mon visage toute trace d'agacement.

Hors de question que je pourrisse le week-end avec ça.

Mes amis froncent les sourcils.

– Et je te rappelle que grâce à vous, depuis ce week-end, les yeux cachés, c'est mon truc ! plaisanté-je en nouant le masque autour mon crâne.

Après avoir commandé au bar, nous nous installons tous les trois côte à côte sur une confortable banquette, avec vue sur la piste de danse en contrebas.

– J'ai vu une ombre passer sur ton visage tout à l'heure, me dit Nathan en se penchant vers moi.

Je le regarde surprise, c'est dingue comme il devine tout sans qu'aucun mot ne soit prononcé. C'est d'ailleurs pour ça qu'à mon sens, il arrive si vite à mettre en place une relation de confiance avec les jeunes, même les plus difficiles. On dirait qu'il ressent instinctivement ce qui les agite ou les angoisse. Et c'est pareil quand il négocie avec les politiques. Nathan a un sixième sens.

– Tu as le droit à une minute de récrimination et après on passe à autre chose, dit mon boss et ami.

Son verre à la main, Emma tourne ses yeux noirs vers moi.

– Non, tout va bien. J'étais encore sous le charme du concert, mens-je à demi.

Mensonge pour la bonne cause, celle de l'amitié !

– C'est cool ici, note Emma en sirotant le cocktail que vient de nous apporter le garçon. Chic, intime, cosy.

Elle regarde rêveusement le serveur s'éloigner.

– Et puis il y a plein de beaux gosses élégants, vous ne trouvez pas ? ajoute-t-elle.
– Oh moi, sourit Nathan, de ce côté-là, je suis encore en convalescence.
– Ne nous dis pas que ton cœur saigne à cause de…
– Je ne saigne pas, je suis en réaction épidermique hostile depuis six mois.
– Pareil. Et moi, les rencontres dans les bars, ça ne me réussit pas vraiment… souris-je en pensant à Oliver.

Oliver, mon ex depuis six mois, que je ne regrette pas une seconde.

Rencontré de la façon la plus banale du monde, genre « quelle vue magique » lors de l'anniversaire d'une copine sur un *rooftop* printanier de Williamsburg. Et avec qui je suis restée deux ans sans pouvoir à présent m'expliquer comment. Charmant au début, presque trop si j'avais été un peu plus méfiante, ce mec s'est avéré être maladivement jaloux, à tendance toxique et certifié menteur. Ainsi, le jour où je l'ai surpris à embrasser une blondasse au pied de chez lui, il m'a conseillé sans la moindre gêne ou excuse de penser à consulter pour mon problème de possessivité excessive.

– Si je le croise, je lui en colle une, dis-je tranquillement.
– Avant même qu'il ne tende l'autre joue, je bafferais TDC avec plaisir, sourit Emma en se moquant du côté bien élevé d'Oliver qui faisait tout pour l'apparence.
– TDC ? relevé-je.
– Trou Du Cul, c'est comme ça qu'on l'appelait entre nous, grimace Emma tandis que Nathan hoche la tête, faussement penaud.
– OK, je valide l'appellation, opiné-je. Mais côté hostilités et frappes punitives, je sens que je n'ai pas encore libéré tout mon potentiel…

Nathan éclate de rire tandis qu'Emma reprend, ravie d'en remettre une couche.

– Maintenant, je peux te le dire, ce type, dès le premier jour où il est venu te chercher au bureau avec ses airs mielleux, j'ai eu envie de le passer à la moulinette et de le donner à bouffer à Chaussette.
– Oh non, pauvre Chaussette, il aurait eu une intoxication ! rit Nathan faussement effarouché à l'idée que son chat adoré puisse manger la chair de mon ex. Déjà qu'il a eu des boutons avec Philip…

Philip, c'est l'ex de Nathan.

Selon moi, un sale péteux qui se prenait – et doit certainement continuer à se prendre – pour un artiste mais n'était capable que de vivre de façon très créative aux crochets de Nathan, sous prétexte qu'il avait besoin de temps pour réfléchir à son projet artistique.

Et à ma connaissance, il a eu beau réfléchir des années, il n'a jamais levé un seul de ses dix doigts pour ébaucher la moindre esquisse de projet.

– Encore une belle ordure celui-là, s'exclame Emma d'une voix forte, confirmant ainsi que nous

sommes d'accord sur notre évaluation du Philip en question.

– Tous les hommes sont des salauds, ma mère m'avait prévenu, s'esclaffe bruyamment Nathan.

Des visages se tournent aussitôt vers nous, comme si notre conversation animée jurait dans l'atmosphère feutrée du lieu.

– En tout cas, nos ex avaient des points communs, relativisé-je en sirotant mon cocktail.

– C'est clair, les fameux chromosomes SC, lance Emma hilare devant nos mines dubitatives. Quoi, vous ignorez la génétique et les gênes Superconnard !

– Arrête, on va passer pour des membres de la ligue des AAM, souris-je. Les Aigris-Anti-Mecs !

– Non, non, je ne suis définitivement pas anti-mec, dit Nathan l'air très sérieux. J'assume mon orientation sexuelle depuis longtemps, ce n'est pas maintenant que je vais faire un *coming in*. Mais je voudrais juste, le jour où je serai guéri, tomber sur un type bien.

Je compatis par une grimace : Nathan a rompu quand il s'est aperçu que son charmant *boyfriend* artiste le trompait allègrement. Décidément, les causes de séparation sont d'une banalité crasse !

– Visiblement toi et moi, on n'avait pas tiré les bons numéros, soupiré-je.

– Mais c'est pour ça qu'on est venu à Vegas, la capitale du jeu non ? rit Emma. On sait jamais, entre deux machines à sous et un *sky jump*, on trouvera peut-être le mec parfait !

– Ça va pas être facile, parce que ce n'est pas un, mais trois mecs parfaits qu'il nous faut !

– Oh putain, tu mets tout de suite la barre très haut !

– Je suis idéaliste, répliqué-je.

– On avait remarqué, rient mes amis en levant leur verre dans ma direction.

– Et hop, à notre santé ! dis-je en terminant cul sec mon Spritz. Il nous faut une quatrième tournée.

– Je n'ai même pas vu les trois premières passer, gémit Emma.

– Et après on va danser, dis-je en me trémoussant sur la banquette car retentit un morceau qui me paraît adapté à mon état d'esprit : *Girls Just Want to Have Fun*.

Emma hoche la tête.

– Au moins vous, vous avez eu une vie amoureuse, sourit-elle. Moi, je suis célibataire depuis… je n'ose même plus compter. Si ça se trouve, je ne saurais même plus faire avec un mec.

– Il paraît que c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas, la rassure Nathan en la prenant par l'épaule.

– On m'avait dit ça pour le ski, et je me suis pété une clavicule après quinze ans sans skier ! Et puis, dit-elle avec une petite moue sérieuse, au vu de vos expériences, je me demande si je ne ferais pas mieux de rester célibataire.

– Non mais tu sais, il y a du positif à être en couple… dit Nathan.

– Ah oui ? Tout le temps où vous avez été avec vos douces moitiés, je vous ai rarement vus rayonnants de bonheur quand ils apparaissaient à l'horizon ! ironise Emma.

Comme pris en faute, Nathan fait mine de regarder ailleurs.

– Et cela vous concerne tous les deux, le sermonne Emma. Ce n'est pas parce que tu es notre aîné que tu dois faire que des conneries dans la vie !

– Je n'ai pas fait que des conneries. La preuve, j'ai recruté Willow pour le Shelter. Et tu étais d'accord, je te rappelle !

– Je ne parlais pas de l'aspect professionnel.

Je les regarde se chamailler gentiment en repensant au jour où je me suis présentée à l'entretien d'embauche. Repérée sur Craigslist, l'annonce disait :

« Association d'accueil pour jeunes en rupture avec leur famille, recherche assistante sociale, motivée, dynamique, adaptable, bon contact avec les ados. Expérience exigée. Disponible immédiatement. Lieu de travail : Queens. »

C'était mon portrait. À part l'expérience, car j'étais tout juste diplômée de mon école d'assistante sociale. Pour me vendre, je pouvais compter sur deux fois six mois de stage dont l'un en foyer municipal pour SDF, les recommandations de mes profs et ma détermination à la limite de la pathologie obsessionnelle.

À ce souvenir, je souris à mes amis. Nathan et Emma sont maintenant partis sur un comparatif de leur type de mec idéal, un profil type sur lequel je n'ai aucun avis.

– De mon côté, il me faudrait un mec qui aurait un peu vécu, ça suffit les petits cons qui se la pètent et m'en font baver, répète Nathan.

Tout en les observant, je me souviens de ma première visite au Shelter. C'était le matin. Arrivée pour mon entretien avec dix minutes d'avance, je patientais dans un salon qui avait tout de celui d'une maison familiale : canapés, table basse, écran géant, pots de fleurs. Dans la pièce d'à côté, derrière une paroi vitrée d'atelier, une cuisine de bric et de broc avec une immense table, autour de laquelle des jeunes venaient s'asseoir, engloutissant plus ou moins en silence du jus de fruits et des céréales. L'endroit n'était clairement pas reluisant, mais je m'y suis sentie tout de suite bien.

Quand Nathan est apparu avec sa tignasse rousse, son gros pull de bûcheron et que je l'ai vu discuter au passage avec les jeunes, j'ai su que c'était là que je voulais travailler. Et pas autre part.

Ça n'a pas été évident de convaincre Nathan. Son attitude réservée montrait qu'il m'estimait trop jeune, évidemment trop peu expérimentée et, il me l'a dit après, fragile et chochotte !

– Qui êtes-vous, Willow ? a été sa première question. À laquelle j'ai répondu avec honnêteté, ne cachant rien, n'exagérant – pas trop… – mes qualités.

– Qu'avez-vous à nous apporter ? a été la deuxième.

Ma réponse a fusé du tac au tac.

– À vous, je ne sais pas, car je vous imagine déjà très pro. Peut-être un regard de Candide ? À l'association, mon enthousiasme, mes compétences et mon temps. À eux, ai-je ajouté en regardant du

côté des jeunes qui me lançaient des coups d'œil à travers la vitre, tout ce qui me fait avancer dans la vie : mon désir de changer la société, ma foi en la solidarité et l'entraide, mon refus que certains soient isolés ou restent en marge de la société pour des raisons pour moi injustifiables, et ma certitude que ces jeunes, malgré leurs histoires individuelles complexes, ont un avenir comme les autres et qu'un lieu d'accueil comme le Shelter peut leur donner le cadre et la protection dont ils ont besoin pour se construire au sein de la société. Loin de tout jugement, peur, menace ou précarité.

Le regard oscillant entre mon CV et mon visage, Nathan se taisait.

– Non loin d'ici, dans les centres d'hébergement ouverts en urgence faute de place suffisante pour les sans-abri, les gens dorment en alternance, à trois par lit, tandis que les autres sont obligés de passer la nuit dehors. La moitié d'entre eux sont des mineurs. C'est inacceptable. Sans le Shelter, ceux-là seraient aussi à la rue, ai-je murmuré en observant les jeunes laver leurs tasses.
– Vous avez conscience que nous ne pouvons héberger ici que vingt-cinq jeunes ? a dit Nathan
– Oui.
– Très bien, a-t-il conclu simplement.

On était vendredi. Dans l'après-midi, j'ai reçu un appel d'Emma pour me donner les détails pratiques : j'étais embauchée pour le lundi suivant. C'était il y a deux ans.

Nathan pose une main affectueuse sur mon épaule.

– Reviens parmi nous, Will ! À quoi penses-tu ?
– Ou à qui ? sourit Emma.
– Aux idéaux…
– Connais pas ce Zidéo, il est comment ? rit Emma quand le serveur nous apporte trois nouvelles coupes de Spritz, modèle géant. Mais buvons à sa santé !
– Et pourquoi pas aussi à l'avenir et à la fin de nos vies amoureuses foireuses ! ajoute Nathan.
– C'est pas gagné en ce qui me concerne. Mais cul sec ! lance Emma, jamais à court de bonnes idées.

Et nous jamais à sec pour les suivre !

Deux minutes plus tard, nous voici tous les trois sur la piste de danse, où retentit *Rock Your Body* de Justin Timberlake. Ce que nous faisons côte à côte en gloussant comme des gamins. Une heure plus tard, quand j'entends les premières notes de *Dear Future Husband*, je hurle à l'oreille d'Emma :

– Ce truc me casse la tête. Je vais nous chercher à boire.
– Quoi, tu n'aimes pas Meghan Trainor ? se moque Emma.
– Non, vraiment la musique couettes et *lollipops*, très peu pour moi, merci.
– Tu es vraiment trop intello quand tu danses, l'important c'est le rythme !

Mes amis ne voulant pas quitter la piste, je me dirige seule vers le bar, assoiffée et ravie de m'éloigner un peu du blond qui n'arrête pas de me coller sur la piste, ce qui fait bien marrer Emma qui me traite de piège à mec.

Tout en sirotant mon Spritz d'une main, les deux autres verres coincés contre mon buste, je regarde autour de moi. La semi-pénombre et les loups sur les visages créent une atmosphère à la fois intime et protectrice. Je me sens bien. Il faut dire que l'alcool me met juste à température parfaite pour profiter de cette soirée et mettre de côté ce qui a pu me contrarier un peu plus tôt.

Soudain, jouant des coudes, un gros moustachu se précipite pour rejoindre le comptoir : entraînés dans son sillage, mes verres vacillent et manquent de se renverser sur ma robe.

– Excusez-moi de vous avoir bousculé, lui lancé-je d'une voix volontairement affable.

Il ne se retourne même pas. Comme je le mitraille d'hostilité intérieure en pensant au paquet de gènes SC qui doivent constituer l'essentiel de l'ADN de ce type, un sourire craquant, des cheveux bruns et une mèche voilant un ovale parfait détournent mon attention. J'en oublie aussitôt la maladresse du balourd à moustaches et souris à mon tour à l'homme à qui appartiennent ces lèvres pulpeuses et ces fossettes sexy. Par jeu et parce que je sens que le type m'observe sous sa mèche en bataille, je lève mon verre à son intention.

J'ai toujours aimé les défis de regard et je n'ai jamais eu peur de regarder dans les yeux les hommes qui me plaisent pour le leur signifier. Et celui-là, caché sous sa chevelure qui lui fait comme un casque sombre et brillant, me donne envie de le provoquer davantage. Et de savoir quel visage se planque là-dessous ! Avec son blouson en cuir, on dirait un motard égaré. J'aime bien l'idée d'un rebelle dans ce repaire de gens propres sur eux, un peu comme si Marlon Brando en tee-shirt moulant participait à une réunion du Rotary Club !

– Tchin, dis-je en découpant les syllabes pour me faire comprendre à distance du *biker*.

Toujours souriant, l'homme rejette calmement ses cheveux en arrière. Des yeux bleus apparaissent, étincelants et visiblement amusés par ma petite provocation. Mon verre en l'air, je reste bouche bée. Et je manque de renverser mon verre en sursautant. Jesse Halstead ?

Tu parles d'un rebelle… C'est une bombe !

Souriant et décontracté, vêtu d'une chemise blanche entrouverte sous son blouson, portant une ceinture à tête d'aigle, il dénote un peu dans le paysage tendance yuppies. Mais pour le moment, subjuguée par sa beauté brute à seulement un petit mètre de moi, je fixe cette apparition divine aux yeux azur, me faisant la réflexion en moi-même que sans son costume de scène, dans sa version bad boy chic, il est vraiment pas mal.

Mais qu'est-ce qu'il fait là ?

En même temps, il fait ce qu'il veut et ensuite, ici, il peut venir sans crainte d'être agressé par une horde de groupies fanatiques. Car ce Patio où il faut montrer patte blanche est un parfait repaire pour stars qui veulent rester cachées et s'amuser en toute discrétion. Mais, vu ce que l'on lit de lui dans la presse, vivre caché ne doit pas être totalement son truc : d'ailleurs, il ne porte pas de loup. Il a peut-être un petit problème d'ego et veut être reconnu partout où il va ?

Oh et puis, après tout, c'est sa vie !

Écartant les bras, il me montre alors ses mains vides d'un air faussement désolé, m'indiquant ainsi qu'avant de pouvoir trinquer avec moi, il doit attendre de se faire servir. Je souris : il a beau être star, il ne bouscule pas tout le monde, lui ! Sans réfléchir, je lui fais comprendre que j'ai largement de quoi boire en montrant du menton les trois verres que je tente de ne pas renverser. Il fronce un sourcil. Ses lèvres s'agitent mais il y a tellement de brouhaha autour de moi que je n'entends pas ce qu'il dit.

Quand je vais raconter à Emma et Nathan à qui je suis en train de proposer leurs verres, ils vont crever de jalousie. Je jette un rapide coup d'œil vers eux, mais mes amis ont disparu dans la masse compacte des danseurs. Comme Jesse Halstead surprend mon regard vers la piste, il sourit à nouveau, puis bousculant le moustachu d'un coup d'épaule qui me semble volontaire, il se fraye un passage vers moi.

Oh la vache ! Et je lui dis quoi maintenant que je l'ai fait venir à moi ? Bon, j'assume, on verra bien !

Il est à présent à moins de trente centimètres de moi. Moins grand qu'il ne paraissait sur scène, mais tout de même un bon mètre quatre-vingt, et tout aussi baraqué qu'il m'avait semblé. Je le dévisage de façon totalement incorrecte tant je suis étonnée de le voir là, en chair et en os. Je n'en reviens pas. Mais je ne vais pas rester comme ça à faire la groupie béate !

– Je vous offre un de mes verres ? proposé-je.

L'air aussi surpris qu'amusé, il secoue la tête. Ce qui déclenche les volutes d'un parfum discret et délicieusement ambré, ainsi que le retour de sa mèche sur ses yeux. Heureusement que je suis embarrassée par trois verres dans les bras sinon je serais tout à fait capable de tendre une main vers sa chevelure au prétexte de l'aider…

mais essentiellement pour en toucher la matière soyeuse et lustrée !

– J'insiste pour vous offrir à boire, j'ai de quoi, ris-je en indiquant à nouveau mes trois verres bien remplis. Voyez-le comme un hommage et un remerciement pour le concert de tout à l'heure.

Un sourire étire à nouveau ses lèvres.

– Le spectacle vous a plu ? demande-t-il d'un air qui me semble timide.

Je rêve ! Ce type remplit les salles du monde entier depuis des mois et il doute de sa prestation sur scène ? Je le fixe avec aplomb, cherchant à deviner s'il va à la pêche aux compliments ou s'il est sincèrement curieux de savoir ce que je pense de son spectacle.

– J'étais un peu fatigué, je reviens tout juste de Londres, s'excuse-t-il presque.
– Eh ben qu'est-ce que ça doit être quand vous n'êtes pas en *jetlag* ! dis-je. C'était fabuleux,

enflammé, tonique, complètement délirant et si beau ! C'est clair que côté décor, c'est plus sobre que dans les clips, mais moi, j'aime presque mieux.

Intrigué, son regard est posé sur moi, intensément bleu.

– Parce que sans toute la mise en scène, on est uniquement concentré sur la musique. Et c'est tellement puissant qu'on n'a pas besoin de plus. Enfin en ce qui me concerne, conclus-je soudain consciente que je parle alors qu'il s'est tu et m'observe avec attention.
– OK, j'accepte le verre, acquiesce-t-il après un long silence où nos yeux se croisent.
– Donc j'ai le droit de trinquer avec un des musiciens les plus doués de sa génération ? dis-je.
– Parce que je ne suis pas le seul et l'unique ? plaisante-t-il d'une voix charmeuse en faisant une moue boudeuse non moins charmante.

Il tend lentement la main vers moi. Je reste immobile, d'abord parce que je suis coincée par les gens autour de nous, ensuite parce que je suis littéralement statufiée, comme ensorcelée par ce type.

Musicien et magicien… Genre le joueur de flûte du conte, et que perso, je courserai jusqu'au bout du monde s'il a le sourire de Jesse Halstead !

Et le talent, évidemment ! Il n'y a pas que le physique dans la vie…

Mais ça, à l'instant présent, c'est pas prouvé… Car quand ses doigts se rapprochent de moi et de mes verres, je retrouve vie et frémis, imaginant qu'ils pourraient glisser sur ma peau, dans ma nuque, sous mes cheveux et malgré moi, je bascule légèrement la tête en arrière prête à m'abandonner à la caresse. Un sourire gourmand se dessine sur ses lèvres.

– Je vais prendre celui-là, dit-il en effleurant ma main droite au moment où il se saisit de mon verre.
– Mais j'ai bu dedans, protesté-je d'une voix faible.

On se demande où est passée la fille provocante de tout à l'heure…

– Et alors ? Comme ça, je connaîtrais le fond de vos pensées puisque vous préférez avancer masquée.
– C'est le thème du jour, ris-je en lui indiquant l'assemblée autour de nous.

Il hoche la tête, boit une gorgée puis s'interrompt, visiblement en pleine réflexion.

– Ça fait un peu truc de vieux dragueur le coup des pensées, non ?
– Mouais, opiné-je en plongeant mes lèvres dans un de mes deux autres verres. Mais dans le contexte, ça passait !
– Ah cool alors. Bon, et vous, c'est quoi ce breuvage orangé avec lequel vous tentez de me draguer ?
– Spritz, réponds-je calmement sans m'arrêter au fait qu'il ne m'a pas loupée.

Et il n'a pas tort. J'ai voulu jouer. Mais ce qu'il ne mesure pas c'est combien je suis troublée. Et me voilà prise à mon propre jeu.

– C'est pas mal, mais un peu sucré, commente-t-il après avoir descendu son verre d'un trait. En fait, j'ai déjà commencé la soirée avec quelques gins tonic et deux trois vodkas entre copains.

– Oh, désolée de vous faire faire des entorses à votre régime, répliqué-je ravie de changer de sujet.

– Ça fait partie du job !

Comme je le fixe sans comprendre, il ajoute d'un air moqueur :

– Pour plaire à ses fans, il faut aussi connaître et partager leurs goûts, même les plus sucrés !

– Il y a une limite à ça, ris-je. Parce qu'à terme, vous risquez de faire de la pop sirupeuse !

– Tout à fait mon style en effet, rit-il.

De nouveaux arrivants autour du bar nous poussent l'un contre l'autre. Je ris quand il rattrape mon verre d'une main, effleurant au passage mon épaule nue. Sa présence si près de moi est déjà passablement déroutante mais maintenant, son souffle près de mon oreille me fait perdre complètement le nord, le sud et tous mes repères de bienséance. Nos hanches se frôlent, nos yeux se cherchent un moment : son regard bleu est si poudreux que je pourrais m'y perdre, le mien doit exprimer toute l'envie irrésistible que j'ai de me serrer contre lui. Mes verres de Spritz m'embarrassent, le sien semble lui peser aussi. Nos visages sont si proches que je pourrais…

– Pardon, lance soudain une blonde en jouant des coudes pour atteindre le bar.

Nos regards se lâchent presque à regret.

– Oh, mais vous êtes… dit-elle en reconnaissant le musicien.

Mettant un doigt sur sa bouche et mimant un chut du bout des lèvres, il acquiesce puis fait un pas de côté.

– On y va, me dit-il en me prenant par le bras.

Une onde brûlante me parcourt des pieds à la tête tandis que je reste sur place, une deuxième fois pétrifiée à son contact. Déstabilisée, je tourne vers lui mon regard en priant pour ne pas avoir l'air d'une vache laitière rivée à sa clôture électrique en regardant débouler un train rempli de beaux taureaux en maillot de bain…

– Où ça ? demandé-je dans un sursaut de résistance d'une voix que je voudrais plus ferme.

Un rictus hypra sexy fait se soulever le coin droit de sa lèvre, creusant sa fossette en forme de V.

On dirait une hirondelle…

Envoûtée, je fixe songeuse ce petit signe de victoire tranquille sur sa joue qui appelle à s'envoler, à faire des folies, à se sentir libre, à planer au-dessus de grands espaces inconnus. Complètement ailleurs, j'admire l'homme devant moi, laissant mon regard se promener sur son visage, ses cheveux qui ont l'air doux et nerveux à la fois, ses épaules solides, la peau dorée qui apparaît à la naissance de son cou… Et j'imagine mes mains suivant le même chemin…

Waaaa, ce type est l'équivalent d'un champ de fleurs sauvages pour un essaim d'abeilles prêtes à s'enivrer de pollen. Pas la peine de préciser qui est la reine des abeilles… Et vu son sourire ironique, il le sait.

Alors je me secoue, ce n'est pas parce qu'une star dont du boulot consiste à séduire son public me fait la causette que je dois perdre la tête. Pourtant, je suis bien incapable de savoir si la cause première de mon trouble est l'abus de cocktails en tous genres ou la tonne de sensualité que cet homme dégage. Car il émane de lui un truc de folie, qui parle direct à mon corps prêt à se laisser guider…

Genre, lève-toi et marche. Et trouve un lit.

– Danser bien sûr, vous pensiez à quoi ? me répond-il d'une voix enchanteresse en se moquant clairement de moi.

– Rien de particulier, dis-je calmement en soutenant son regard. Tout est possible à Las Vegas, non ?

Alors, éclatant de rire, je me dirige vers la piste. À ma grande surprise, il pose brusquement sa main sur mon avant-bras pour me retenir.

Quoi, j'ai dit une connerie ?

– Est-ce qu'on s'est déjà rencontrés ? demande-t-il d'un air étrange.

Alors là, à mon tour de me moquer ! Après le coup du verre pour lire dans mes pensées, me faire maintenant le classique « on s'est déjà vus quelque part »… Je ne l'imaginais pas capable d'une telle prolixité dans les poncifs de dragueur confirmé. Mais son regard me semble vraiment bizarre, à la fois illuminé et inquiet.

Oh, putain, sous ses allures de jeune premier, le super musicos serait un psychopathe ?

Je me dégage de la pression de sa main.

– Excusez-moi, dit-il, j'ai eu une drôle d'impression. Un peu comme un flash.

Je lui souris gentiment, touchée à nouveau par son air confus. Et bizarrement émue par son trouble évident.

– Pas grave, murmuré-je, ça m'arrive aussi.

Et je ne mens pas, parfois quand je rêve, j'ai des sortes d'éclairs, comme si tout, la vie, le monde, les événements allaient enfin s'expliquer mais quand je me réveille, je ne me souviens jamais de rien de plus que la veille.

Mais aujourd'hui entre Jesse Halstead et moi, je crois que ce qui se passe est juste de l'ordre du contact physique électrisant !

Comme pour nous sortir du léger malaise qui aurait pu s'installer, *Come with Me* retentit. Après un échange de regards complices, nous nous dirigeons côte à côte vers la piste. Je résiste à une envie soudaine de le prendre par la main pour courir danser – c'est quand même Jesse Halstead… –, mais au rythme de nos pas, je sens que nous sommes déjà parfaitement accordés sur la musique.

Et qu'ensemble, nous allons mettre le feu au Patio !

Ça me permettra peut-être d'évacuer le trop-plein d'échauffement qui me pousse vers cet homme de façon totalement incontrôlée.

Emma interrompt son *smooth groove* pour nous regarder arriver et Nathan hoche la tête avec admiration en apercevant Jesse Halstead retirer tranquillement son blouson puis se glisser parmi les danseurs. Je n'ai pas le temps de m'expliquer que la star me tend la main pour le rejoindre.

Et puis quoi leur dire, mon corps parle pour moi !

Je suis comme aimantée par mon talentueux cavalier, mais étonnamment, le danseur incroyable qui nous a enchantés tout à l'heure se plie maintenant à mon tempo : calé sur mes mouvements et mes pas, il me laisse diriger tandis que j'admire la façon dont il anticipe le moindre geste ou pas que je vais faire.

En même temps, ce type est un pro des chorégraphies les plus dingues ! Ce n'est pas une petite danseuse du samedi soir comme moi qui va l'impressionner ! OK, j'ai gagné haut la main le concours de danse hip-hop au lycée il y a dix ans mais là, je ne lui arrive pas à la cheville. Mais peu importe pour moi, à cet instant, c'est mieux que *Danse avec les stars* !

Quand le rythme devient plus rapide, l'équilibre s'inverse, c'est lui qui désormais donne le tempo. Je me laisse faire sans broncher. Sans plus réfléchir, je suis instinctivement son corps qui me guide naturellement. Le plus incroyable est que je ne regarde pas ses jambes ou ses gestes mais ses yeux. Et son sourire aussi intérieur que celui de la *Joconde*. Absorbé par le rythme, il a l'air d'être en état second, complètement pris par le rythme tout en me le faisant partager. Troublée, je retrouve soudain cette impression que j'ai eue pendant le concert : une sorte de communion intense via la musique.

Mais cette fois, c'est juste lui et moi…

À plusieurs reprises, il me prend la main et me fait tourner sur moi-même ou tourne autour de moi. À chaque fois que nos doigts se rejoignent, je ressens un truc étrange qui me donne l'impression de ressentir pleinement chaque fibre de mon être : à la fois une secousse perceptible dans toutes les

ramifications nerveuses de mon corps et en même temps, un immense relâchement.

Comme si en cet instant, je pouvais savoir totalement qui je suis et de quoi je suis constituée jusqu'à la moindre cellule de mon corps.

À un moment, le rythme s'accélère, la musique s'amplifie, les basses font vibrer le sol, la salle s'assombrit malgré les éclairs aveuglants lancés par des spots de couleur crue, la tête me tourne presque, certains crient d'excitation autour de nous.

Quand nos corps se frôlent, c'est presque une brûlure.

Mais soudain emportée par mon mouvement, je vacille sur mes talons. D'un geste, Jesse me rattrape par la taille, me presse puis me plaque contre lui. Ses deux mains enserrent mes hanches, comme s'il voulait maintenant me soulever en l'air. Nos yeux sont rivés l'un à l'autre. Malgré la foule, je ne vois que lui, ses yeux bleu nuit dans le noir, ses cils épais qui lui donnent cet air ténébreux, sa peau mate, sa bouche parfaite, ses lèvres attirantes…

Nos visages sont si proches que je l'entends respirer malgré les basses. Et mon cœur bat si fort que je suis sûre qu'il peut l'entendre. Face à face, nous continuons à tourner sur nous-mêmes, ralentissant notre rythme au milieu des autres danseurs. J'oublie Emma, Nathan et tout le reste du monde. Sans le quitter des yeux, je pose mes mains sur ses épaules, puis lentement, je les glisse vers sa nuque, à la racine de ses cheveux rendus légèrement humides par l'effort. Je souris en découvrant cette moiteur infiniment sexy. À cet instant, je me sens libre et sans retenue. Remplis de rosée bleutée, ses yeux gourmands m'encouragent à poursuivre. J'avance ma bouche vers son visage. Je dépose d'abord mes lèvres sur sa joue, caressant sa peau tiède, le pli de sa bouche, le creux où se cache sa fossette, prenant tout mon temps pour goûter la saveur salée de sa chair. Puis je l'embrasse. Quand nos bouches se fondent l'une à l'autre, c'est aussi délicieux que croquer un fruit juteux quand on crève de chaud : une pleine gorgée de sensualité, de fraîcheur et de parfums ambrés de vacances au soleil.

Après ça… c'est le trou noir.

5. Une situation complexe

Willow

– Non, vraiment, je ne me souviens plus de rien après, réponds-je à Emma qui insiste gentiment.

Toujours assise en tailleur au bout du lit en face de moi, elle m'envoie un sourire rassurant. Pendant tout le temps où nous avons revécu ensemble ces vingt-quatre dernières heures de notre vie, Nathan est resté debout, dos à la fenêtre. Maintenant que nous en sommes au point crucial – ce baiser qui marque le point de non-retour de mes souvenirs –, il revient s'asseoir à côté de moi sur le fauteuil de brocart rouge. Sans un mot, j'observe les tourelles et les donjons par la fenêtre.

Je pense à tous ces films où le héros se réveille soudain dans un autre espace-temps, produisant ce sentiment de décalage avec la réalité, hyper désagréable, et au petit goût de déjà-vu dont je me serais bien passée ce matin.

– Bon, on a pas mal avancé, synthétise Nathan, toujours positif. Et en tant que témoins oculaires majeurs, on peut te raconter la suite des événements !
– Même si, nous aussi, on avait abusé du Spritz, sourit Emma. D'ailleurs, quand tu es revenue danser en compagnie de Jesse Halstead, j'ai cru que j'avais des hallucinations et je me suis dit que je devrais arrêter de boire !
– En fait, nous sommes tous passés au gin tonic très rapidement, précise Nathan.
– Non, mais faut quand même que tu saches que tu nous as vraiment impressionnés, reprend Emma d'une voix affectueuse. Tu pars chercher à boire et hop, l'air de rien, tu reviens avec la tête d'affiche de Las Vegas ! En plus, il est marrant, le violoniste ! Qu'est-ce qu'il nous a fait rire avec le récit de sa tournée au Japon.

N'ayant aucun souvenir de cette conversation, je me rencogne dans le fauteuil, comme si celui-ci pouvait me faire un abri contre le stress.

– En tous les cas, il est vraiment sympa, le bad boy du Stradivarius, et c'est un sacré fêtard, continue Emma, et pas du tout bégueule pour une star !
– C'est vrai qu'il a une petite réputation à son actif : coups de colère, bagarres et quelques petites photos les fesses à l'air, complète Nathan, champion du détail et de la vérification de toute info avant de la diffuser.

Il est en effet en train de faire défiler sur son téléphone les pages Google consacrées au musicien.

– En tous les cas, sur scène ou sur piste, il danse comme un dieu ! soupire Emma.
– Ça, je m'en souviens très bien, dis-je, encore sous le charme de cette grâce mêlée d'une énergie incroyable.

– On a même eu droit à une démo de sa choré pour son prochain clip quand tu es allée aux toilettes !

– Je m'en veux d'avoir zappé ce moment, ris-je un peu jaune.

– C'était accessoire, t'en fais pas. Le meilleur et le plus mémorable, c'est celui où vous vous êtes embrassés, me rassure Emma. Putain que c'était beau.

À ces mots, je frémis jusqu'au bout des ongles. Fermant à demi les yeux, je revis instantanément l'onde de chaleur dans tout mon corps, mes mains dans ses cheveux soyeux et le goût de fruit délicieux de sa bouche…

– C'était le baiser le plus magique de ma vie… enfin de la partie consciente et récente de ces vingt-quatre dernières années, avoué-je, heureuse de réussir à plaisanter sur ce sujet sensible.

Mais si cet excellent souvenir est encore pleinement présent à mon esprit, peut-être est-ce lui qui me fait occulter tout le reste ?

– Et ça avait l'air bon ! ajoute Emma avec un clin d'œil, de quoi réveiller chez moi l'envie d'avoir un mec malgré les risques de pécho un Superconnard ou un Trouduc en ce bas monde !

– Vous vous seriez envolés que je n'aurais pas été surpris, sourit Nathan sans relever l'allusion à nos précédentes amours foireuses. Tu ne peux pas savoir combien on était excités avec Emma…

– Presque autant que si c'était nous qui avions embrassé Jesse Halstead, le coupe Emma.

– Et quand vous êtes partis pour le Bellagio, poursuit Nathan, on n'a parlé que de ça, et plus tard, arrivés dans la chambre au prix de quelques ratés au niveau des étages, on s'est refait le film au moins dix minutes avant de tomber raides comme des masses.

– Et vu notre état d'ébriété et nos paupières qui tombaient, je t'assure que dix minutes, c'était énorme !

Je reste silencieuse, encore troublée par l'évocation de ce baiser.

Mais ce moment d'intense fusion, c'est la partie émergée de l'iceberg, parce qu'à l'heure actuelle, le mystère du reste de ma nuit est aussi profond et sombre que les abysses.

Avec un soupir, je fais tourner la bague autour de mon annulaire, comme si la frotter pouvait lui faire livrer ses secrets.

– Mais quand je suis partie, demandé-je, j'étais comment ? J'ai dit quoi ?

Peut-être que je ne tenais plus debout ? Que je divaguais ? Mais dans ce cas, mes amis ne m'auraient pas laissée, si ?

Je m'efforce de cacher la petite angoisse qui me saisit à la gorge.

– On t'a demandé vingt fois si tu allais bien, si tu ne voulais pas plutôt qu'on aille se coucher, qu'on te remonte dans ta chambre, et si tu étais sûre que tu voulais aller ailleurs avec Jesse.

Jesse ? Parce qu'on l'appelle tous par son petit nom à présent ?

– Tu nous as répondu que tu assurais, que tu te sentais au top et que prendre l'air devant les fontaines du Bellagio te ferait du bien !

– J'ai conduit la décapotable ? demandé-je, effrayée en m'imaginant prendre le volant et peut-être écraser quelqu'un.

– Ça va pas la tête ? On ne t'aurait jamais laissée faire ça, gronde Emma, offusquée.

– Ton prince charmant avait une voiture avec chauffeur bien sûr, m'explique Nathan.

– Et je te jure qu'on a insisté. Mais tu nous as affirmé que tu savais ce que tu faisais.

– Bref, on n'était peut-être pas dans le meilleur état qui soit pour en juger mais on pensait que tu maîtrisais.

L'air perplexe, Emma et Nathan hochent la tête en se regardant. Puis leurs yeux descendent en même temps vers ma main gauche toujours posée sur mes genoux, avec son anneau incongru.

La pièce à conviction n° 1 …

J'avale ma salive péniblement, un goût acide dans la bouche.

– Enfin, visiblement, tu ne maîtrisais pas tout, reprend Emma d'une voix presque triste. Puisque ce matin, te voilà mariée !

Se redressant à demi, Nathan lui fait les gros yeux mais je soupire en tapotant sa cuisse.

– Emma a raison, autant appeler un chat un chat. Ceci a tout l'air d'une vraie alliance, donc on peut en déduire qu'à un moment ou à un autre, je me suis peut-être réellement mariée.

– Oh putain, et nous, pendant ce temps, on a fait la fermeture du Patio, ils ont presque dû nous foutre dehors. Si on avait su… se désole Emma.

– Quoi, vous seriez venus lancer du riz et récupérer le bouquet de la mariée ? dis-je pour la faire rire. C'est bon, j'assume, j'étais bourrée !

Comme s'il était fier de moi et de mon sens des responsabilités, Nathan prend son air paternel – celui qu'il a quand un ado lui avoue un faux pas – et appuie doucement sa tête contre la mienne. Je lui souris en biais, en faisant le signe OK avec mes doigts. Dans un reflet de soleil, l'alliance nous renvoie un éclair argenté.

Et en moi-même, j'espère encore que cette bague – enfin ce qu'elle représente, car elle n'est pas en toc – est factice. Que je ne suis pas allée jusqu'au bout de ce délire d'alcoolique. Et je me fustige un bon coup. Non seulement l'alcool me fait à moitié perdre la boule, mais en plus il me pousse à des délires de midinette !

Putain, me marier avec Jesse Halstead, on aura tout vu !

Mais là, nous ne sommes pas encore vraiment sûrs que je l'ai fait, si ? me répété-je pour contrer le mauvais sort que je sens se profiler.

– Je pense à un truc, qui peut paraître délirant, mais s'il s'avère que ce mariage est réel… il pourrait être la solution au problème de Willow ?

Le testament et sa cohorte de contrariétés effectuent immédiatement une remontée en fanfare dans mes esprits.

Je dévisage Emma en cherchant à savoir jusqu'à quel point elle est sérieuse. Comme elle en a tout l'air, malgré mon état fébrile, je me mets debout.

– S'il suffisait que je sois mariée ! rappelé-je d'un ton sévère de maîtresse d'école.

Mes deux amis me suivent des yeux. Après quelques moulinets avec les bras et deux trois grandes respirations, je pose les mains sur mon crâne pour m'étirer tout en faisant quelques pas. J'en profite pour rassembler mes idées. Mais cette fourberie de bague se rappelle à mon bon souvenir en m'arrachant quelques cheveux quand je redescends mes bras en position normale, le long de mon corps.

– Le problème est bien plus complexe. Ce putain de testament précise que je dois rester mariée un an.
– Oui, je sais, dit Emma avec une moue d'hésitation, mais ça pourrait, si jamais…
– Quoi, un an avec un total inconnu ? la coupé-je.

Tordant sa bouche sur le côté, Emma accentue sa grimace, semblant vouloir dire ainsi que le mari en question est justement connu de la terre entière.

– N'y pense même pas. Un an avec une star ? Un type toujours en tournée, qui passe sa vie à faire la fête, qui se bourre la gueule après les concerts et qui couche avec ses groupies avant de remonter dans son van vers son prochain port d'attache, m'emballé-je avant de réaliser que la suite logique de ma phrase est : « et qui se marie à Las Vegas avec les plus inconscientes » !

Nathan se racle la gorge tandis qu'Emma penche la tête d'un air désolé.

– Oui bon, ça va… Bref, hors de question, cette clause est rétrograde et humiliante pour la condition féminine.

À cet instant, je revois comme s'il était en face de moi la tête dodelinante de l'homme de confiance de ma grand-mère, le jour où il m'a révélé la teneur du testament, après m'avoir convoquée courtoisement dans son bureau aux allures de cabinet ministériel. « Ce type de clause est rare », m'a-t-il dit en marchant de long en large, « mais tout à fait légale et applicable ». Son profil rondouillard se détachait sur la paroi tapissée de bibliothèques où s'alignaient des dossiers verts, des coupes de hockey et des diplômes d'Harvard. « J'avais pour consigne de ne vous faire part des dispositions prises par votre regrettée grand-mère que deux mois après ses funérailles. »

C'est ainsi que, de plus en plus affaissée dans le canapé Chesterfield du gestionnaire de trust auquel ma grand-mère – et mon grand-père avant elle – avait confié le soin de multiplier sa fortune,

j'ai appris un par un les détails de cette clause aberrante :

« Dès que vous serez en mesure de fournir la preuve de votre mariage, qui doit avoir lieu dans un délai de six mois, la totalité du patrimoine appartenant à Elena Blake, soit la maison, les liquidités ainsi que les millions de dollars placés sur des comptes à haut rendement, vous reviendra de fait et de droit.

« En cas de non-mariage dans ce délai, les sommes seront allouées à plusieurs organisations caritatives préalablement choisies par M^me^ Blake, à raison de par association. La liste desdites associations figure à la fin de ce document. Par dérogation, The Shelter obtiendra 2 0 %. »

À chaque point, une tonne d'incompréhension me tombait sur les épaules. Le dernier a marqué le coup de grâce :

« Si le mariage venait à être rompu avant douze mois effectifs, force serait de rendre la totalité de ce qui a été perçu, y compris ce que vous auriez pu utiliser de l'héritage, lequel serait alors réparti aux conditions fixées au point »

Je suis sortie de ce rendez-vous en larmes, où se mêlait autant de chagrin d'avoir perdu ma grand-mère que de déception à la découvrir autre que celle que j'avais cru connaître. Une femme sensée et moderne, que j'admirais et aimais.

– C'est très XIX^e^comme conception du rapport hommes/femmes, dit Nathan, me ramenant ainsi au moment présent.

– Ce serait encore plus humiliant d'accepter un mariage à la con pour cette raison, dis-je froidement.

Heureusement chassée par mon petit regain de colère, ma nausée semble avoir disparu en même temps que ma combativité naturelle émerge de sa torpeur alcoolisée. Je ne vais pas me laisser abattre, tout peut s'arranger, même les conséquences inattendues d'une cuite sévère. Il doit bien y avoir un moyen, il suffit de le trouver.

Mais tout de même, qui eût cru que moi, la super indépendante à jeun, je chercherais à me foutre la corde au cou sitôt bourrée ?

– À croire que la nature change quand le taux d'alcoolémie augmente dans le sang, bougonné-je devant mes amis rassurés de me voir reprendre le dessus.

Et le contrôle de ma tête.

– Parmi toutes ces possibilités et suppositions que l'on peut faire, il y a tout de même un truc dont je suis absolument certaine et qui est une bonne nouvelle.

Emma lève un sourcil étonné dans ma direction.

– Même si j'ai couché avec ce « mari », je ne serai pas enceinte, affirmé-je en croisant les bras

sur mon torse genre bouclier.

Emma me sourit affectueusement tandis que Nathan toussote, concentré sur son portable.

– Ça va, c'est pas tabou, ris-je. Mais toutefois, n'étant pas tout à fait sûre que dans l'euphorie du moment j'ai pensé capote, je vous jure que, de retour à New York, je me fais un check-up de tout ce qu'il faut. Pas question qu'en plus, je me tape une MST.

À ces mots, je claque des talons, comme pour mettre fin au sujet et montrer que, malgré les apparences, je contrôle la situation.

– Et si tu as la moindre anomalie de globule, tu le poursuis pour contamination abusive et absence d'information légale sur la dangerosité du produit, ajoute Emma.

J'acquiesce au mot « produit » sans pouvoir m'empêcher de penser que Jesse Halstead dispose d'arguments marketing particulièrement vendeurs…

Puis je souris à Emma, bien décidée à faire que tout ceci ne soit bientôt que le mauvais souvenir d'un épisode malencontreux de beuverie. Épuisée par toutes ces émotions et ayant encore un peu le mal de mer en position verticale, je me laisse tomber sur son lit. Avec un clin d'œil, elle quitte sa position de sage en tailleur pour s'affaler avec moi contre les oreillers tandis que Nathan s'enfonce contre le dossier du fauteuil, une main derrière la tête.

– Bon, la situation est sérieuse. Mais ayons tout de même une pensée charitable pour une pauvre star de notre – récente – connaissance qui, au réveil de sa nuit de noces, a déjà perdu son épouse, dit-il en prenant le ton et le visage contrit d'un pasteur sermonnant ses ouailles.
– C'est vrai ! On est là, à parler de nous et de notre soirée tandis qu'un homme effondré cherche la belle qui lui a fait tourner la tête…
– Oui enfin, les Spritz et les gins tonic l'y ont aidé aussi, dis-je pour me défendre. Et en ce moment même, il est peut-être en train de vomir tripes et boyaux sur la moquette triple épaisseur de ma chambre.
– Et toi, ingrate, tu l'abandonnes à l'aube alors qu'il est malade ? gémit Emma avec un clin d'œil. Y a pas normalement un devoir d'assistance, genre pour le meilleur et pour le pire ?

Ce petit rappel de l'engagement que j'ai pu signer me crispe un peu, ce que Nathan aperçoit tout de suite.

– Non, l'assistance maritale vingt-quatre heures sur vingt-quatre, week-end inclus et le reste du contrat ne commencent que quand le mariage est enregistré. Ce qui n'est pas le cas à cette heure-ci, dit-il en levant son portable en l'air comme la preuve formelle de ce qu'il avance.

Emma et moi l'observons sans comprendre tout à fait.

– Je viens de vérifier. C'est très facile d'annuler une union célébrée à Las Vegas, explique-t-il sereinement. Il suffit de se présenter au bureau des mariages et de demander l'annulation en disant

que vous avez perdu la tête et que vous ne saviez plus ce que vous faisiez…

– Ce qui est certainement la réalité concernant Willow, renchérit Emma. Et qui doit arriver ici bien plus souvent qu'on ne pense !

– Mais il faut y aller tous les deux ? dis-je, contrariée à l'idée de devoir aller secouer l'homme endormi dans mon lit.

– Oui, mais ça, ce n'est rien, tu ne seras pas toute seule, on est là. Et à partir de maintenant, on ne te quitte plus d'une semelle !

– Honnêtement, j'espère que j'ai eu un sursaut de raison au moment de passer devant l'autel et que je n'ai rien signé du tout, murmuré-je d'une voix étranglée.

– D'abord, on vérifie avec lui. Et ensuite, même si tu l'as fait, nous avons encore plusieurs heures devant nous pour tout arranger, assure Nathan en se mettant debout.

Ce « nous », combiné au regard affectueux de mes amis et à la possibilité de sortie sans dommage d'un truc aberrant, me met du baume au cœur.

– Allez, viens, on t'accompagne à ta chambre, dit Nathan en me tendant la main.

Sans prendre le temps de me doucher, je sors de mon sac un jean que j'enfile sur mes jambes nues et lisse soigneusement le devant de ma chemise avant de la boutonner jusqu'en haut. Puis, je rassemble vite fait mes cheveux en arrière. Allure impeccable et intransigeante, parfaite pour affronter une discussion avec efficacité.

– On peut y aller, je suis prête.

Le regard amusé d'Emma sur ma tenue me rappelle soudain que je porte une chemise qui, a priori, ne m'appartient pas.

– Prise de guerre, souris-je presque avec tendresse.

Car de façon impromptue, le souvenir du baiser voluptueux échangé avec Jesse Halstead vient soudain se superposer aux désagréments de cette histoire, couvrant presque d'un voile de douceur le torrent de magma sombre et alcoolisé qui gronde en dessous. Une onde de plaisir me fait frissonner.

– Allez, t'en fais pas, dit Emma en se méprenant sur la raison de mon tremblement. D'ici quelques heures, tout ça sera oublié et on se remettra en buvant des cocktails d'Alka Seltzer au bord de la piscine.

Me reconcentrant sur l'issue du problème, j'opine en silence. Et c'est bien la première fois de ma vie que je prie pour oublier quelque chose.

***

– Dans quelle merde je me suis mise tout de même, dis-je à Emma et Nathan quand nous poussons ensemble la porte de ma chambre avec le passe donné par la réception.

Le ventre serré, je n'en mène pas large. Mais je fais comme si, parce qu'Emma et Nathan me surveillent du coin de l'œil. Sur le seuil, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée compatissante pour ce pauvre garçon qui va se réveiller avec trois personnes penchées sur son berceau en lui demandant des explications et le sommant de venir illico devant l'officier du bureau des mariages.

Parce qu'au fond, il était plutôt sympa, très mignon et il embrasse divinement bien !

Ragaillardie par ce souvenir, j'entre dans ma chambre. La lumière me fait cligner des yeux : rideaux grand ouverts, couette en tapon, draps froissés. Lit vide…

– Il est sous la douche ? suggère Emma en fixant la porte fermée de la salle de bains.

Je secoue la tête, avec un mauvais pressentiment. Il n'y a ni vêtements ni chaussures non plus.

Et même si j'étais bourrée, je ne pense pas qu'il soit arrivé nu dans ma chambre.

D'un pas assuré, je me dirige vers la salle de bains et colle mon oreille contre le bois. Aucun bruit. J'hésite à ouvrir.

Et puis merde !

Je pousse la porte violemment, c'est pas un mec à poil qui va m'impressionner ce matin !

Même si c'est Jesse Halstead !

Mais la salle de bains est aussi déserte que la chambre. De même que les toilettes dont Nathan ouvre la porte sans ménagement.

– Oh, le salaud, il a filé ! grogné-je.

Le regard ironique d'Emma me rappelle que je suis la première à avoir quitté le lit conjugal. Car à présent, plus les effets du trop-plein d'alcool se dissipent, plus je suis sûre que les apparences, cette bague à mon doigt plus celle que j'ai vue sur le rocker endormi, sont les preuves tangibles d'un mariage, hélas facilement réalisable à Las Vegas, surtout en pleine nuit et imbibés jusqu'à la moelle.

L'envers réconfortant de cette spécialité locale de mariage express est la possibilité d'annuler aussi facilement le coup de folie de la nuit.

À condition d'avoir son mari sous la main… , me dis-je un peu agacée.

Cette absence me prend de court. J'avais pensé à tout, qu'il dorme, qu'il ne se souvienne pas, qu'il rouspète peut-être, mais surtout qu'il soit lui aussi soulagé qu'on puisse vite aller régler ce truc. Et repoussant l'idée que j'ai fait la même chose peu avant, je lui en veux d'avoir pris ses jambes à son cou en se réveillant.

– Putain, il est passé où ? demande Emma en ouvrant et refermant les portes de placard,

visiblement aussi irritée que moi par la défection de la rock star.

– Il a dû simplement aller prendre un café ou, plus vraisemblablement, il est rentré se recoucher, parce qu'il doit lui aussi avoir une bonne gueule de bois ! dit Nathan toujours pragmatique.

– Bon, on va direct à sa chambre, dit Emma décidément très remontée.

– Oh, mollo, dis-je en me laissant tomber sur un coin du lit, prise d'un petit vertige, rappel de cuite sévère et pas complètement digérée par mon organisme. D'une part, je ne crois pas que je connaisse le numéro de sa chambre, il me l'a peut-être dit, mais… D'autre part, je crois qu'en fait j'ai besoin d'une douche pour être totalement opérationnelle.

– Et moi de trois ou quatre cafés, opine Nathan. On se retrouve à la réception dans une demi-heure.

J'acquiesce en bâillant.

– Te rendors pas dans la baignoire, dit Emma en refermant la porte de ma chambre derrière elle.

Avec un soupir, je fixe la couette blanche écrasée sous mes fesses puis les oreillers en vrac. L'un d'eux est sur le sol, quand je le ramasse, un parfum d'ambre se répand.

Ça, je m'en souviens.

Repoussant les agréables picotements de sensualité que ce fumet réveille, je fonce sous la douche et laisse couler l'eau bouillante longuement sur mon crâne. Puis, lavée, séchée et enduite de crème des pieds à la tête, je me rhabille, renfilant avec défi la chemise piquée à Jesse Halstead. Une fois prête, un peu impatiente d'en finir, je me précipite à la réception. Emma et Nathan ne sont pas encore redescendus.

Mais approcher une star dans un hôtel de luxe s'avère plus compliqué que prévu. Parce que justement, tout est fait pour qu'on ne puisse pas la débusquer dans sa cachette : hochements de tête polis, dénis courtois, discrétion professionnelle. Rien ne filtre. Protection et tranquillité absolues du rocker star sont assurées à l'Excalibur. Tout juste si le personnel de la réception admet avoir entendu son nom un jour.

– Aucun des trois réceptionnistes ne veut me donner le numéro de sa chambre, expliqué-je à Emma et Nathan quand ils me rejoignent.

Aussitôt, mes amis se collent avec moi devant le comptoir.

– Il faut que je lui parle, insisté-je auprès d'un quatrième réceptionniste qui vient prendre son service mais semble tout aussi formaté au silence que ses collègues.

Et puis, j'ai tout de même le droit de parler à mon mari ! pourrais-je ajouter si je n'avais pas conscience d'abuser du mauvais goût de la situation.

– Écoutez, c'est simple, je ne bougerai pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas trouvé Jesse Halstead, affirmé-je à la place.

Sans avoir besoin de me retourner, je sais qu'Emma et Nathan, debout derrière moi comme ma garde rapprochée, opinent.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ? tonitrue soudain une voix de basse sur ma droite.

Surprise, je tourne la tête pour découvrir un immense type tout vêtu de cuir, chauve, baraqué des pieds à la tête et doté d'une oreillette dorée dans laquelle il poursuit une conversation en parallèle de la nôtre.

Un yeti sans poils, option colérique et bling-bling, qui doit faire office de garde du corps.

– Avoir une petite conversation avec lui, réponds-je au colosse. C'est personnel.
– Évidemment ! jette la montagne de muscles d'une voix excédée.

Je ne réagis pas, malgré l'impression un brin vexante de lire clairement sur son front « elles disent toutes ça » !

– Je lui transmettrai, mais de toute façon, il n'est disponible pour personne, continue-t-il à aboyer tout en mettant sa masse musculaire et cérébrale en action, c'est-à-dire en se tournant vers le réceptionniste pour entamer une troisième conversation en plus de celle qu'il veut bien m'accorder.
– À mon avis, dis-je d'un ton sec en résistant à mon envie de lui faire faire volte-face en agrippant son épaule, quand vous lui aurez dit pourquoi je tiens à le voir très rapidement, il va trouver cinq minutes.

Je veux bien être patiente, mais faudrait pas me chauffer quand même…

– Parce que vous êtes… ? marmonne l'Himalaya de cuir sans pour autant se retourner, visiblement très occupé à griffonner sur un bout de papier donné par le réceptionniste.

En même temps, il continue à s'agiter au téléphone et en simultané avec le garçon de la réception.

Un vrai homme-orchestre !

Je me tourne vers Nathan et Emma qui me fixent, un peu inquiets, puis je prends une longue inspiration.

– Sa femme, dis-je en rejetant mes épaules en arrière.

Et toc ! Autant que ce mariage serve à quelque chose !

Les quatre réceptionnistes réussissent à ne pas broncher, mais je sens à présent leur intérêt s'exacerber ainsi que leur conscience professionnelle s'émousser sérieusement devant le scoop !

Le *bodyguard* se retourne lentement, regard noir, visage luisant, sifflet coupé ! Enfin, pas longtemps, car il se remet à écumer en mode jets de vapeur et roulements d'épaules. Je recule prudemment mais ne baisse pas le regard.

Ce matin, il en faut plus pour m'impressionner qu'un gros tas de muscles énervés.

– Écoutez, je suis son manager depuis cinq ans et l'histoire je la connais… L'admiratrice hystérique qui cherche à coincer une star, on nous fait le coup tous les jours… Et je ne marche pas. Je ne veux pas savoir ce que vous pensiez obtenir, un peu de célébrité, la fortune ou juste épater vos copines… Mais à l'heure actuelle, tout ce que je vous souhaite, c'est d'avoir eu la décence de ne pas parler de vos ébats nocturnes à la presse, dit le type d'une voix glaciale.

– Pardon ? dis-je en contenant ma colère, je vous rappelle que votre petit… protégé est concerné lui aussi. Et jusqu'à preuve du contraire, il a même amplement participé.

Le manager hausse les épaules. Ce qui me fait bondir.

– Sans vous donner les détails, il était à poil dans mon lit ce matin, précisé-je d'un ton sec.

Pas la peine d'insister sur le fait que les détails de comment nous en sommes arrivés là m'échappent…

– Ça crée des liens… ironise à mi-voix Emma dans mon dos.

– Oui, et bien parlons-en ! dit le type en ignorant le sarcasme d'Emma. Si justement vous étiez restée dans ce lit, on n'en serait pas là !

– Je rêve ? m'étouffé-je de rage. Vous attendez quoi là, que je demande pardon à genoux ?

– Figurez-vous que je viens d'avoir la chapelle puis le bureau des mariages au téléphone…

Oups la chapelle ?

–… ils confirment, alors, je dis juste que si vous ne vous étiez pas enfuie comme une voleuse de poules au petit matin, on aurait pu régler tout ça très facilement, conclut-il avec mépris.

Donc, après m'avoir traitée de groupie hystérique et vénale, de chair facile avide de star puis d'irresponsable caquetante, ce type est en train de m'accuser de tout faire foirer ? Autant, il y a encore peu, j'aurais pu compatir au sort du pauvre génial musicien avec lequel j'avais fait la bringue cette nuit et qui allait s'éveiller tout surpris dans mon lit, autant là, la bienveillance et la pitié, c'est fini, sus à l'ennemi, pas de quartier !

– Mais je le cherche pour ça bordel !

– Jesse a autre chose à faire qu'attendre votre bonne conscience à retardement.

Tout en le fixant, j'hésite entre lui faire rentrer son oreillette pour lui faire ressortir par la gorge avant ou après l'avoir étranglé avec son fil de téléphone… Puis je soupire.

Vu le compteur qui tourne, on ne va peut-être pas non plus jouer à qui est le plus susceptible, entre Jesse Halstead et moi. Parce que, le manager, lui, c'est sûr, il est hors concours !

– Si ça ne vous ennuie pas, je voudrais en parler directement avec lui, dis-je, fatiguée de me chamailler avec la montagne, qui après tout n'a aucun pouvoir décisionnaire sur cette affaire.

Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

Le manager secoue la tête d'un air méprisant.

– À l'heure qu'il est, Jesse est dans un avion pour San Francisco : il donne un concert au Fillmore dans quelques heures… dit-il en regardant sa montre, une Rolex clinquante sertie de diamants.

Mes yeux passent de sa montre à l'alliance brillant de mille feux sur mon doigt : aussi pathétiques et déplacées l'une que l'autre… Puis soudain, l'info percute.

Quoi ? La star violoniste est partie ? Il se fout de ce qui s'est passé, il ne se pose même pas la question d'essayer de savoir comment assumer et réparer ses conneries ? Même si, sur ce point précis, notre responsabilité est vraisemblablement à 50 /50 …

– Vous vous foutez de moi, j'espère ? dis-je entre mes dents, prête à lui faire bouffer la bague diamant par diamant avant de m'attaquer au désossement de sa montre.
– Est-ce que j'en ai l'air ? gronde le molosse. De toute façon, c'est simple : Jesse m'a laissé ses consignes avant de partir. Vous n'avez qu'à contacter ses avocats dès lundi pour régler cette affaire.

Derrière moi, Nathan et Emma trépignent, prêts à intervenir. Je leur fais signe que je gère… Le type me tend une carte de visite que je saisis. Sans manifester la moindre réaction, je la lis rapidement :

King & Lindberg LLP, avocats associés, New York - Hong Kong - Singapour

Je la fais ensuite tourner entre mes doigts. Puis fixant le molosse dans les yeux, je déchiquette tranquillement le carton crème en petits morceaux.

– Non, je ne vais rien faire du tout, dis-je étonnée par mon calme.
– Ne compliquez pas davantage les choses, s'il vous plaît, soupire le manager en sortant une autre carte crème qu'il pose prudemment sur la table à côté de nous.

Après un bref instant durant lequel je le mitraille du regard sans esquisser le moindre geste pour ramasser sa carte de visite, le manager hausse les épaules et commence à s'éloigner.

Son soupir audible et sa façon de me signifier que la conversation est terminée me mettent hors de moi : je le rattrape par la manche, je fais sauter son oreillette en tirant le fil avec mon doigt portant alliance. Puis remontée et dressée sur la pointe de mes pieds, je hurle au niveau de son oreille à présent libérée.

– Vous ne m'avez pas bien comprise : j'ai fait ce qu'il fallait, je suis là, dispo, de bonne volonté, et on aurait encore le temps, si votre Jesse, lui, n'était pas parti. Parce qu'en effet, espèce de… bourrique obtuse, si votre violoneux était encore sur place, on aurait pu annuler mais passé ce foutu délai de vingt-quatre heures, ce mariage de merde va être enregistré ! Et à partir de là, il s'agit de divorce et non plus d'annulation !

Je lâche sa manche tandis qu'il me décoche un regard offensé, comme si mon vocabulaire avait écorché ses oreilles.

Mais dans son incapacité à trouver un argument, il est évident qu'il sait que j'ai raison.

– Alors à partir de maintenant, je ne lèverai pas un petit doigt pour votre putain de concertiste, ajouté-je d'une voix blanche. Débrouillez-vous comme vous voulez pour solutionner tout ça. Sinon, je vous garantis que je balance toute l'histoire à la presse ! Et avec les détails cette fois !
– Et Mozart et son René, ils vont pas aimer ! susurre Emma derrière moi.

Rougeoyant de colère, le manager semble vaciller sur ses pattes de cuir.

– Je vais vous mettre un bataillon d'avocats au cul et vous allez regretter d'avoir vu la lumière de Vegas pour le restant de vos jours !

Je le toise avec dédain, de son crâne chauve à présent luisant de sueur jusqu'à ses bottes bien cirées.

– Vous ne me faites pas peur avec vos menaces de petite frappe de boulevard, dis-je, maintenant encadrée par Nathan et Emma qui se sont avancés genre barrière de sécurité. Je vous l'ai dit : je ne ferai rien de plus. Dites à votre musicos de génie qu'il n'avait qu'à être là !

Le manager tremble tellement qu'on pourrait croire qu'il va maintenant se fissurer avant de se transformer en réacteur de centrale nucléaire. Pourtant, il finit par prononcer d'une voix rauque, qui doit lui coûter autant d'orgueil et de frustration que la retraite de Russie fut cuisante pour Napoléon.

– Je verrai ce que je peux faire. Laissez-moi vos coordonnées.
– C'est vous qui voyez en effet.

Je défie son regard un moment jusqu'à ce qu'il incline la tête pour fouiller dans sa poche intérieure. Ses mâchoires sont si contractées qu'elles font plisser ses traits jusqu'à l'arrière de son crâne.

D'un geste raide, il me tend ensuite un stylo et un nouveau petit carton, gris pâle cette fois.

Le blouson de ce type est une armoire à cartes de visite !

Tandis que je me saisis de la carte, il prend un air dégagé et balaye le hall de l'Excalibur d'un regard faussement placide. Pas d'attroupement, pas de bousculade, pas de paparazzi, seuls des touristes passent à côté de nous l'air amusé comme si nous étions une attraction comme une autre.

Bienvenue à Las Vegas !

Le manager semble malgré tout soulagé de voir le calme autour de nous. De loin, il fait un petit signe de tête aux réceptionnistes, signifiant très certainement « motus ou je vous éclate la gueule »

parce que, même si nous nous étions éloignés du comptoir, ils n'ont pas perdu une miette de l'échauffourée.

Quant à moi, je m'en moque. Je n'ai aucune réputation à protéger. Sinon, mon estime de moi. Aussi, sans me presser, je regarde la carte de visite : « Tyler Monkov, agent artistique. New York » avant de la retourner.

Au dos, j'inscris mes nom et prénom, puis après un regard vers Nathan qui approuve d'un hochement de tête, je note l'adresse et le téléphone de l'association.

Je ne vais pas en plus lui donner mes infos perso !

– Et voilà ! Que votre petit génie du violon se débrouille avec ça… quand il aura cinq minutes pour divorcer !

Et après un sourire redoutablement hypocrite, je tourne les talons, suivie par Emma et Nathan hilares, subjugués par ma sortie théâtrale.

Mari d'un soir, bonsoir !

Deux secondes plus tard, Emma s'immobilise et se retourne pour lancer à Tyler Monkov, foudroyé au milieu du hall, jambes écartées et yeux exorbités par l'onde de choc :

– Ouais, et ton Yehudi Menuhin, il a intérêt à arrêter de gratter sa nouille et se bouger fissa pour que ça prenne pas trois plombes !

6. Une question d'engagement

Willow

– Quoi ? C'était vulgaire ? demande Emma avec un air candide quand nous nous retrouvons tous les trois dans l'ascenseur.

Nathan et moi éclatons de rire, autant de nervosité accumulée que de désolation pour les expressions souvent improbables, voire ordurières, d'Emma. D'un commun accord isolationniste, nous avons toujours mis son franc-parler, son sens de la repartie et son sang-froid sur le dos de ses origines britanniques, sa famille venant de la région de Liverpool. Mais je crois aussi que le fait d'être l'aînée d'une fratrie de six enfants l'a aidée à développer un style bien à elle pour pouvoir se faire entendre et respecter de cinq frères plus jeunes et rapidement plus costauds qu'elle.

Je regarde Emma, toute menue dans son jean et perchée sur les hauts talons qu'elle ne quitte jamais. L'air faussement contrit, elle secoue ses boucles brunes.

– OK, j'y ai été un peu fort, mais il le méritait.
– Et moi qui croyais que tu étais une fan inconditionnelle de Jesse Halstead…
– Oui, mais il faut savoir dissocier l'artiste de l'homme. Et clairement, l'homme n'est pas à la hauteur de son art.
– C'est ça qui est décevant avec les génies : il leur reste des gènes humains… renchérit Nathan.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes allongés tous les trois côte à côte sur d'immenses transats au bord de la piscine du Mandalay, où notre sieste de récupération commence bercée par le grondement lointain des chutes d'eau en arrière-fond. Au moment où je m'endors, j'entrevois les lèvres gorgées de saveurs de Jesse Halstead s'approcher des miennes.

N'importe quoi, murmuré-je avant de m'assoupir.

***

Nathan et Emma font arrêter le taxi au pied de mon immeuble. Mon sac à la main, je leur assure que je peux monter seule. Emma fronce un sourcil.

– Cette fois, je vous jure que je maîtrise, plaisanté-je. Et merci pour ce super week-end organisé de main de maître !
– Humm, désolé pour les incidents de parcours non balisés par les organisateurs, sourit Nathan.
– Tout était génial ! Et le reste – *à savoir les conséquences de mon petit dérapage avec Jesse Halstead* – ne me regarde plus ! dis-je en les serrant tour à tour dans mes bras.

Trois minutes plus tard, j'ouvre la porte de mon appartement, baillant, heureuse d'arriver et ne rêvant que d'une chose : me coucher et dormir douze heures d'affilée. Ni l'après-midi de glande comateuse au Mandalay ni ma somnolence durant tout le vol n'ont réussi à venir à bout de l'immense fatigue que je ressens dans tout mon corps.

Comme je pose mon sac par terre, Dobby se précipite sur moi en jappant, suivi par Lola.

– Nathan m'a appelée en fin de journée pour me demander si je pouvais déposer Dobby chez vous, m'explique-t-elle. Et comme je venais dîner chez ma sœur à Harlem, ça ne me faisait pas un trop grand détour. Et on en a profité pour aller voir les canards à Central Park, hein Dobby !

Le chiot agite la queue, ravi de montrer que le mot canard évoque pour lui de longues courses-poursuites qui se terminent généralement à l'eau pour lui et dans les airs pour le volatile.

– Sacré Dobby, dis-je en frottant ses longues oreilles.

Après avoir raccompagné et remercié Lola, je me précipite dans la salle de bains : brossage de dents et débarbouillage suffiront, le reste attendra demain. Mais dans la glace, je ne peux m'empêcher d'observer cette femme qui, l'espace d'une nuit, a été mariée à Jesse Halstead. Car même si le divorce n'est pas encore prononcé, pour moi, c'est comme si c'était fait.

Si je suis tout à fait honnête, il me reste une petite inquiétude dont je ne serai complètement débarrassée que lorsque la procédure sera terminée.

Parce que… et s'il ne faisait rien ? Si je restais mariée légalement à un type que je n'ai vu qu'une fois ?

Je repousse très vite ces hypothèses pessimistes : la rock star a bien plus intérêt que moi à ce que ce divorce se fasse vite et dans la discrétion.

Car moi, comme je l'ai répété à mes amis en quittant Las Vegas tout à l'heure, je n'ai rien à perdre. Contrairement à lui, qui a une réputation et une image à gérer, ce que prouve la réaction agressive de son manager. En position de défense et prêt à l'attaque pour défendre la carrière de son prodige. Il doit avoir l'habitude des effets des charmes du talentueux violoniste…

Et d'après ce que j'ai pu constater, le musicien a des dons innés pour les utiliser.

Bon, côté drague, peut mieux faire…

– Mais y a quand même un truc bizarre chez ce mec, non ? demandé-je à Dobby qui lève une oreille, surpris de me voir me marrer toute seule et lui poser des questions hors du registre croquettes et sorties pipi.

Si ça se trouve, Jesse Halstead distribue des alliances à tour de bras et dès qu'il a un coup dans le nez, il épouse la première venue ?

– Il a un problème d'engagement excessif ? insisté-je devant Dobby décontenancé qui cherche sa laisse et sa balle du regard, espérant sans doute que mon questionnement ne soit que l'annonce d'une promenade supplémentaire, et non d'une causerie psychologique qui le dépasse un peu.

La vraie interrogation, me dis-je en rapprochant mon visage du miroir, *c'est pourquoi moi, j'ai dit oui. A priori, le fantasme de la robe blanche, de la couronne d'aubépines et de la marche nuptiale, c'est pas mon truc. Mais il faut croire que je ne me connais pas si bien que ça.*

L'idée d'être partiellement une inconnue pour moi-même me fait frémir.

Parce que si j'ai été capable d'accepter un délire pareil, c'est bien que quelque part, cela me convenait, me dis-je en faisant appel à ma raison et à mes souvenirs de cours de psycho.

La partie bourrée de moi-même a peut-être libéré mon moi inconscient qui rêve de devenir Madame Machin-Truc à tout prix ? Ou un surmoi monstrueux qui voudrait me faire rentrer dans le rang et les convenances ?

Il est clair à présent que seules les options automatiques incontrôlées de ma personne – acte téléguidé par mon inconscient ou pression de mon censeur intérieur – ont pu me faire me précipiter devant l'autel avec un parfait inconnu.

Comme si c'était ça, le projet de ma vie.

Sincèrement, je n'ai jamais mis le mariage dans mes priorités ni mes plans de carrière. Pour moi, le mariage est éventuellement un engagement qui vient naturellement quand on s'aime et surtout, quand on a trouvé la personne avec laquelle on veut construire sa vie. Pas quand on se bourre la gueule avec un mec connu ni d'Ève ni d'Adam.

Mais de la terre entière…

– En réalité, il est possible que l'absurdité de ce fichu testament m'ait mis le fantasme du mariage en tête, expliqué-je à Dobby.

Et comme l'a dit Emma, cela aurait pu être une solution à tous mes problèmes et surtout à ceux du Shelter.

– Quand même pas avec un mec dont je ne connaissais la tête que sur les pochettes de CD jusqu'à avant-hier ?

Face à Dobby imperturbable, je soupire lourdement. Mais qui dit tête, dit peau de velours, regard couleur de ciel, bouche délicieuse et lèvres sucrées…

Stop. Fini le délire. Au lit.

J'enfile mon pyjama en marmonnant quelques réprimandes contre moi-même. Dès que j'éteins la

lumière, Dobby, couché jusqu'alors sur le tapis, l'air faussement endormi, saute sur la couette pour se caler contre mes pieds.

– C'est interdit ça, Dobby, murmuré-je sans pour autant le repousser.

Épuisés par ce week-end et toutes ces émotions en dents de scie, mes yeux se ferment tout seuls.

– Et ça, c'est… délirant, bégayé-je en me redressant d'un bond contre l'oreiller quand Jesse Halstead pousse la porte de ma chambre.

Je le fixe, stupéfaite : debout, sourire craquant, yeux rieurs, il est… complètement nu.

J'en ai le souffle coupé et la seule pensée qui me vient à l'esprit est qu'il veut peut-être récupérer sa chemise.

Très vite, je ne peux plus penser à rien car il avance vers moi. Hébétée, je fixe cet homme magnifique. En fait, ce n'est pas un homme, c'est Apollon en personne. Proportions parfaites, épaules larges et solides, peau dorée comme un champ de blé mûr…

Sur son pectoral gauche, j'aperçois un tatouage bleu nuit en forme de cercle : un arbre avec des racines profondes et un feuillage fou d'où s'envolent une nuée d'oiseaux qui se dirigent vers l'arrondi parfait de l'épaule. Fascinée, j'ai l'impression d'entendre les oiseaux piailler et je les imagine quitter sa chair et voler dans la pièce au-dessus de lui.

Le prince des oiseaux.

Une mélodie de violon retentit au loin comme un murmure. Surprise, je lève les yeux vers lui : un sourire étire ses lèvres, comme si la musique sortait de son corps par sa bouche à peine entrouverte. Il s'immobilise, comme pour me laisser comprendre.

Tout ce que je saisis, c'est sa beauté à couper le souffle.

Comme il ne bouge pas, médusée, je reprends ma contemplation. Partant de son cou, je suis le dessin des clavicules puis la ligne de ses bras forts, jusqu'à ses doigts fins. Sur le dos de sa main gauche, du côté de l'arbre, son tatouage de rose des vents semble indiquer le chemin aux oiseaux. Je cherche d'autres petites ailes sur son bras puis reviens sur son torse où sous ses pectoraux solides, des abdos découpés juste comme il faut – mais pas trop – m'attirent. Ma main se tend pour les toucher et, comme s'il s'était rapproché sans que je l'aie vu bouger, je les effleure. Sa peau frémit comme une mer qui se ride sous la brise : elle est tiède, douce et souple.

Les oiseaux s'envolent alors en bruissant tout autour de nous pour dessiner des formes mouvantes sur les murs.

Soudain, juste à côté de là où mes doigts se sont posés, j'aperçois un tatouage sur ses côtes : une volute tout en courbes qui ressemble à un f majuscule mais avec une immense jambe se terminant par

un point. Sans avoir jamais fait de musique ou appris à lire les notes, je reconnais sans hésiter une clé de sol. De son milieu part une pulsation, comme un battement de cœur sur un appareil médical, courant entre les côtes sans doute jusqu'à la colonne vertébrale…

J'imagine le dos de Jesse comme un paysage lumineux, couvert d'oiseaux incroyables et de battements d'ailes.

Reprenant mon cheminement émerveillé sur ce corps de rêve, je détaille son ventre où le nombril forme un point hypnotique au milieu d'un petit duvet de poils sombres. Puis ses flancs taillés au ciseau, son bassin solide dont les os dessinent une frise géométrique. Du regard, je caresse l'aine, imaginant la douceur de la chair en cet endroit si fragile, où la peau est claire et presque transparente, puis je descends le long de sa cuisse musclée, longue et puissante, jusqu'à ses pieds avant de remonter le long de l'autre jambe.

Avec un soupir, j'admire le sexe puissant qui se tend majestueusement au milieu de ce corps somptueux.

D'un geste, je repousse ma couette. Les oiseaux se mettent alors à pépier tous ensemble, couvrant la mélodie du violon. Quand je pose le pied à terre, le sol est doux, chaud et je reconnais du sable, brûlant sur le dessus, frais et humide au-dessous. Étonnée, je cherche le regard de Jesse : sur son visage baigné de soleil, un sourire désormais amusé a fait réapparaître sa fossette, petite hirondelle sur sa joue gauche. Sa bouche est toujours entrouverte et ses lèvres semblent m'appeler pour un baiser.

Au moment où je fais un pas vers lui, les murs de ma chambre deviennent flous puis disparaissent, comme évanouis. Je me trouve à présent sur une plage déserte, bordée de cocotiers au feuillage vert ardent face à la mer la plus émeraude que j'aie jamais vue. Jesse me tend la main. J'avance vers lui, mon cœur bat fort, tout mon être vibre, tendu vers cet homme qu'il me semble à présent connaître tant je l'ai parcouru des yeux. Quand il me sourit, ses yeux prennent des éclats de saphir.

Deux pierres précieuses ornant un corps de statue.

Dès qu'il me prend dans ses bras, je crois défaillir en même temps que je me sens vivre pleinement. Comme si je m'étais assoupie depuis trop longtemps dans une forêt obscure et que je retrouvais le chemin, la lumière et le plaisir de sentir mon corps. Chaque parcelle de moi se réveille, s'étire et bruisse de désir.

Car je sens son sexe dur contre mon ventre, impatient et prometteur. Mes mains étreignent ses hanches, ses bras m'enserrent, puis ses paumes tièdes remontent le long de mon dos, il me semble que je tremble et me dissous dans l'espace sous la pression de ses doigts, mais il me tient solidement. Soudain, il saisit mon visage à deux mains, m'obligeant presque à renverser la nuque tant il est grand et fort face à moi. Son parfum ambré nous entoure comme un nuage de vapeur dorée. Je fixe son regard étincelant, aussi turquoise que la mer étale derrière lui : il brille à présent d'un éclat gourmand.

Nous ne nous quittons pas des yeux, envoûtés par le désir qui s'y lit comme en miroir. Soudain, ses lèvres se posent sur les miennes, voraces, happant mes chairs, forçant mes dents, cherchant ma langue. Avec délice, je retrouve le goût merveilleux de notre premier baiser, gorgé de la saveur juteuse et étonnante d'un fruit rare que je m'en voudrais d'avoir oublié.

Tournant sur nous-même dans le soleil qui nous caresse, nous nous embrassons des heures…

Puis délicatement, Jesse quitte mes lèvres pour couvrir de baisers l'ensemble de mon visage. Avide, je cherche à nouveau sa bouche mais son doigt se pose sur la mienne.

Il veut m'empêcher de l'embrasser ? Non, il veut me rendre folle.

Car maintenant, ses lèvres courent sur mon cou, se glissent sous mes cheveux, au creux de mes oreilles où il murmure des mots que je ne connais pas, des phrases mélodieuses comme ses morceaux, un vocabulaire inédit mais qu'il me semble comprendre instinctivement. Comme si nous avions un langage particulier et que j'en connaissais déjà le lexique.

Puis il embrasse délicatement la naissance de mon cou, posant ses lèvres sur le petit point en creux avant de descendre lentement vers l'échancrure de mon pyjama. Je retiens ma respiration mais ma poitrine menace d'exploser. Il défait chaque bouton de mon vêtement, glissant ensuite sa bouche sur ma peau pour aller de l'un à l'autre, faisant durer le plaisir de me dénuder.

Sent-il à quel point ce déshabillage lent fait croître monstrueusement mon excitation ?

Au sourire qu'il m'adresse quand je tente de l'aider et qu'il repousse mes doigts, je comprends que oui.

– Parfaitement déloyal, murmuré-je en l'embrassant.

Je saisis ses hanches pour le plaquer contre moi.

– Et j'aime ça, corrigé-je.

Pour toute réponse, il sourit, comme s'il savait déjà ce que j'allais dire.

La douce pression de son sexe contre moi m'aide à contenir mon impatience grandissante. Car son membre à présent encore plus vigoureux atteste clairement que je ne suis pas la seule à qui cette lenteur fait de l'effet…

Très vite, sous ses baisers de plus en plus volcaniques, j'oublie mon impatience pour ne penser que désir. Envie de fusion. Envie de ne faire qu'un corps avec lui. Le haut de mon pyjama est depuis quelque temps tombé au sol, ou parti en fumée, peu importe, je ne suis que sensations à l'état pur.

Ses mains longent mes épaules, mes bras, mon buste, contournent mes seins qui frémissent, attrapent mes hanches avant de se glisser dans mon bas de pyjama vers mes fesses qui se contractent

sous la caresse. Il fait glisser mon pantalon à terre. M'écartant alors de son corps, il me regarde.

– Tu es si belle, dit-il de sa voix grave et mélodieuse.

À ces mots, je me sens vibrer. Exister plus que jamais. Et étonnamment en phase avec moi-même.

Quand avec précaution, il me soulève dans ses bras pour me déposer sur un immense hamac tendu comme une voile entre deux cocotiers qui s'inclinent pour nous recevoir, je ne peux que me laisser emporter vers le ciel. Complètement sous le charme de cet homme, je plane à des kilomètres du sol et du raisonnable.

Car comment garder la tête froide quand un mec pareil te fixe de son regard de braise, avant de se pencher sur ton corps, embrasser tes épaules, ta poitrine, ton nombril, tes hanches et descendre doucement vers ton pubis ?

Moite et frémissante, je gémis, je tente de me redresser et de l'agripper par les bras, les épaules, les cheveux… Quand il lève son regard vers moi, le bleu de ses yeux embrasés de désir, encadrés par ses longs cils noirs, lui donne un air mystérieux et sexy auquel je ne résiste pas davantage qu'au reste.

Me laissant retomber à plat dos, je m'abandonne à nouveau. Après avoir agacé du bout des doigts mes seins au point de les faire éclater de désir, il écarte mes jambes avec douceur et embrasse mon sexe de haut en bas. Lentement, sa bouche entrouverte remonte et descend le long de mes chairs qui éclosent comme une fleur sous ses baisers. Son souffle tiède excite mon sexe qui se gorge de rosée à chaque caresse. Mes reins se cambrent quand il se met à utiliser sa langue et pénètre délicatement mon intimité. Petit à petit, sa bouche m'épouse de plus en plus complètement. Mon excitation est si intense que je halète et me tords de plaisir en agrippant la surface moelleuse du hamac.

Quand il mordille délicatement mon clitoris tout en me caressant en même temps avec la main, mon entrejambe se liquéfie littéralement. Mes reins et mon ventre commencent à picoter, mon corps s'arc-boute pour mieux s'offrir à sa bouche et à ses doigts. Mon sexe frémit, grésille, bouillonne puis s'enflamme pour exploser en secousses intenses. Étonnée par la force de cet orgasme, je hurle presque et me laisse aller au plaisir qui rebondit partout dans mon corps.

Je voudrais que ça ne s'arrête jamais…

Allongé entre mes jambes, comme s'il m'avait entendue, Jesse continue ses caresses et ses baisers, je m'apprête à lui dire que maintenant j'ai envie de son sexe en moi mais, surprise par l'intensité des sensations qui se déchaînent une nouvelle fois, je murmure en gémissant.

– Oh Jesse…

Alors, c'est comme si ce prénom donnait le signal de départ d'une nouvelle onde de jouissance, balayant mon sexe, mon corps et ma tête, encore plus puissante et profonde que la précédente.

– Comment est-ce possible de jouir deux fois coup sur coup aussi intensément ? murmuré-je en ondulant de plaisir, avec l'impression de décoller de la surface sur laquelle nous reposons.

Il sourit. Puis au moment où il se remet debout, sexe tendu devant lui, nous flottons à la cime des arbres au milieu d'une multitude d'oiseaux rieurs et multicolores.

– C'est un cadeau de mariage, me dit Jesse en apercevant mon regard étonné sur cette faune si proche de nous, juste pour toi et moi.

Je lui souris. Peu m'importe le paysage ou le mariage maintenant, seul compte à présent mon besoin incroyable de fusionner avec le corps de cet homme. Pour le lui faire comprendre, j'attrape son membre et le caresse vigoureusement de bas en haut. Fermant les yeux, Jesse râle et projette son bassin en avant, bandant de plus en plus les muscles de ses cuisses. Son sexe me paraît à cet instant encore plus énorme et dur. Sans réserve, je pétris ses chairs, je caresse, j'agace, je fais vibrer sa superbe virilité. Après un regard sur son visage épanoui par le plaisir, sans cesser de le caresser, je m'accroupis devant lui pour prendre son membre dans ma bouche.

– Ohhh, gronde-t-il d'une voix rauque.

Je fais glisser mes lèvres un moment jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Et moi non plus.

Mon corps est un véritable océan.

Ce qu'il ne manque pas de remarquer quand il pose son sexe contre le mien.

Mais j'assume complètement !

– J'ai envie de toi à la folie, confirmé-je en le regardant droit dans les yeux.

Un sourire sensuel apparaît sur ses lèvres tandis que sa fossette me fait presque un clin d'œil. Quand il me pénètre d'un coup de reins, je ferme les yeux tellement c'est délicieux de le sentir enfin en moi. C'est comme si j'attendais cela depuis longtemps, cette communion si forte, si naturelle, si unique. Quand je rouvre les paupières, il me semble lire la même satisfaction dans ses pupilles bleues.

Presque surpris par ce qui nous arrive, nous nous regardons un moment puis le désir reprend ses droits violemment. Jesse se met à aller et venir tandis que je m'accroche à ses hanches pour mieux le sentir.

– Putain que c'est bon, râle Jesse.

Je gémis en retour. Très vite, le rythme de nos corps s'accorde, nos respirations se mêlent et se précipitent, nos mains se pressent, se griffent, s'étreignent. Nos jambes se tendent, reins et fesses serrés. Soudain, une sorte d'orage sec gronde autour de nous, les oiseaux volent en tous sens, le sexe de Jesse entre de plus en plus profondément en moi. Ma chair s'agite, l'enserre, l'accueille, l'appelle

de l'intérieur en palpitant et bruissant autour de la sienne.

« Viens, maintenant », semble dire mon corps.

Jesse hoche la tête, comme s'il entendait cette demande secrète. Sur son visage, un sourire étrange, presque mystérieux s'épanouit tandis qu'en moi, le plaisir enfle, irrépressible, immense, vertigineux, aérien. Quand l'orgasme éclate dans mon sexe, Jesse s'arc-boute, saisi lui aussi par la violence inouïe de ces éclats de jouissance. Longtemps, les spasmes de plaisir nous parcourent, nos ventres encore tendus l'un vers l'autre.

– Oh, Willow, enfin… gémit-il en se laissant tomber sur moi.

En sourdine puis de plus en plus fort, le morceau *Loss* que j'adore retentit alors dans les frondaisons, comme projeté dans le ciel par les palmes verdoyantes des cocotiers. Amusée, je souris : plus rien ne m'étonne.

Quand Jesse me tourne le dos avant de disparaître sur l'horizon, j'aperçois un tatouage qui fait comme un petit nuage sur son omoplate.

Au moment où je tends la main vers sa silhouette qui s'éloigne en murmurant « reste encore un peu », je me réveille.

Complètement déboussolée, je regarde autour de moi. Je suis dans mon lit, dans ma chambre. Dobby m'observe d'un air aussi ensommeillé que le mien et mon portable clignote sur la table de nuit, annonçant l'heure de se lever avec « chants d'oiseaux », la sonnerie préenregistrée dans mes options.

Merci à la technologie du XXI^e^ pour sa contribution à mes rêveries… érotiques.

7. La rançon du succès

Jesse

– Et en plus, nous sommes tombés sur une grande gueule, me répond Tyler quand je lui demande où on en est. Tu as fait très fort cette fois !

Éreinté par le concert de ce soir, vautré sur le lit de ma chambre d'hôtel où je suis rentré direct après le deuxième rappel, je reçois le compliment pour ce qu'il vaut : justifié et à la hauteur de la connerie de ma dernière nuit à Vegas.

Du bout des pieds, je retire mes boots une à une, un peu contrarié en écoutant les explications de Tyler. Il a vérifié au bureau des mariages, appelé tout Las Vegas et remué ciel et terre.

Il aurait appelé Dieu s'il avait eu son 0

Mais en résumé, à cette heure-ci, c'est mort : techniquement et légalement, je suis un homme marié.

Et peut-être frustré, car je suis incapable de me souvenir si le mariage a été consommé me dis-je dans une tentative d'humour lourdingue qui ne me fait pas rire du tout.

Car en fait, cette histoire m'irrite prodigieusement. Je ne me sens pas fier et même assez con.

– Ça va te coûter un divorce, et sans doute une blinde en frais d'avocats, mais t'inquiète pas, on a juste affaire à une petite qui se croit plus futée que les autres mais qui ne va pas faire long feu longtemps devant King & Lindberg, conclut mon manager.

C'est vrai que grâce à eux, tous ceux qui m'ont cherché des noises ont fini par me devoir des dommages et intérêts, quand ils n'ont pas fini avec perpette à la prison de Sing Sing.

– Bon et maintenant, tu te mets au lit et tu dors comme un bébé. Je te rappelle que demain tu as une interview avec la journaliste du *New York Times Magazine* et j'aimerais bien qu'elle ait un Jesse Halstead au meilleur de sa forme.

Je sens aussi que je vais avoir besoin d'un peu de pub positive surtout si la fille de Vegas cherche à m'en faire de la mauvaise. Même si j'ai confiance : King et Lindberg sauront la faire taire et m'éviter à tout jamais d'entendre parler d'elle. Ça me coûtera une blinde, mais il faut ce qu'il faut.

Tout de même, marié à une inconnue, il faut le faire…

Ça m'apprendra à boire et à ne pas m'arrêter au point critique, mais putain, je ne l'ai même

pas senti le point critique. Je ne sais même pas quand ça a dérapé !

Je soupire lourdement. De cette dernière nuit à Vegas, je ne me souviens que d'yeux verts et de longues jambes nues.

Mais ça, la jambe qui se lève et les cils qui battent à mon approche, il y en a des centaines à chaque fois que je sors de concert. Ce n'est pas de l'arrogance de ma part, c'est comme ça. La rançon du succès.

Mea culpa, je reconnais que j'en ai parfois profité.

Tout en me débarrassant de mon tee-shirt, j'avale un demi-litre d'eau au goulot.

– Qu'est-ce que tu bois là ? me demande Tyler d'une voix remplie de reproches non voilés.
– Tyler, à partir de maintenant, les excès, c'est fini.
– Mmm, j'ai déjà entendu ça après que tu t'es baigné à poil dans la fontaine de Trevi et que j'ai dû aller te chercher au poste, ronchonne Tyler pas convaincu.
– J'étais jeune… et encore célibataire ! souris-je pour le faire enrager.
– Putain, mais tu ne respectes vraiment rien, c'est grave cette fois !
– Ça va, c'était pour te déstresser, dis-je en pensant que ce serait bien que je décompresse un peu aussi. Trouve-moi plutôt un rendez-vous en urgence avec un thérapeute, un hypnologue ou un astrologue, ce que tu veux. Moi, je file sous la douche.

Honnêtement, n'importe quel mage fera l'affaire du moment qu'il me débarrasse à tout jamais de l'envie de prendre une cuite.

Maintenant à poil, je pose le téléphone sur le bord du lavabo et entre dans l'immense cabine carrelée où des blasons à tête de licorne alternent avec des losanges où une femme aux cheveux blonds joue du luth.

Ça me donne l'impression bizarre d'être reluqué par des centaines d'yeux…

Oh là, je dois être vraiment fatigué…

– Donne-moi tout de même le nom de la fille, demandé-je en faisant couler l'eau brûlante sur mon crâne, si jamais elle cherche à me contacter via Insta ou Facebook, que je sache à qui j'ai affaire et puisse lui dire ma façon de penser.

Quoique, d'après ce que j'ai compris, je ne sois pas complètement en position de faire le fier.

– C'est en bas sur mon bureau. Je te dirai exactement, mais elle s'appelle un truc comme Willis, Willa ou… dit Tyler que j'imagine en train de fouiller dans ses poches toujours remplies de cartes de visite. Willow. Oui c'est ça, Willow.

L'eau ruisselant sur mon corps me semble soudain aussi glaciale que bouillante. J'ai dû mal

entendre.

– Qu'est-ce que tu as dit ? demandé-je crispé, tous muscles tendus.

Tandis que Tyler répète, je coupe l'eau lentement.

– Willow comment ? murmuré-je immobile, pris de frissons.
– Je ne sais plus, moi… Est-ce que tu veux vraiment le savoir, là tout de suite, à pas d'heure ?
– Non, ça va, grogné-je presque.

Luttant contre le sentiment de malaise qui me gagne, je me sermonne. Je ne vais pas recommencer à sursauter et serrer les poings, à chaque fois que je vais entendre ce prénom. Le passé est le passé.

Je suis tendu parce que depuis hier, tout part en live… et il y a de quoi être un peu nerveux tout de même !

D'abord, je me réveille genre coma éthylique avec une alliance au doigt dans le pieu d'une inconnue, qui se barre sans dire au revoir et que je ne suis même pas sûr de reconnaître tellement j'étais bourré. Puis quand je lui explique par téléphone la situation que je lui laisse gérer, Tyler me fait la leçon trois plombes et du coup, je manque de louper mon avion. Puis à peine arrivé, j'apprends que la sonorisation du Fillmore déconne, sans parler de mon envie de gerber et de ce mal de tête monstrueux, ni de la salle comble qui trépigne parce qu'on a commencé en retard. Non, vraiment, les délires, ça suffit. Je suis simplement épuisé, à bout de nerfs, encore sous le coup de ma cuite d'hier, de ma surprise de ce matin et de la confirmation toute récente de mon statut d'homme marié pas plus tard qu'il y a dix minutes. Donc en *over* stress et *over* réactif.

Et je ne parle pas de mon effarement lorsque j'ai découvert la tripotée de WhatsApp envoyés à Aidan toute la nuit, type monologue pathétique de mec bourré avec smileys au kilomètre…

– Conclusion : au lit et vite ! marmonné-je pour moi-même.
– Tu es encore sous la douche ? Je t'entends vraiment mal, dit Tyler. On se parle demain ?
– Oui. Enfin attends, dis-moi juste par curiosité, elle était comment ?
– Mais je ne l'ai même pas regardée ! Une blonde, très chiante, pas très grande.

J'essaie de rassembler le peu d'images qui me restent : un sourire, ces yeux verts dont je ne suis même pas certain qu'ils n'appartiennent pas à une autre, ces cocktails au goût sucré et le vague souvenir d'un baiser incroyable…

– Et figure-toi que j'ai regardé l'adresse qu'elle m'a donnée : elle habite un foyer de jeunes SDF dans le Queens, tu vois le genre. Pour moi, c'est une paumée qui s'est fait le trip j'épouse une star.
– Une SDF qui dort dans un hôtel cinq étoiles à Vegas ?

Ça ne colle pas vraiment…

– Mais tu m'en poses des questions, elle avait peut-être gagné un week-end à la loterie ! Et puis,

au fond, on s'en moque. C'est bien le moment d'avoir des regrets maintenant… Allez, repose-toi, tu as donné huit concerts sans un jour de repos, tu es fatigué. Je n'aurais jamais dû accepter celui de San Francisco après Las Vegas et les cinq à Londres juste avant, c'était trop rapproché, je le savais. C'est de ma faute.

En entendant Tyler s'accuser, je retrouve mes esprits. Je sors de la cabine de douche et m'enroule dans une serviette bien chaude.

– C'était parfait. Je peux gérer bien plus que ça et tu le sais. C'est juste ce prénom qui m'a fait drôle, dis-je en écoutant ma voix trembler au moment de le prononcer à mon tour. Willow.

– Ouais bon, c'est que le prénom d'une chieuse, tu peux l'oublier. Allez, bonne nuit.

– Envoie-moi ses coordonnées quand tu les retrouves, juste comme ça, ajouté-je en enfilant un peignoir moelleux.

– Va dormir. King et Lindberg vont s'occuper de tout.

– Oui, oui.

Allumant la télévision pour me bercer, je m'enfonce sous la couette. Aussitôt je sombre. Quelques minutes plus tard, le bip d'un message sur mon téléphone me tire de ma somnolence pré-méga grosse nuit de récupération.

Quand je lis le SMS envoyé par Tyler, je me redresse d'un bond, manquant de renverser la lampe de chevet en forme de hallebarde au passage. Je dois être en train de cauchemarder. Ou bien des vapeurs d'alcool me remontent au cerveau et me donnent la berlue. Ou bien je suis shooté. Pétrifié, les mâchoires serrées à m'en faire mal, je le relis plusieurs fois.

Les lettres semblent danser sous mes yeux tandis que je lis pour la quatrième fois, tout en fourrant rapidement mes affaires dans mon sac.

[Willow Blake]

[The Shelter,]
[801 147 th Street]
[11435 Queens, NY]

C'est impossible.

C'est même complètement improbable, incroyable et tiré par les cheveux. Ça ne peut être qu'une homonymie, un malencontreux hasard, une coïncidence de ouf.

Pourtant, moins d'une heure plus tard, me voici à l'aéroport, où le dernier avion pour New York part dans quelques minutes. J'ai réussi à avoir une place en classe affaires et envoyé un SMS à Cindy pour avoir une voiture à mon arrivée.

– Vous allez pouvoir dormir, me dit l'hôtesse en m'installant près d'un hublot.

Je hoche la tête, mais honnêtement, je crois plutôt que je ne vais pas pouvoir fermer l'œil.

***

– C'est n'importe quoi !

Dans la voiture silencieuse qui remonte Jamaica à travers les rues bordées de maisonnettes colorées, le chauffeur me jette un regard dans le rétroviseur à chaque fois que je marmonne et jure entre mes dents. Et ça fait un paquet de fois… Même s'il n'y est pour rien, je lui lance un coup d'œil mauvais. Histoire qu'il se taise. Surtout qu'il n'en rajoute pas à la cacophonie et au désordre de mes pensées.

Déjà que c'est le bordel là-dedans.

Un petit passage douche par le lounge VIP et la chemise propre sortie de mon sac m'ont permis de reprendre forme humaine. Hors de question que je me présente devant elle avec l'air d'un mec en *jetlag*.

Enfin si vraiment…

Arrête de délirer, me sermonné-je en renfonçant le téléphone dans ma poche au moment où je vais à nouveau regarder le SMS.

Et puis, qu'est-ce qu'elle ferait dans un foyer pour jeunes sans abri ? D'après ce que j'ai lu ce matin à l'aube sur Internet, ce Shelter est un genre de foyer d'accueil pour jeunes de 16 à 21 ans qui se retrouvent à la rue, rejetés par leurs familles, sans ressources. Seuls.

Donc ça ne peut pas être elle.

Inspirant un grand coup, je regarde droit devant moi. Puis je baisse les yeux sur mon étui à violon posé à côté de moi sur la banquette. Comme un ami fidèle, sa présence me réconforte. Il me rappelle d'où je viens et où je vais. Je pose ma main sur le cuir brun un peu râpé par endroits, tanné par mes mains moites avant mes premières auditions puis fermes et souples dès qu'elles se posaient sur le violon. C'était il y a si longtemps il me semble. Ma vie a tellement changé depuis. Très vite, il y a eu les voyages, les succès, la célébrité…

Fermant à demi les paupières, perdu dans mes souvenirs, je fixe sans la voir la ville qui défile sous mes yeux, délabrée, sombre, shootée au crack et à la misère, inquiétante, sans espoir pour beaucoup.

Moi, j'ai toujours eu ma musique. Dans les moments les plus difficiles, quand je suis arrivé à New York à 17 ans sans un sou et avec Aidan pour tout repère, c'était ma raison de vivre. Ce qui m'a permis de trouver la force de me battre, d'être le meilleur, de ne pas me laisser influencer par ceux qui me disaient qu'un mec qui joue du violon, c'est soit pour les quatuors à corde, soit pour les orchestres symphoniques, mais pas pour la scène rock. Et que danser en jouant, c'était ridicule et

infaisable, qu'il fallait que je choisisse, performer musicien, ça n'existait pas. « Eh bien moi, je le ferai », ai-je dit. Et je l'ai fait. Et quand le courage me manquait, quand j'étais prêt à tout abandonner, la musique me réparait. C'est toujours vrai.

Hier, par exemple, si je n'avais pas joué, je serais resté comme un pauvre type qui s'est cuité la veille. Mais la mélodie, l'accord profond avec mon violon, ce que je ressens dès que je prends mon archet, tout ça me donne une énergie incroyable, un truc qui secoue, électrise et me fait voir le monde autrement.

Je souris au chauffeur dans le rétroviseur, comme pour m'excuser de mon mouvement d'humeur tout à l'heure.

Mais mes doigts cherchent malgré moi mon téléphone dans ma poche, et aussitôt mes doutes reviennent, assortis d'une bonne dose d'incrédulité. Dire qu'il y a encore quelques heures, j'étais prêt à donner ma chemise à King et Lindberg pour que la fille de Vegas disparaisse de mes pensées et de mon horizon.

Quelle ironie…

Car c'est bien moi qui suis en train de foncer à travers le Queens au lieu de rentrer tranquillement à la maison, pressé, épuisé, nerveux d'en finir avec cette histoire débile qui me prend la tête de toutes les façons les plus tordues depuis hier.

Mais c'est le meilleur moyen de clore définitivement le bec à mon cœur qui s'agite, complètement affolé.

– Le Destin ne peut pas imaginer des coups aussi foireux, si ? demandé-je malgré moi au chauffeur en sortant de la voiture.

Sans lui laisser le temps de méditer sur le destin, je lui tends cent dollars pour qu'il m'attende.

– J'en ai pour dix minutes max, ajouté-je avant de me pencher pour récupérer mon étui à violon.

Vraiment le genre de réflexe qui peut me faire passer pour un mec à toc, il va falloir que je fasse attention, mais je ne laisse jamais mon instrument n'importe où. Et pas plus sous la garde d'un chauffeur privé pourtant trié sur le volet par ma société de prod.

De mon point de vue, c'est un peu comme si un chirurgien laissait ses dix doigts dans un taxi.

Debout sur le trottoir, j'observe d'abord le bâtiment en brique, coincé entre un terrain vague et une zone en cours de démolition : trois étages, une échelle de secours bringuebalante, des fenêtres ouvertes par lesquelles pendent des draps, cinq gros sacs-poubelle blancs devant le perron. Pas reluisant. Clairement pas un hôtel cinq étoiles.

Avant de sonner, je vérifie sur la plaque dorée posée à côté de la porte.

The Shelter. Bienvenue. Sonnez et entrez.

Je baisse les yeux sur le mur juste en dessous où une main maladroite a ajouté à la peinture acrylique : *Home sweet home*.

Je souris. C'est le moment de vérifier si le hasard est vraiment un enfoiré qui se fout de ma gueule.

Un peu crispé, mais bien décidé à en finir avec ces doutes ridicules, mon violon à la main, je pénètre dans une entrée avec une énorme commode sur laquelle s'entasse une pile de courrier. Je repère une batterie de portemanteaux où sont suspendus des blousons et des sacs à dos ; il y a des dizaines de paires de rollers dans l'escalier de bois qui monte vers les étages. Un chien aboie dans le fond de la maison, où des voix et des rires se font entendre. Une bonne odeur de café parvient à mes narines, agréable parfum d'une maison familiale. Au moment où je vais avancer dans le couloir en face de moi, un chat roux sorti de nulle part détale entre mes jambes, aussitôt suivi d'un chiot tacheté avec des oreilles immenses qui jappe derrière le chat sans se préoccuper de moi.

Bonjour, le chien de garde !

Je me dirige vers les voix, un peu étonné que personne ne s'inquiète de savoir qui vient d'entrer. Un ado au crâne rasé apparaît alors dans l'escalier, descendant sans doute de son lit sans être passé par la case salle de bains.

Mais je ne vais pas lui en vouloir, j'ai fait pareil ! Et pas plus tard que ce matin.

– Salut, dit-il en se dirigeant vers ce qui doit être la cuisine, une pièce vitrée où d'autres jeunes sont en train de prendre leur petit-déj.

Leurs mugs de café fumant me font un peu fantasmer – quoiqu'un double cognac me ferait finalement peut-être meilleur effet –, mais je reste concentré sur mon objectif. Trouver les adultes de cette maison et cette… Willow Blake.

Il faut que j'en aie le cœur net et vite.

Sans quoi mon système cardiaque va lâcher, tellement il est sous pression depuis ce putain de SMS qui m'a valu une nuit blanche dans un vol de nuit.

À ce moment-là, deux personnes sortent de la grande pièce en face de la cuisine, un grand type roux au téléphone et une minuscule brune sur des talons, qui me dévisage, interloquée par mon arrivée sans crier gare.

Peut-être qu'avec mon étui de violon à la main, elle me prend pour un tireur d'élite !

Alors qu'ils se dirigent vers moi main tendue, il me semble vaguement les avoir déjà vus quelque part.

– Ah c'est vous, Jesse, content de vous voir, me dit l'homme qui clairement sait donc qui je suis. Bienvenue au Shelter.

– Enchanté, réponds-je.

Mais rien en moi n'a envie de se réjouir. Car soudain, tout dans ce lieu m'oppresse : ces gens qui m'observent, les ados qui guettent mes réactions, cette maison un peu sordide… Plus ces souvenirs, un visage, un rire et des images anciennes qui se mettent à remonter en vrac.

Je m'efforce de rester debout mais j'ai l'impression de tomber dans un trou, d'être happé par le passé, d'étouffer, de hurler et, en même temps, une immense joie et un espoir fou font battre mon cœur à quinze mille tours.

Sans lâcher mon violon, je desserre lentement le col de ma chemise en regardant autour de moi.

– J'arrive de San Francisco, dis-je.

Passionnant ! Et tout à fait dans le vif du sujet qui m'a fait me précipiter dans cette putain de baraque !

Ce que confirment le roux et la brune en hochant la tête tandis que je cherche par où commencer.

Non, mais quel empoté ! La bague au doigt et me voilà transformé en star du muet !

Furieux contre moi-même, j'ai maintenant envie de me donner des baffes.

Qu'est-ce qui me prend ? Je me fais un petit coup de flip post torchage ? Bravo le musicos connu pour improviser en concert dans les situations les plus inattendues !

De l'autre côté de la paroi vitrée, trois jeunes en bonnet se poussent du coude en m'observant. Amusé, je leur souris en redressant les épaules, *pour eux je suis une star et un mec cool quoiqu'il arrive*. Un autre en jogging rouge émerge derrière le grand roux et la brunette, et soudain… je l'aperçois. Attablée à un bureau, concentrée, elle fronce les sourcils devant son écran d'ordinateur.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Comment est-ce possible ?

Elle ne m'a pas vu aussi j'ai le temps de la détailler : cheveux blonds au carré un peu fou, peau diaphane, longues mains aux ongles rose poudré. Suivant mon regard, les deux adultes qui m'ont accueilli à l'instant se taisent.

Willow Blake.

Je ne l'aurais jamais reconnue. Et même si je n'avais pas été complètement bourré, si elle n'avait pas porté de loup, et s'il n'avait pas fait aussi sombre dans ce Patio à la noix, je ne suis pas certain que j'aurais pu la reconnaître. C'est elle et ce n'est pas elle.

Et c'est complètement dément.

Quand elle se met à tournicoter une mèche de cheveux entre ses doigts, je fronce les sourcils : pas du tout son genre. La Willow que j'ai connue ne faisait pas ça. Au pire, elle mordait ses lèvres. Et elle était brune.

Donc ça ne peut pas être elle. Et pourtant…

Je secoue la tête. Les deux autres continuent à m'observer. Il va falloir que je dise quelque chose. Mais je reste scotché quand elle se lève pour attraper un dossier sur une étagère : je suis en train de devenir fou. Car elle lui ressemble, c'est sûr, mais tout est différent, ses gestes, son attitude, sa façon de bouger même.

Soudain, elle lève ses grands yeux verts dans ma direction. Je recule d'un pas, stupéfait.

C'est elle. Willow Blake. C'est vraiment elle.

J'avale ma salive avec difficulté et je me retiens de me précipiter sur elle.

En partie parce qu'elle avance maintenant vers moi sans me quitter des yeux et que j'essaie de lire quelque chose dedans. Et en majeure partie, parce que je suis effrayé de ne rien y voir, à part une bonne dose d'irritation et de colère.

Quand elle se rapproche, son parfum sucré me prend à la gorge.

Jamais elle n'aurait mis un truc pareil avant !

– Ah ! lance-t-elle d'un ton neutre, imperturbable.

Sans bouger d'un millimètre pour ne pas la brusquer, je la dévisage. Elle me fixe à son tour sans broncher.

Ce n'est peut-être pas elle, finalement ? prié-je presque, complètement dépassé.

Je suis prêt à tourner les talons et à partir en courant comme si un fantôme venait de sortir d'un autre monde. Mais je dois savoir. Comme elle ne réagit toujours pas, je murmure, en écrasant des deux mains la poignée de mon étui à violon :

– Bonjour Willow, c'est moi, Jesse.

Son regard vert passe sur moi avec indifférence, mais dans le petit éclat doré de ses prunelles, je devine une pointe évidente de sarcasme.

– Je sais qui vous êtes, Monsieur Halstead, dit-elle d'une voix glaciale. Merci.

Vous ? Monsieur ?

Je vacille sous le choc tandis que toute la maison se met à tourner autour de moi. Pourtant, je reste debout, accroché à mon violon comme à un radeau. Je manque d'étouffer de douleur.

Willow ai-je l'impression de crier. Mais rien ne sort de ma bouche.

Car tous les espoirs et toutes les peurs que je repoussais depuis que je suis entré dans cette maison se sont engouffrés dans ma gorge, comme de vieux sanglots retenus.

Alors, rien n'a changé.

Une tenaille d'acier brûlant m'enfonce la poitrine avant d'aller écraser mon cœur qui bat le tocsin. Je continue à la fixer, attendant un signe.

Un seul petit signe de reconnaissance : celui que j'ai attendu pendant des mois.

Elle ne réagit pas. Même pas un battement de cils.

J'ai l'impression de me prendre un mur de béton de plein fouet. Car seuls ses yeux durs et un rictus méprisant me répondent en cet instant : oui, je suis Jesse Halstead, le célèbre violoniste rock star. Mais pour elle, je suis toujours un parfait inconnu.

Alors non, rien n'a changé : je n'ai jamais pu l'oublier et elle ne sait absolument plus qui je suis.

Retenant mon envie de hurler ma frustration, je lui souris avec tendresse.

Sans la quitter des yeux, je souris surtout au coup du sort qui nous a réunis. Et tout en écrabouillant le cuir de l'étui du violon entre mes doigts, je jure de tordre le cou à ce fichu Destin, qui est un sacré bâtard doublé d'un grand tordu devant l'Éternel.

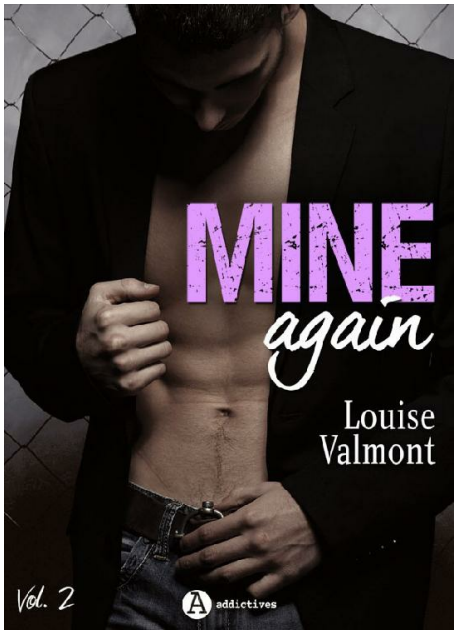
Car de deux choses l'une, soit il n'a vraiment rien à foutre d'autre de ses week-ends. Soit, il a un sens de l'humour particulièrement pourri.

À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.

Également disponible :

Mine Again - Vol. 2

Un week-end à Vegas, c'est parfait pour fuir ses problèmes. Amis, alcool, fête, aucun risque que ça déraille. N'est-ce pas ? Sauf que Willow se réveille mariée… à un inconnu ! Il est sexy, tatoué, mystérieux… et il refuse de divorcer ! Willow l'ignore, mais Jesse est étroitement lié à son passé. Il l'a déjà perdue une fois, et il compte bien se battre pour cette deuxième chance. Mais les secrets, les mensonges et les adversaires de l'ombre n'ont pas dit leur dernier mot.



Découvrez *Mon coloc, mes désirs et moi* de Lena Jung

MON COLOC, MES DÉSIRS ET MOI

Extrait des premiers chapitres

ZLOR_001

« Mettre un frein à la femme, c'est mettre une limite à la mer. »

Félix Lope de Vega, *La dama boba*, 1613

1. La bonne nouvelle

Une léchouille sur le menton me tire d'un profond sommeil. Mon doux rêve se dissipe aussitôt, sans que je ne parvienne à en retenir la moindre bribe. J'ouvre un œil tout collé.

Merde, j'ai oublié de me démaquiller en allant me coucher.

Il me faut quelques secondes pour reconnaître ce plafond blanc aux jolies moulures et autant pour remettre en place mentalement les pièces du puzzle. On est dimanche, je suis à Hambourg, quartier Altona, chez Maike.

Un adorable teckel noir se tient debout sur ses quatre courtes pattes au beau milieu de la couette blanche à motifs de cactus et me regarde de ses grands yeux implorants.

Taux de mignonnitude : 700 %.

Visiblement, il n'a pas résisté à l'envie d'écourter ma grasse mat' dans l'espoir de voir sa gamelle remplie plus vite, quitte à employer des méthodes peu catholiques – comme piétiner ma vessie pleine pour accélérer le processus. La propriétaire du toutou sans scrupule, qui n'est autre que ma meilleure amie de ce côté de la frontière, a apparemment trouvé la parade : elle a entièrement disparu sous la couette, laissant seulement dépasser quelques touffes de mèches blondes.

Au prix d'un effort surhumain, je me décide finalement à céder au caprice de la saucisse sur pattes – d'ailleurs affectueusement nommée Currywurst en hommage à la spécialité locale, une sorte de Knacki noyée de ketchup au curry – et pose un pied hors du lit.

Outch, ça tangue un peu. Aïe, bobo tête !

Notre soirée entre filles de la veille me revient en tête. Elle aura été des plus débridées, avec au compteur – pour ma part en tout cas – plus de pintes de bière dans mon gosier que de garçons mignons dans mon champ de vision. De ce point de vue, on peut dire que la « mission » de Maike, qui consistait à me caser, aura été un fiasco. D'un autre côté, on s'est bien amusées toutes les deux à se déhancher sur le *dancefloor* jusqu'au bout de la nuit.

Une fois le toutou rassasié (il a eu l'intelligence de me rappeler où se trouvaient ses croquettes) et ma vessie soulagée, je retourne aussitôt me blottir dans le lit que Maike partage d'ordinaire avec son copain, Tobias. De légers ronflements me parviennent du dessous de la couette. Je saisis mon Smartphone.

11 h 10, un dimanche. La vie est une connasse.

Je fais un tour habituel sur les réseaux sociaux. RAS sur Facebook. Tu m'étonnes, qui posterait

quelque chose d'intéressant un dimanche matin ? Je surfe un peu plus longtemps sur Instagram, où je scrute le profil de ma dizaine de nouveaux abonnés, comme presque tous les jours à présent. Ma dernière photo de Hambourg fait un carton : 412 *likes* !

Eh boum ! C'est qui le patron ?

J'esquisse une danse de la joie silencieuse, assise dans le lit. Bon, ce n'est pas tant que ça comparé aux comptes de photographes reconnus, mais pour moi, c'est déjà énorme.

Une notification Snapchat m'apprend que Romain m'a envoyé quelque chose. Probablement une connerie, comme d'habitude. Je lève les yeux au ciel. Depuis que j'ai atterri à Hambourg il y a deux semaines, il compense mon absence en me spamant de messages sur les réseaux sociaux.

La vidéo éphémère apparaît sur l'écran. Il lève devant lui ses doigts croisés et me lance un : « Bonne chance pour tes résultats ! »

Hein ? Mais…

Je clique nerveusement sur l'application calendrier de mon Smartphone.

… est-ce qu'on serait déjà le 24 juin ? Est-ce que j'aurais pu OUBLIER ?

On est même le 25. Je perds complètement la notion du temps en vacances… et un jour, il faudra aussi qu'on m'explique le mystère Romain : il est le genre de mec qui se fout de tout, qui prend tout à la légère, mais ne manque jamais une date d'anniversaire ou un rendez-vous chez le dentiste… un OVNI, ce type. Ce qui ne l'empêche pas d'être un très bon ami. Je crois même pouvoir dire que c'est mon meilleur ami.

Je me décide enfin à consulter mes quinze mails non lus sur mon téléphone et scrolle à toute vitesse pour trouver celui que je cherche. Mon cœur bat à tout rompre en ouvrant le message tant attendu de la Hochschule für Gestaltung – l'équivalent allemand d'une École supérieure d'arts graphiques – apparemment reçu la veille sans que j'y prête attention. Je le parcours fébrilement. En allemand, on peut y lire :

Chère Loretta Kruger,
Nous avons le plaisir de vous annoncer que votre candidature au Bachelor of Arts en photographie à la Hochschule für Gestaltung de Hambourg a été retenue. Au vu de votre dossier, un entretien ne sera pas nécessaire.
Nous vous invitons à vous rendre sur place pour régler vos frais d'inscription avant le 31 juillet.
La rentrée aura lieu le 9 octobre.
Avec nos sentiments distingués,
Peter Mayer,
Président de la Hochschule für Gestaltung, Hambourg.

À cet instant, Currywurst est revenu lécher mes orteils qui dépassent de la couette, mais je n'y prête pas la moindre attention. Une joie immense m'envahit et je ne peux m'empêcher de lâcher un tonitruant :

– YES !

J'ai l'impression d'avoir reçu ma lettre d'admission à Poudlard.

Un grognement de grizzli se fait entendre en provenance de la montagne de couette à ma droite. Un nez en émerge, puis une bouche.

– Qu'est-ce qui se passe ? articule Maike d'une voix ensommeillée et pâteuse, sans même prendre la peine d'ouvrir un œil.

Ce n'est pas le meilleur moment mais je brûle d'envie de lui annoncer la bonne nouvelle.

– C'est officiel, Püppi : je vais pouvoir rester ici t'embêter à durée indéterminée !

***

Une clé tourne dans la serrure, un jappement joyeux se fait entendre depuis l'entrée, puis quelques pas font craquer le parquet et aussitôt, Tobias montre le bout de son nez dans l'encadrement de la porte de la cuisine.

– Hummm, ça sent super bon par ici… Vous faites des pancakes, les filles ?
– Bien joué, Sherlock ! lui lance Maike en allant lui planter un baiser sur le bout des lèvres. On a quelque chose à fêteeeeeer…

Tobias hausse un sourcil, et se fige en attendant de savoir quel coup on a encore mijoté.

– Lori s'installe à Hambourg pour ses études de photo. Elle a été admise à la Hochschule !

Comme d'hab, elle en fait des tonnes : elle annonce ça d'une voix d'opéra en esquissant quelques pas de danse, tellement elle est excitée. Si elle a eu du mal à enregistrer l'info dès le réveil, depuis quelques minutes, elle s'est transformée en pile électrique.

– Super, félicitations mademoiselle ! s'écrie le barbu en me faisant un *high five*. Bon maintenant, souhaite-moi bon courage pour supporter Maike, parce qu'elle risque de ne pas s'en remettre avant quelques jours…

La cuisine s'emplit de nos éclats de rire et de la fumée du dernier pancake qu'on a oublié dans la poêle et qui commence à brûler. Ah Maike, c'est un sacré phénomène… Je la connais depuis l'enfance et elle a toujours été cette grande et jolie blonde, un peu rondelette, pleine de vie et très exubérante. Le surnom que je lui ai donné, Püppi, « poupée » en allemand, lui va comme un gant : elle en a le visage et cette gaieté tout enfantine. Tobias a de la chance de l'avoir.

Vivre avec Maike, c'est comme être dans un Disney. Mais vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Tobias chipe un pancake tout chaud et demande à sa chère et tendre sur le ton de la confidence :

– Et alors, tu as trouvé un homme digne de notre jolie brunette ?

Je lève les yeux au ciel.

L'heure du débriefing est venue, on dirait…

Maike fait la moue en me regardant en coin comme si j'avais fait une grosse bêtise.

– Pff, tu parles ! Il y avait toute la gent masculine hambourgeoise dans ce bar : des petits, des grands, des maigres, des gros, des sportifs, des vieux, des jeunes, des métalleux, des rockeurs, des amateurs d'électro… bref, il y en avait pour tous les goûts, mais Lori les a tous snobés.

– Mais… tenté-je de me défendre. On parle quand même de la Reeperbahn, le quartier de la débauche par excellence, avec autant de gobelets d'alcool qui traînent dans la rue que de gens bourrés, sans compter ceux qui vomissent dans une chaussure de ski.

Tobias ouvre des yeux grands comme des soucoupes tandis que je lui narre en détail l'improbable anecdote de la veille et il finit par exploser de rire.

– La Reeperbahn : le lieu de tous les possibles, conclut-il.

– Oui, justement, argumente Maike, et puis, c'est surtout là que se trouvent tous ceux qui aiment sortir.

– On a vu plus romantique pour trouver l'amour, réponds-je en lui tirant la langue.

– Lori, même si on te servait les mecs les plus parfaits sur un plateau, tu n'en choisirais aucun.

Cette fois, ça y est, l'éternel débat revient sur le tapis…

– Exactement. Parce que l'amour, ça ne se choisit pas. Et puis, tu sais bien qu'avec des parents divorcés et des ex qui avaient le QI d'une huître en phase terminale, je ne referai plus l'erreur de me jeter sur le premier venu en déclarant que c'est l'homme de ma vie, réponds-je les bras croisés, mi-amusée, mi-sérieuse.

Maike soupire exagérément, l'air de dire que me trouver un mec est le pire des calvaires.

Cela dit, je n'ai rien demandé, moi. Qu'on me laisse tranquillement me vautrer dans mon célibat, me laisser pousser les poils des jambes et devenir une femme à chats, bordel !

– Désolée, Tobias va devoir supporter encore un peu nos conversations de filles durant nos soirées à trois, mais il s'en remettra, dis-je, moqueuse. D'ailleurs, cette soirée mecs, c'était comment ? Tu as retrouvé un peu de testostérone ?

– Humm, comme une nuit passée à jouer sauvagement aux jeux vidéo en buvant beaucoup de bière. GÉ-NIAL ! répond-il en quittant la cuisine, tout en bâillant bruyamment. Tu passes la journée avec

nous ?

– Nope. En fait, je grignote vos pancakes, mais j'ai promis à mon père de manger avec lui ce midi.

Enfin, « ce midi », je me comprends. Vu l'heure, ce serait plutôt vers treize heures passées.

Tandis que je récupère mes affaires et remets de l'ordre dans mes cheveux vaguement ondulés et coupés au carré, Maike se jette dans mes bras.

– Han, ma copine, je suis teeeeeellement contente que tu restes ! Je ne comprends pas que la plus mignonne des Françaises soit encore célibataire mais je ne vais pas me plaindre : comme ça, je t'ai pour moi toute seule.

Bon, c'est là que je réalise que ce ne serait pas plus mal de remédier quand même à mon célibat : on risquerait de croire que je suis en pleine période de crise identitaire sexuelle…

2. Ô doux foyer

Mes tropéziennes foulent les trottoirs d'Altona, puis s'arrêtent sur le pas de la porte d'une boutique : « Die Pâtisserie », une vraie boulangerie-pâtisserie bleu-blanc-rouge au pays du bretzel. Que serait un brunch dominical avec mon père sans véritables viennoiseries françaises ? Je ressors de la boutique chargée d'une demi-douzaine de croissants et de pains au chocolat. Dennis Kruger, le plus allemand des Allemands, est tombé amoureux de la gastronomie de son pays d'adoption, la France – du moins, du temps où il y a rencontré ma mère. Cela fait bien longtemps que les chemins de ces deux-là se sont séparés et que mon père est revenu vivre à Hambourg, mais il restera pourtant lié à tout jamais à la France, ne serait-ce que par son amour pour les pains au chocolat et pour sa fille adorée.

Le trajet en métro pour rejoindre le foyer paternel me laisse songeuse. Je contemple la ville qui défile par la fenêtre, le port, ses bateaux et ses immenses grues bleues et rouges.

Alors, c'est ici que je vais passer au moins les trois prochaines années de ma vie. Je crois que je vais m'y plaire.

Je passe tous mes étés dans cette ville depuis l'âge de 8 ou 9 ans, et pourtant aujourd'hui, j'ai l'impression de la voir d'un œil nouveau : je vais y vivre. Est-ce que la France, ma mère, mes amis me manqueront cruellement ? Sans doute un peu. Beaucoup. Ou à la folie. Impossible de le savoir pour l'instant…

Et puis aussi le trio baguette, rillettes, raclette… ça, c'est certain !

Quelques minutes plus tard, je descends à la station Mundsburg. Le temps est radieux, ce qui, pour les Hambourgeois, est un des petits plaisirs de la vie les plus jouissifs.

Moi, ma petite robe et mes viennoiseries prenons gaiement le chemin du canal. Les *Hausboot* apparaissent à la queue leu leu dans mon champ de vision. Ce sont des maisons flottantes, comme des péniches reconverties en habitations, en quelque sorte, sauf qu'elles ressemblent à de vraies maisons modernes et fonctionnelles. Celle de mon père est la troisième. La plupart des gens s'émerveillent de ce genre de logement, mais connaissant mon paternel, plus rien ne m'étonne. Quand j'étais petite, nous habitions, moi et mes parents, dans un ancien moulin, près de Clermont-Ferrand. Mais quoi de plus normal pour un architecte que de relever le défi de vivre dans des endroits improbables ?

Je franchis le petit pont de bois qui mène à la terrasse égayée d'arbres en pots et d'un salon de jardin, puis m'apprête à ouvrir la porte d'entrée… mais celle-ci me résiste.

Grrr, ça, c'est un coup de Anke ! Mon père ne fermerait jamais la porte à clé…

Je farfouille dans mon sac à main à la recherche de mon double de clés, en vain. Je ne sais pas ce

que j'en ai fait. Cerise sur le gâteau : maladroite comme je suis, je manque faire tomber mon sachet de viennoiseries et me voilà à jongler avec mes sacs pour qu'aucun ne tombe. Heureusement que personne n'assiste à mon numéro…

Bon, il n'y a plus qu'une chose à faire : sonner à la porte de chez mon père, comme une vulgaire invitée. *Ding dong*. Après quelques secondes, la porte s'ouvre sur ma belle-mère, qui me dévisage de la tête aux pieds.

Quoi, ma robe d'été est trop courte ? J'ai une tête de déterrée ?

– Loretta, entre. Nous t'attendions pour passer à table, lâche-t-elle d'un air neutre.

Comme d'habitude, son attitude m'agace. Depuis ces deux semaines où nous sommes forcées de cohabiter – hélas, depuis mon séjour de l'été dernier, elle a emménagé avec mon père et c'est une première pour moi qui suis habituée à l'avoir pour moi toute seule – il n'y a jamais eu un mot plus haut que l'autre entre nous et pourtant… je sens dans ses haussements de sourcils un peu méprisants que derrière sa façade de belle-mère sympa, elle ne peut pas me sentir.

Je la suis dans la seule pièce qui constitue le premier « étage » de la maison flottante : la cuisine/salle à manger, qui s'ouvre sur la terrasse. Mon père est occupé à disposer les assiettes sur la grande table et m'adresse un franc sourire.

– Bonjour, ma chérie. Comment était ta soirée avec Maike ?
– Salut p'pa. Au top, comme d'hab.

Je brandis le sachet de viennoiseries comme un trophée.

– Je suis passée à Die Pâtisserie, j'ai ramené des pains au chocolat et des croiss…
– Loretta… me coupe Anke sur le ton du reproche. Je suis végane. Et Dennis est au régime…

Mon enthousiasme redescend comme un soufflé. C'est officiel : mon père sort avec la championne des rabat-joie.

Comment ça, c'est pas vegan, un croissant ? C'est pas comme si c'était de la viande… Bon, OK, ça contient un chouïa de beurre. Un gros chouïa. Et le beurre est issu de l'exploitation animale gnagnagna…

– Un petit croissant n'a jamais tué personne, dis-je d'une voix d'enfant. Bon, d'accord, je les mangerai toute seule, mes viennoiseries. Mais je vous tiendrai responsables de mon obésité !

Anke ne relève pas, indifférente, et retourne s'affairer à sa popote tandis que mon père me glisse un clin d'œil.

Message reçu : je lui en garde un ou deux en douce. Cette histoire de régime n'a pas l'air d'être son idée…

On se met à table et je comprends tragiquement que je peux dire adieu à tout jamais – du moins, sous ce toit – aux pancakes, crêpes, viennoiseries et autres cochonneries noyées de sucre et de confiture qui composaient notre repas principal du dimanche. Mon père nous sert la bouillie de légumes préparée par sa compagne et si ça ne s'avère heureusement pas aussi dégoûtant que ça en a l'air, une part de moi continue à saliver en me rappelant nos brunchs de gloutons de l'été dernier.

– Au fait ! Je ne vous ai pas encore annoncé la grande nouvelle… m'exclamé-je soudain, une fois remise de cette histoire de pâtisseries qui me chiffonne.
– Maike est enceinte ? hasarde mon père.

Je me fige. Je dois faire une tête de merlan frit.

– Hein ? Non, pas du tout. Où est-ce que tu vas chercher ça ?
– Toi et Maike, vous êtes presque en âge d'avoir des enfants. Et comme elle est installée avec Tobias…

Je me frappe le front.

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! Merci papa de ne pas DU TOUT me mettre la pression avec cette histoire d'horloge biologique et de me rappeler qu'à 24 piges, j'en suis toujours à la case départ du Monopoly de la vie…

Oui parce que pour moi, il y a la case 1 : trouver un mec. Case 2 : le garder. Case 3 : piège, retour à la case départ. Case 4 : mariage. Case 5 : procréation. Case 6 : divorce, retour à la case départ sans toucher deux cents euros…

Bon OK, j'arrête là… je viens de me déprimer moi-même.

– Breeeef, je vais faire comme si je n'avais rien entendu. Non, en fait, je voulais juste vous annoncer que je serai officiellement étudiante en photographie à la Hochschule für Gestaltung à la rentrée… J'ai été admise sans entretien, c'est pas la classe, ça ? annoncé-je entre le fromage (vegan) et le dessert, avec un sourire forcé, guettant leur réaction.

Anke ne dit rien et, maniaque comme elle est, commence déjà à débarrasser la table en agitant ses boucles châtain clair qui manquent de volume. Plus je l'observe et plus je me demande ce que mon père lui trouve : en plus d'avoir un balai dans les fesses, elle a la taille trop épaisse (d'autant plus mise en valeur par ses pantalons taille haute), et un grain de beauté en relief lui mange la joue droite, lui donnant un petit air d'aristocrate portant une mouche.

Vraiment, rien à voir avec ma mère…

– Super, ma fille ! Je suis fier de toi, même si je ne doutais pas un instant que tu ferais partie des candidats sélectionnés. Ne bouge pas, je vais sortir une bonne bouteille pour fêter ça. Ce sera parfait avec le dessert !

Il disparaît tout sourire dans l'escalier menant à l'étage inférieur, où se trouvent les chambres mais aussi un petit placard au frais qui lui sert de cave à vin.

Ma belle-mère en profite pour me poser la question qui visiblement lui brûle les lèvres :

– Est-ce que tu comptes rester vivre avec nous ?

On peut dire qu'elle n'y va pas par quatre chemins…

– Euh, à vrai dire, je n'ai pas encore réfléchi à la question…

En réalité, je n'ai pas arrêté d'y penser depuis que je suis arrivée. C'est même LA grande question : est-ce que je reste vivre chez mon père, comme c'était prévu au départ si je venais étudier à Hambourg, ou est-ce que je cherche un appartement ? Évidemment, l'emménagement de Anke ici n'était pas vraiment dans mes plans, quand j'ai envisagé, il y a quelques mois, de postuler pour un bachelor de photographie dans cette ville. Elle m'a devancée, en quelque sorte. Comme si nous étions en compétition et qu'elle me dépassait sournoisement à deux pas de la ligne d'arrivée.

Parce qu'il faut préciser que si la maison flottante de mon père est pour moi la plus géniale sur terre, elle n'est pas immense. Quand il a conçu les plans et qu'il l'a construite, il vivait seul et je venais seulement le rejoindre durant les deux mois d'été, et parfois quelques jours pendant les autres vacances scolaires. Il n'y a donc en bas qu'un petit salon, la chambre de mon père et une pièce un peu fourre-tout qui lui sert à la fois de bureau occasionnel, de chambre d'amis, de remise pour son matériel de pêche et à présent aussi en partie de dressing pour madame. Bref, vous l'aurez deviné, c'est aussi là que je dors.

– Ce n'est pas que ta présence me dérange, au contraire, reprend Anke avec un sourire que je devine faux cul, mais la maison n'est pas si grande… Si on doit y vivre à trois, il va falloir que chacun fasse des concessions et se sépare de quelques affaires.

Je ne te le fais pas dire, ma vieille. Tes vernis à ongles au-dessus de mon lit, c'est vraiment pas obligé.

– Je veux dire, faire le tri dans ton matériel photo, par exemple… reprend-elle.

Je manque m'étouffer avec la gorgée d'eau que j'ai dans la bouche. Au même moment, mon père remonte avec une bouteille de Sauvignon blanc.

– Vin du Val de Loire, s'il vous plaît, dit-il en français en imitant le ton guindé d'un sommelier. J'ai eu un mal fou à remettre la main dessus, mais je pense qu'elle en vaudra la peine. Il y a vraiment beaucoup de bazar, en bas.

– Oui, justement, nous en parlions, réponds-je un peu agacée. Je sais que la maison est pleine comme un œuf et que mon arrivée vous surcharge encore plus, mais je ne peux pas me débarrasser de mes affaires. Il n'y a rien de superflu dans mon matos photo, et je vais en avoir besoin cette année plus que jamais.

Non mais, elle a vraiment cru que je m'étais tapé plus de mille kilomètres avec tout mon barda pour en revendre la moitié en arrivant ? Elle rêve !

– Bien sûr, il n'est pas question que tu te sépares de quoi que ce soit, ma chérie. Nous allons trouver une solution, ne t'en fais pas.

En présence de mon père, Anke n'ose plus broncher. Mais la manière dont elle coupe son cheesecake au tofu avec un grand couteau de boucher et une expression de *serial killer* sur le visage me fait l'effet d'une menace de mort.

La solution est toute trouvée : il est temps que je vole de mes propres ailes en cherchant un appartement…

3. L’annonce parfaite

Hey !

Si tu as cliqué sur cette annonce, c’est que tu dois être une fille (parce que comme tu l’as probablement remarqué sur les photos, la chambre est louée meublée avec un gigantesque lit à baldaquin de princesse).

Félicitations, tu es bien tombée parce qu’ici, je te propose de savoir si cette colocation te correspond en faisant un petit test, comme dans les magazines féminins. Oui parce que les tests psycho, c’est bien beau pour connaître ta couleur préférée ou savoir si tu es épanouie dans ta vie sexuelle, mais ça ne t’a jamais aidée dans la tâche la plus relou de toute la planète : trouver un appartement. Résultat : tu rames sur les sites de petites annonces depuis des mois, et entre les logements trop petits, les colocataires un peu trop fêtards et ceux qui ne te répondent jamais, tu as envie de pleurer et de ressortir ton doudou licorne que tu gardes au cas où, pour les soirs d’orage.

Rassure-toi, pour savoir si cette colocation est faite pour toi, ce ne sera pas très long : tu n’as qu’à répondre aux cinq questions suivantes et lire les résultats qui correspondent à la majorité des lettres obtenues !

1. Comment imagines-tu ton futur logement ?

A) Cosy, moderne, refait à neuf… T’es pas difficile, tant que la déco est à la mode.

B) Peu importe, du moment que ce ne soit pas loin du centre-ville.

C) Faite de bric et de broc, parce que c’est l’esprit colocation !

2. Tu attends de la personne avec qui tu vis qu’elle soit :

A) Tu t’en fiches tant qu’elle te fout la paix.

B) Respectueuse, joviale et ordonnée.

C) Drôle, fêtarde et toujours présente : tu détestes la solitude.

3. Abordons les sujets qui fâchent :

A) Il n’y a pas plus maniaque que toi et tu comptes instaurer un planning de ménage.

B) Tu fais le ménage quand il y a besoin, mais à deux, c’est encore mieux !

C) Tu es très bordélique, mais tu l’assumes totalement.

4. Côté animaux de compagnie :

A) Tu n'aimes pas les animaux, en plus tu es allergique aux poils !

B) Tu as l'habitude de garder les animaux des autres mais tu n'en as pas toi-même.

C) Tu as l'intention de transformer l'appartement en véritable arche de Noé.

5. Niveau budget, tu es plutôt dans la fourchette :

A) Plus de 600 € : *yeah baby*, quelle chance ! Tu as l'air pleine aux as (ou alors tu as des parents médecins).

B) 400 à 600 € : tu es prête à casser ta tirelire chaque mois pour habiter dans un endroit pour lequel tu as eu un coup de cœur.

C) 200 à 400 € : t'es un peu fauchée, en fait. Ou stagiaire.

Les résultats

Tu as le plus de :

A) La colocation ne semble pas tellement faite pour toi… Si toutefois tu en as tout de même envie, envoie-moi un petit mail !

B) Bravo, cette colocation est faite pour toi ! Envoie-moi d'urgence un mail pour te présenter et en savoir plus sur ton potentiel futur appartement.

C) Mets-toi plutôt à la recherche d'une bonne colocation entre étudiants, peu chère et très conviviale !

P.-S. : la vraie version de l'annonce, si tu as besoin de plus d'infos pour te décider :

Grande chambre meublée (lit à baldaquin, commode, bureau) avec vue sur le canal dans superbe loft en duplex de 177 m^2, comprenant : salon très spacieux, cuisine équipée, salle de bains, bureau-bibliothèque, espace dressing…

Adresse : Sandtorkai 23, quartier historique de la Speicherstadt, dans entrepôt à café datant de 1886 reconverti en habitation.

Colocataire agréable. Loyer très avantageux de 500 € par mois (charges comprises) en échange de service : nourrir les poissons de l'aquarium en l'absence de leur propriétaire !

(Alors, conquise ?)

Conquise : c'est le moins qu'on puisse dire !

Ça me paraît presque trop beau pour être vrai. Je savais qu'il existait des logements gratuits chez l'habitant, généralement des personnes âgées qui ont besoin qu'on leur fasse quelques courses ou le ménage, mais alors un loyer réduit en échange de l'entretien d'un aquarium, c'est plutôt insolite !

Je suis tellement désespérée par mes recherches d'appartement infructueuses que je décide de répondre à l'annonce la plus WTF de l'année – même s'il s'agit peut-être d'un canular – rien que pour féliciter la personne l'ayant rédigée. Une personne du nom d'Helen, si j'en crois les informations de contact. Je clique sur le mail indiqué.

Chère Helen,
Je ne pensais pas un jour rire à la lecture d'une petite annonce de logement, mais c'est désormais chose faite et je te remercie d'avoir mis un peu de sel dans mes recherches déprimantes ! Ou plutôt de sucre, car les photos du loft me donnent l'eau à la bouche… D'ailleurs, je me demande s'il ne manquerait pas un « 1 » devant le loyer annoncé pour la chambre, car il me semblait que la Speicherstadt était le quartier le plus cher de toute la ville ?!
En tout cas, si jamais ce n'est ni une erreur ni une blague (on n'est pas le 1er avril alors il n'y a pas de raison !), je tente ma chance, parce que si j'en crois ton test, je fais partie des colocataires idéales !
Pour t'en dire un peu plus sur moi, je vais commencer à la rentrée un bachelor en photographie à la Hochschule, et j'adore prendre des photos du port (si tu es curieuse, je t'invite à faire un tour sur mon compte Instagram : @lorikrugerphotography). De ce point de vue, la localisation du loft est parfaite, à deux pas du port et de mon école !
Que dire de plus… je suis maladroite (mais je me soigne), gourmande (mais pour ça, je ne me soigne pas !), j'aime les voyages et… Ah oui ! j'ai développé récemment une forme d'allergie fulgurante à ma belle-mère, ce qui me motive plus que jamais à trouver un chez moi et quitter le nid familial. Mais rassure-toi, je suis plutôt tolérante et facile à vivre en temps normal !
En revanche, pour tout t'avouer, je n'y connais rien en poissons… mais j'ai quelques heures de *dogsitting* (d'un adorable teckel) à mon actif, j'apprends vite et je n'ai pas de chat, donc j'imagine qu'avec moi, les poissons auront de bonnes chances de rester en vie ! À ce propos, si la question n'est pas trop indiscrète, pourrais-tu m'en dire plus sur « l'absence de leur propriétaire » ? La solitude ne me dérange pas, c'est juste pour savoir ;-) Je préfère d'ailleurs une colocation plutôt calme (j'aurai plus la tête aux études qu'à la fête !), mais je serai ravie de pouvoir discuter avec la personne avec qui je vis, partager des repas et des soirées ciné.
J'attends de tes nouvelles avec impatience !
Amicalement,
Loretta

Clic : c'est envoyé ! Maintenant, il n'y a plus qu'à croiser les doigts…

***

Depuis que j'ai répondu à la plus étrange et la plus drôle des annonces de colocation, je n'ai pas

cessé d'y penser. Les photos de la chambre et du salon sont vraiment dignes de celles d'un magazine de décoration. Le mur du salon en brique apparente et le lit à baldaquin de la chambre m'ont fait le plus grand effet. Ce n'est pas que j'ai particulièrement des goûts de luxe, mais j'ai dû hériter du goût de mes parents pour les logements atypiques.

Papa, pour une fois, a pris exemple sur sa compagne pour jouer les rabat-joie… Quand il a vu l'annonce, il n'a pu s'empêcher de rire.

– Loretta, ma chérie, tu vois bien que c'est trop beau pour être vrai. Un loft dans la Speicherstadt ! En colocation ! À cinq cents euros ! On aura tout vu ! Le quartier est classé au patrimoine mondial de l'Unesco… Il y a encore tellement peu d'entrepôts qui ont été reconvertis en lofts qu'ils se louent à prix d'or.

– C'est si cher que ça ?

– Je n'ai pas les prix exacts en tête, mais l'année où ils ont été proposés à la location, le loyer mensuel montait à plus de trois mille euros, et ça a dû encore augmenter depuis. Alors tu vois bien que cinq cents euros pour une chambre dans une colocation de deux personnes, ça ne tient pas la route. Ça m'a tout l'air d'être une arnaque.

– Je me demande bien comment on peut arnaquer quelqu'un avec une fausse annonce de colocation… ai-je objecté. De toute façon, je n'ai rien à perdre : j'ai envoyé une vingtaine de mails en réponse à des annonces depuis une semaine, et je n'ai toujours aucune réponse… Tous les étudiants cherchent à se loger avant la rentrée, les chambres en colocation s'arrachent.

Quant à prendre un logement seule, je n'y pense même pas. Les loyers sont faramineux et je n'ai pas les moyens de meubler un appartement. Il me faut une chambre avec déjà tout le nécessaire. Mon père a encore bougonné en objectant que c'est ridicule de chercher un logement alors que je peux très bien habiter avec lui et Anke. Mais trop tard : ma décision est prise. J'ai 24 ans et il est temps que je quitte le nid.

De toute façon, j'ai tous les arguments pour lui clouer le bec : j'ai quelques économies, maman accepte de se porter garante et je compte bien me trouver à la fois un job d'été et un mini-job étudiant pour l'année pour pouvoir payer le loyer. En plus de quelques shootings par-ci par-là pour des mariages ou des modèles amateurs, et je devrais largement m'en sortir…

***

C'est la tête encore dans les nuages en rêvant au loft que je rejoins Maike au Stadtpark. C'est le plus grand parc de la ville, qu'on appelle d'ailleurs « Barbecue-land » en été, tellement il est empli de fumée et de l'odeur des saucisses que les gens viennent faire griller et déguster allongés dans l'herbe.

Le mardi, c'est son jour de repos. En m'apercevant arriver, Maike se relève du coin d'herbe où elle s'était assise en m'attendant et m'attire à elle affectueusement pour la traditionnelle accolade allemande, qui équivaut à la bise pour les Français.

– *Na, Püppi ! Wie geht's ?*[1] m'enquiers-je auprès de ma super copine. Tu as une petite mine ?

– Enfin du repos ! Je suis épuisée, lâche-t-elle. Hier soir, j'ai fait la fermeture du café à plus d'une heure du matin… Avec l'été, les gens dînent de plus en plus tard.

– Oui, mais tu as tellement de chance de travailler là-bas…

Depuis un peu plus d'un an, Maike est serveuse à mi-temps à StrandPauli, un bar-restaurant vraiment très stylé qui compte parmi mes endroits préférés à Hambourg. Déjà, il se trouve quartier Sankt-Pauli, un des plus branchés. L'extérieur est vraiment dingue : coin de plage privatisé, avec vue sur l'Elbe, le port, ses grues et ses bateaux de croisière ; de vieux lits de récup en fer forgé qui servent de banquettes, où tout le monde vient boire cocktails et bières et manger de savoureux snacks en été, sous les parasols en paille, à la lumière de torches dignes de *Koh-Lanta*. On y trouve même une demi-carlingue de vieille bagnole, juste pour la déco ! L'intérieur, tout de bois et de bougies, est quant à lui parfait pour les goûters cocooning des après-midi d'hiver. J'y prends toujours un bon chocolat chaud et une part de gâteau fait maison… Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche.

– S'ils cherchent d'autres serveuses, je te recommanderai ! Mais pour l'instant, l'équipe est complète.

– Merci, ça me sauverait la vie. Il faut vraiment que je me trouve un job d'été… Oh, mais qu'est-ce que tu as cuisiné de bon ? lui demandé-je en jetant un œil dans son *tote bag*.

– Pizza maison ! Enfin du moins, ce que j'ai pu sauver des griffes de Tobias, avoue-t-elle en roulant des yeux.

– Hmmm, miam.

J'ouvre le tupperware rempli de pizza coupée en petits carrés en me léchant les babines. À mon tour, je sors de mon sac quelques victuailles : des mini légumes à grignoter, de la limonade fraîche et des cubes de fromage. Le soleil radieux darde sur moi ses rayons chauds tandis qu'une légère brise me souffle sur la nuque. Un autre groupe non loin rit aux éclats en faisant griller des saucisses et en diffusant du Bob Marley sur une petite enceinte.

Ah, les pique-niques au Stadtpark, c'est la vie !

Entre deux grignotages et éclats de rire avec Maike, je garde un œil sur mon Smartphone et actualise régulièrement ma boîte mail, histoire de guetter si je reçois des réponses pour mes recherches de colocation. Cette fois, hors de question de louper un message comme je l'ai fait pour celui des résultats de l'admission à la Hochschule… Si je veux me donner une chance de trouver un chez-moi, il va falloir que je sois plutôt réactive.

Après une demi-heure sans actualiser, je reçois cinq mails : trois pas importants et deux réponses pour des colocations. Le premier est un refus. De toute façon, la chambre à louer dans celle-ci ne me plaisait qu'à moitié : trop petite, trop sombre et l'appartement n'était pas le mieux placé pour rejoindre rapidement la Hochschule tous les matins. Je clique donc sur le deuxième mail, sans grand espoir.

Bonjour Loretta,
Merci pour ton message ! De toutes les candidates qui m'ont écrit à présent, c'est toi qui me fais la meilleure impression. Je serais ravie de te rencontrer. Que dirais-tu d'une visite du loft demain à 18 h 30 ?
Je répondrai à toutes tes questions, car je vois que tu en as tout un tas et c'est bien normal.
Amicalement,
Helen.

Mon cœur fait un bon dans ma poitrine.

– Oh, bordel. Oui oui oui ouiiiiiiiii. Mais c'est trop bien !

Assise par terre, je me laisse tomber en arrière dans l'herbe verte et moelleuse du parc. Au-dessus de ma tête, mes yeux ne rencontrent que du bleu et, comme hébétée, j'envoie des baisers au ciel.

Dieu, je n'étais pas encore tout à fait sûre que tu existes. Mais si je mets le grappin sur cet appart de rêve, je te promets de croire en toi parce que ça voudrait dire que les miracles EXISTENT !

– Euh, Lori ? Je peux savoir ce qui t'arrive, exactement ?

Maike, interloquée, observe mon manège ridicule, sa part de pizza restée en suspens à quelques centimètres de sa bouche.

Elle devrait pourtant avoir l'habitude. On est un peu dingues, toutes les deux.

– J'ai trouvé une coloc de rêve. Enfin, je crois. Dans un loft de malade. Avec une fille qui a l'air juste trop sympa et trop marrante. Et riche. Si j'ai bien compris. En fait, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'ai rendez-vous demain pour visiter l'appart et que c'est une super-méga-giga bonne nouvelle, donc ne pose pas de questions et fais juste genre la fille qui se réjouit pour sa copine, d'accord ? débité-je à toute vitesse en tapotant l'herbe de ma main tant je suis surexcitée.
– Caaaalme-toi, Panpan. Respire un bon coup et raconte-moi ça depuis le début, parce que là, je n'ai rien compris.

Je lui tire la langue et tente de reprendre mes esprits pour lui raconter en détail la curieuse annonce et les réticences de mon père. Pour une fois, elle m'écoute presque sagement en hochant la tête, ce qui fait dodeliner sa queue-de-cheval blonde. Une fois mon récit terminé, elle semble peser dans sa tête le pour et le contre avant de me donner son verdict :

– Hmmm, je suis d'accord avec toi : ça me paraît aussi un peu trop beau pour être vrai, mais une visite n'engage à rien. Vas-y, tu n'as rien à perdre ! et si jamais c'est un pervers sexuel qui se fait passer pour une fille pour te kidnapper, tu n'as qu'à l'asperger de bombe lacrymo et t'enfuir.

Rhooo, merci la paranoïa…

De toute façon, je n’ai même pas imaginé un instant ne pas me pointer au rendez-vous et je n’ai besoin de la bénédiction ni de mon père ni de ma meilleure amie. J’ai beaucoup trop envie de voir à quoi ressemble ce loft en vrai ! Et cette coloc, qui a l’air au moins aussi haute en couleur que Maike…

---

1 Alors, Püppi, comment vas-tu ?

4. Sandtorkai 23

18 h 25. Je presse le pas sur l'un des ponts du quartier de la Speicherstadt – qui signifie littéralement la « ville des entrepôts », où à l'origine étaient stockées les marchandises importées par bateaux. Ceux-ci circulaient sur les canaux de Hambourg et les produits étaient hissés aux différents étages à l'aide de poulies que l'on retrouve encore en haut de ces grands bâtiments en briques rouges parfaitement conservés.

Je suis à deux pas du bloc N où se trouve le loft. Si je connais très bien le quartier pour m'y être promenée un nombre incalculable de fois, appareil photo à la main ou non, aujourd'hui je le trouve encore plus extraordinaire que jamais.

Est-ce que je vais vraiment habiter ici ? C'est tellement dingue !

Je me rends du côté rue du bâtiment et sonne fébrilement au numéro 23. Un déclic grésillant se fait entendre et la porte s'ouvre. Me voilà à grimper les étages, jusqu'à apercevoir sur le palier une jeune femme souriante. À n'en pas douter, c'est Helen.

Waouh, le canon !

Son allure me renvoie la même image que j'avais d'elle à travers l'annonce : une nana pleine de vie, excentrique, joyeuse et bien dans ses baskets. Elle doit avoir quelques années de plus que moi – je lui donnerais 27 ou 28 ans – mais elle fait bien plus « femme ». Ses cheveux roux foncé coupés à la garçonne (je crois que les magazines de mode parlent de coupe « pixie cut » ou un truc du genre) et son rouge à lèvres rouge vif contrastent avec l'extrême pâleur de sa peau. Sa tenue chic et tendance m'indique qu'elle est très coquette et… gagne probablement bien sa vie.

En comparaison, je dois avoir l'air fauchée avec mon look *casual* – marinière, pantalon kaki et Converse blanches… Je n'ai même pas pris la peine de me coiffer et j'ai laissé mes cheveux onduler à leur guise : heureusement, il paraît que le « carré déstructuré *wavy* » est à la mode.

Les cheveux de Maike en sont raides de jalousie !

Helen a effectivement l'air ravie de me rencontrer, comme elle l'annonçait dans son mail. Je lui rends son sourire en lui serrant la main. Une fois les présentations faites, elle me lance :

– Tu es encore plus jolie en vrai !

Je fronce les sourcils.

Est-ce qu'elle m'a déjà vue en photo ?

– J'ai apprécié que tu me parles de toi dans ton mail et de ce que tu faisais dans la vie. Par curiosité, j'ai cliqué sur le lien de ton Instagram que tu avais joins et c'est là que j'ai découvert ton visage et tes extraordinaires photos du port. Je me suis dit : « Cette fille a tout pour elle : du charme, du talent et un amour pour notre belle ville ! »

La liste de ses compliments s'allonge encore tandis qu'elle me fait pénétrer dans le loft de mes rêves. Helen est tellement bavarde que je peine à en placer une pour lui rendre ses compliments.

– J'ai adoré ton annonce ! Vraiment très originale et amusante.
– Il fallait bien une annonce exceptionnelle pour un appartement exceptionnel, répond-elle malicieusement. Mais j'avoue que c'est aussi une déformation professionnelle : je ne peux pas m'empêcher d'écrire de manière journalistique… Tu as devant toi la rédactrice en chef du magazine *Grazia*.
– Waouh, vraiment ? Tu as de la chance de faire ce métier. Je ne savais même pas que la rédaction de *Grazia* se trouvait à Hambourg…
– Si, bien sûr. En plein centre, à Gänsemarkt ! La plupart des médias allemands se trouvent à Hambourg, y compris les grands journaux. D'ailleurs, tu as dû le remarquer en venant ici : les locaux du *Spiegel* sont à deux pas d'ici ! Tu es à Hambourg depuis longtemps ?

Nous continuons à bavarder dans l'entrée et je lui explique brièvement ma situation familiale hors du commun, qui faisait de moi jusqu'à présent une Hambourgeoise à temps partiel.

– Je n'aurais pas deviné que tu étais franco-allemande. Ton allemand est parfait, pas l'ombre d'un accent ! me complimente-t-elle encore en me précédant dans le couloir pour débuter la visite.

La première porte du couloir, à droite, se révèle être la pièce la moins intéressante à visiter : les toilettes ! Jusque-là, rien de bien extraordinaire, hormis qu'ils sont propres et modernes, avec une belle gravure à l'eau-forte de bateau de pêche à voile accrochée au mur.

C'est ensuite que se révèle toute la beauté du lieu. Nous nous retrouvons face à un magnifique mur en brique rouge apparente devant lequel se dressent un gigantesque canapé d'angle en cuir gris perle et une table basse XXL en bois exotique posée sur un tapis persan – probablement en clin d'œil au passé de Hambourg qui était jadis la capitale européenne de l'importation de tapis.

Tout est exactement comme sur les quelques photos qui accompagnaient l'annonce, mais l'ensemble me paraît bien plus grand que je ne l'imaginais, avec beaucoup de cachet. Le plafond est très haut, grâce à la mezzanine ouverte et un poêle suspendu apporte une touche chaleureuse à la décoration. Sur la table basse, un terrarium empli de sable, de petites plantes et d'un phare strié blanc et rouge reproduit un paysage miniature.

Tandis qu'Helen me donne toutes les mesures du loft en long et en large, j'observe deux autres gravures anciennes de navires au mur, de grand format cette fois. Nous passons à la droite du salon, dans l'espace cuisine, d'après Helen.

Ou plutôt « salle à manger » pour le commun des mortels, vu la taille !

La pièce est partiellement fermée par une très belle verrière atelier aux montants métalliques noirs, qui permet de voir ce qui se passe en cuisine depuis le salon, sans être dérangé par les bruits et les odeurs. Face à deux grandes fenêtres, un long îlot central en bois avec de sobres tabourets hauts est surplombé d'une rangée de trois lampes industrielles vintage, comme on peut en trouver parfois dans les marchés aux puces qui fleurissent tous les week-ends aux quatre coins de la ville, et que j'affectionne tant.

Mais celles-ci sont vraiment stylées !

Verdict pour l'instant : plus que validé ! Je me vois déjà cuisiner avec Helen des cookies dans la cuisine et nous étaler dans le canapé moelleux pour regarder des séries Netflix.

Nous ressortons de la cuisine et Helen se dirige vers une petite porte entre le salon et la cuisine, que je n'avais pas encore aperçue.

– Et voilà la chambre de mon frère, annonce-t-elle en abaissant la poignée.

L'info monte à mon cerveau mais celui-ci ne parvient pas à l'analyser. Je me fige, déconcertée.

– Ton… frère ?

Elle me regarde avec les yeux ronds d'une biche prise dans les phares d'une voiture… avant d'éclater de rire.

– Que je suis bête ! s'exclame-t-elle en se frappant le front. J'ai peut-être oublié de le préciser dans l'annonce… C'est mon frère qui habite ici ! Il voyage beaucoup pour son travail et il m'a chargé de m'occuper de lui trouver un ou une colocataire en son absence.

Je ne m'attendais pas à ça et m'en trouve toute déboussolée. Ça change un peu la donne.

Est-ce que je me vois en colocation avec un mec ? Est-ce que je m'entendrai bien avec celui qui habite ici ?

– Je suis désolée pour le malentendu, ajoute Helen. Mais ne t'inquiète pas, Andreas est une crème. Et puis, il n'est pas souvent là, alors tu auras le plus souvent le loft pour toi toute seule. C'est d'ailleurs pour ça que je lui ai proposé de faire de cet appartement une colocation : je trouve dommage que personne ne profite au quotidien de ce lieu magnifique. Et puis, pour ne rien te cacher, j'en avais assez de devoir venir tous les jours nourrir les poissons de son aquarium, à l'étage. Maintenant que nous habitons à Blankenese avec Félix et le petit, ça me fait faire un détour…

Je commence à mieux comprendre. Comment ai-je pu croire qu'une fille comme elle recherchait une colocataire ? Elle est bien sûr mariée et goûte visiblement déjà aux joies de la maternité…

– Et donc, pour répondre à la question de ton mail, poursuit-elle, c'est bien pour cette raison que le loyer est si peu cher, ce n'est pas une erreur ! Mon frère ne loue pas cette chambre pour l'argent,

cela fait cinq ans qu'il habite ici seul et paie le loyer entièrement. C'est simplement une bonne solution : comme ça, si tu veux bien nourrir les poissons, vous vous rendrez mutuellement service !

En effet, et quel sacré service ! Vivre dans un loft au prix d'un studio d'étudiant, en échange de nourrir des poissons : meilleur bon plan de tous les temps.

Deal !

– Est-ce que l'idée de vivre en colocation avec un homme te dérange ? me demande-t-elle, soudain inquiète face à mon silence.
– Euh… non, pas du tout.

En fait, je n'en sais absolument rien. Je n'ai rien contre une coloc mixte, évidemment, mais là si j'ai bien compris, nous ne serions que deux : moi et un mec. Un mec que je n'ai pas encore rencontré. Il faut que j'y réfléchisse…

– Comme tu peux le constater, il n'est pas spécialement bordélique, dit Helen comme pour me convaincre en ouvrant enfin la porte de l'antre du colocataire.

Alors que je m'attends à découvrir une chambre immense, à l'image de l'appartement, c'est une pièce minuscule qui s'offre à mes yeux. Une sorte d'alcôve très sobre – mur couleur ardoise et draps blancs – dont la largeur correspond parfaitement à celle du lit deux places, qui constitue l'essentiel du mobilier. Les nombreux oreillers et coussins disposés sur le lit font de cet endroit un cocon moelleux où il doit faire bon se lover les soirées d'hiver, en observant par la petite fenêtre le soleil se coucher sur la ville.

Au pied du lit, une grande malle ancienne, qui me fait penser à un gros coffre de pirate, doit servir pour ranger des vêtements, mais aussi de table basse : un plateau rond métallique et une théière japonaise en fonte y trônent.

C'est tellement curieux de découvrir quelqu'un en observant son intérieur…

Enfin, je ne sais pas tellement ce que cela m'apprend de ce mystérieux colocataire, hormis qu'il a du goût en matière de décoration, quand la plupart des mecs n'en ont strictement rien à faire.

Est-ce que ça veut dire qu'il serait gay ?

Impossible de le savoir pour l'instant, en tout cas. Et je ne me vois pas poser la question !

Mais de toute façon, la vraie question, c'est : est-ce que cela aurait une quelconque importance ? Non, évidemment.

Nous poursuivons la visite en repassant par le salon. La double-fenêtre à grands carreaux si typique des entrepôts, et par laquelle on hissait les marchandises, illumine la pièce et offre une vue sur le canal et l'entrepôt d'en face. Elle est entourée de petites ouvertures plus étroites, comme des

meurtrières. On se sent ici comme dans une forteresse, à l'abri des tempêtes et du monde extérieur.

– Voilà une partie qui va sans doute t'intéresser, annonce Helen. Le dressing ! Andreas te fera une place pour tes affaires, bien sûr.

Dans le coin à gauche du salon, un escalier d'angle en fer industriel noir qui monte à l'étage en mezzanine et l'espace du dessous a effectivement été intelligemment utilisé pour réaliser un gigantesque placard où sont rangés vêtements et chaussures.

Oh la la, mais c'est trop… Il y a même un grand miroir et une banquette pour s'asseoir, comme dans les magasins de chaussures !

Helen ouvre une porte du placard pour me montrer mon futur espace, pour l'instant occupé par une partie des affaires d'Andreas : des chemises, des t-shirts, des chaussures de ville, des baskets… Je n'ose pas demander l'âge du fameux Andreas, mais malgré les tenues qui m'ont l'air d'être celles de quelqu'un de jeune, je ne peux m'empêcher de penser que l'homme qui vit là doit être bien plus âgé que moi.

Car ce n'est pas un étudiant qui paierait un loyer pareil !

À moins d'avoir des parents pleins aux as…

Nous montons les marches de l'escalier pour découvrir l'autre partie du loft. En face de l'escalier s'offre à nous une salle de bains magnifique qui allie moderne et ancien, avec sa baignoire sur pieds – en plus d'une douche à l'italienne –, son carrelage à motifs orientaux noirs et blancs, et sa double vasque en bois exotique. On se croirait dans la suite d'un hôtel de luxe !

Nous reprenons le couloir et je découvre enfin ma chambre *in real life*. La gigantesque mezzanine de l'étage est effectivement séparée par une verrière atelier dans le même style que celle de la cuisine, en deux pièces : le bureau-bibliothèque et ma chambre.

Bon, pour l'intimité, on repassera ! Je peux fermer la porte, mais on voit tout à travers les vitres…

Enfin, peu importe : j'adore. Très lumineuse grâce à la même double-fenêtre qu'à l'étage inférieur, la chambre donne sur le canal et comporte, comme je l'ai déjà vu sur les photos, un énorme lit *queen size* à baldaquin entouré de voilages, un petit bureau ancien peint en noir et sa chaise moderne, une commode blanche toute mignonne et un fauteuil en cuir usé très vintage qui sont du plus bel effet sur le parquet en bois clair.

– À l'origine, Andreas avait aménagé cette chambre pour que notre mère puisse y séjourner quand elle venait nous voir à Hambourg, mais désormais elle est trop âgée pour voyager. J'espère que ça te plaît !

J'acquiesce, conquise. Mais à qui ne plairait-elle pas ? C'est sûrement la plus belle chambre

meublée à louer de la ville !

– Andreas et moi l'avons un peu dépersonnalisée pour que la personne qui s'y installe puisse l'arranger à sa guise et s'y sentir chez elle.
– C'est vraiment parfait, Helen ! J'aime beaucoup.

La chambre est si spacieuse que je pourrais y stocker sans problème mes appareils photos, trépieds, flashs, parapluies de photographe, objectifs, et même pourquoi pas y créer un petit coin studio photo ? Je dois avoir des étoiles dans les yeux.

Il ne reste plus qu'à découvrir le dernier espace du grand loft : le bureau-bibliothèque d'Andreas, qui d'après Helen, n'est pas pour autant interdit d'accès. D'immenses rayonnages en bois courent sur le mur de briques dans le prolongement de ma chambre, contenant des ouvrages de toutes les tailles. Parmi les livres sont égrenés des cadres chinés exhibant des photos de famille en noir et blanc. Devant la bibliothèque, un sofa en cuir capitonné type charleston a l'air idéal pour bouquiner.

Le grand bureau d'Andreas se tient face aux deux baies qui donnent côté rue, mais le plus impressionnant de cette pièce reste le titanesque aquarium qui occupe une grande partie du mur en face du canapé, peuplé de mille et un poissons multicolores de toutes les tailles. Le décor n'a rien à envier à ceux des plus beaux aquariums du Tropen- Aquarium d'Hagenbeck, dans le nord-ouest de la ville. Le fond est tapissé de sable, de plantes aquatiques, de coraux et même d'une fausse épave de navire miniature.

– Et voilà, les petites bêtes à nourrir, annonce Helen. Andreas adore les poissons et a toujours rêvé d'un aquarium comme celui-là. Malheureusement, ils sont fragiles et demandent un certain soin. C'est là que tu auras un rôle à jouer quand mon frère est en voyage. Tu as déjà nourri des poissons ?
– Non, mais je garde souvent un adorable teckel, dis-je en pensant avec affection au petit chien de Maike. Les poissons, ça ne doit pas être beaucoup plus compliqué !

Helen sourit : elle a l'air d'aimer les animaux. Elle passe les minutes qui suivent à me décrire les petites bestioles qui y vivent.

– C'est un aquarium récifal, c'est-à-dire d'eau de mer, qui essaie de reproduire l'écosystème des fonds marins. Ce que tu vois là, ce sont des poissons-clowns, là des anémones… Il y a trois poissons-licornes, avec leur drôle de nez qui ressemble à une corne. Ah, et là, les jaunes à rayures bleues, ce sont des poissons-anges empereurs.

Il y a même des crevettes, des étoiles de mer, des oursins, des bernard-l'hermite, deux hippocampes et une petite pieuvre ! Helen m'explique tout ce qu'il faut savoir pour prendre soin des poissons. C'est à la fois intéressant et très technique. J'espère pouvoir tout retenir : donner chaque soir des paillettes petit à petit, vérifier la température, ajouter de l'eau osmosée et nettoyer l'écumeur toutes les deux semaines…

– Tu penses pouvoir t'en charger ? me demande finalement Helen. C'est un peu spécifique mais une fois qu'on a l'habitude, ça se fait sans souci. Et puis Andreas s'en charge lui-même quand il est

de retour ici, bien sûr.

– Pas de problème, dis-je en acquiesçant.

Une sonnerie se fait entendre et Helen consulte son Smartphone.

– Excuse-moi, c'est mon mari, je dois décrocher, me dit-elle en quittant la pièce.

En attendant son retour, j'observe à nouveau les poissons de l'aquarium, fascinée par cet océan miniature.

Un vrai rêve de gosse. Je pourrais passer des heures à observer ce qui se passe, là-dedans…

Puis, je regarde à mon tour l'écran de mon téléphone. Maike, n'y tenant plus, m'a déjà envoyé un texto.

[Alors, alors ?]

[Le loft est dinguissime. Pas d'arnaque,
tout est réglo. Par contre,
la coloc est en fait un coloc !]

[Mais alors c'était vraiment un gars
qui se faisait passer pour une nana ?:o]

[Non, pas du tout. C'est juste que sa sœur
gère la recherche de coloc.]

[Ah, OK ! Dis-moi tout, il est comment ??]

[Absent ! En voyage pour le moment,
je n'en sais pas plus…]

[Merde… Ben attends qu'il revienne
pour le rencontrer avant d'emménager, non ?]

[Oui, c'est ce que je compte faire.
mais j'ai tellement hâte !
L'appart est génial. <3
Je t'appelle en rentrant pour te raconter.]

La jolie rousse ne tarde pas à réapparaître.

– Ah la la, mon petit fait ses dents ! Mon mari ne sait pas comment gérer la crise sans moi… dit-elle, amusée, en levant les yeux au ciel. Il va falloir que je les rejoigne. Tu as encore des questions concernant l'appartement ?

– Non, tout est parfait !

Enfin, si : où est-ce que je dois signer ? Parce que si je pouvais, je le ferais dans la seconde !

– Génial. J'ai bien reçu tes justificatifs d'identité et la lettre de garant que tu m'as envoyés hier, tout est OK de mon côté. Si tu es toujours partante, évidemment, tu peux emménager dans ta chambre quand tu le souhaites. Tu n'auras qu'à me dire la date où tu souhaiterais le faire, pour que je prépare le contrat à signer et le double des clés.

– Bien sûr, je suis toujours partante, réponds-je, enthousiaste. L'appartement me plaît beaucoup. Par contre, je pensais peut-être attendre le retour de « l'habitant des lieux » pour le rencontrer tout de même avant de m'installer…

– Comme tu préfères, Loretta. Je ne sais pas pour le moment précisément à quelle date revient Andreas. Mais ne t'inquiète pas, il me fait entièrement confiance quant à la sélection d'un ou d'une colocataire et je suis certaine d'avoir fait le bon choix. Si tu changes d'avis et souhaites t'installer avant son retour, sache qu'il n'y a aucun souci. Je le préviendrai de ton arrivée.

– Très bien, dis-je en acquiesçant. On se tient au courant, alors.

Après avoir chaleureusement remercié et pris congé d'Helen, je quitte à regret l'appartement de la Sandtorkai 23.

Si je ne sais toujours pas quoi penser de ce colocataire inconnu, une chose est sûre : c'est ici que je veux habiter !

5. Uniforme et dentelle

Qu'est-ce qu'il fait chaud !

Je dépose mes achats du jour sur la table basse en bois du salon avant d'aller ouvrir la fenêtre qui donne sur le canal. En nage, je me débarrasse de mon T-shirt et le jette négligemment sur le canapé gris. Je ne porte plus sur moi qu'un body en dentelle noire et un short en jean délavé destroy.

Je me dirige pieds nus vers la gigantesque cuisine pour me concocter un délicieux smoothie framboise-citron-menthe. J'ai eu bien du mal à apprivoiser ce mixeur au début, mais depuis quelques jours, il est devenu mon meilleur ami.

Je n'ai finalement pas tenu plus d'une semaine avant d'emménager ici, alors même que mon colocataire n'est toujours pas rentré de voyage. Ma belle-mère, sans doute plus pressée que jamais de me voir déguerpir de la maison, m'en a fait voir des vertes et des pas mûres… Passer l'aspirateur dans ma chambre alors que je fais la grasse matinée, ne pas me laisser à manger en prétextant qu'elle pensait que je ne dînais pas avec eux, sans compter tous les sous-entendus pour me faire sentir que je suis de trop…

Elle n'y a vraiment pas été de main morte !

N'y tenant plus, agacée autant qu'impatiente, mardi dernier, j'ai rappelé Helen pour lui dire que je comptais emménager dès que possible, qu'Andreas soit revenu ou non. Elle m'a dit ne toujours pas connaître sa date de retour et le lendemain, pile une semaine après ma visite du loft, je posais les valises dans mon nouveau logement. Mon père m'a aidée à déménager tout mon bazar et il a pu constater que cette annonce, ce n'était pas du flan… Je vais bien habiter ce magnifique loft pour une somme relativement modique. Subjugué devant l'appartement, il a tout observé d'un œil expert, avant de finalement livrer son verdict : l'architecte qui a bossé là a fait du bon boulot.

– Eh ben, on ne s'embête pas, mademoiselle Kruger ! Un loft et une chambre de princesse, rien que ça. C'est bien, ma fille, tu t'es bien débrouillée. Je suis fier de toi. Mais tu ne connais pas ta chance !
– Oh que si, papa.

Maike est venue faire sa curieuse aussi, bien sûr. Elle a adoré. La petite maison typiquement hambourgeoise qu'elle loue avec Tobias à Altona n'est pas mal non plus, mais là ce n'est même pas comparable. Depuis cinq jours que j'habite ici, j'ai l'impression de vivre un rêve éveillé.

Aujourd'hui, avec Maike et Currywurst, nous sommes allées faire un tour à un grand marché aux puces, quartier Sternschanze. Il faisait une chaleur étouffante en ce début juillet et il y avait beaucoup de monde, mais c'est mon petit péché du dimanche : chiner des vieux objets !

J'y ai dégoté un certain nombre de petits trésors, entre autres pour décorer ma nouvelle chambre.

Tout en sirotant mon jus de fruits rose bonbon à l'aide d'une paille rayée blanche et rouge, je déballe mes achats et les étale sur la table basse. J'ai d'abord trouvé un magnifique collier médaillon rond et gravé d'une ancre marine. Il peut s'ouvrir et j'imagine qu'on était censé y glisser la photo d'un être cher. J'aime à m'imaginer l'histoire de ce bijou. Peut-être appartenait-il à la femme d'un marin de Hambourg qui y gardait précieusement sa photo contre son cœur en attendant son retour ?

Ah, je deviens fleur bleue !

Bref, il sera parfait à porter avec ma collection de marinières. Je n'ai juste pas de photo d'amoureux à y glisser, mais c'est un détail.

Ensuite, j'ai dégoté un appareil Polaroid ! C'est l'achat de la journée dont je suis la plus heureuse. Il est ancien mais fonctionne encore, je l'ai eu pour une bouchée de pain et la dame qui me l'a cédé m'a même offert les pellicules qu'il lui restait.

J'aime TELLEMENT les marchés aux puces !

J'ai aussi acheté une vieille lanterne que je compte transformer en lampe de chevet pour ma chambre, quelques cadres vintage pour accrocher des photos aux murs, une petite succulente en pot et même une enseigne de bar lumineuse rouge et bleue. Cette fois, ce n'est pas pour ma chambre, mais plutôt un élément de décor qui me sera utile pour un prochain projet photo : cela fait quelque temps que j'ai envie de prendre des portraits de style « New retro wave ». En gros, j'ai en tête le portrait d'une femme ou d'un homme qui baignerait dans une ambiance néon, un peu électrique, façon dancing club des années 1980. Il ne me reste qu'à trouver un lieu idéal et un modèle ! Mais j'imagine que Romain conviendrait bien. Je ne sais pas, il a la tête de l'emploi pour ce genre de photos : il a un style qui reflète bien sa personnalité. Cheveux légèrement rasés sur le côté, blouson en cuir, il aime bien passer des nuits en club électro avec ses potes, taguer des trains. Il se la joue un peu bad boy alors qu'en fait, c'est un nounours, ce gars. D'ailleurs, il s'est calmé sur les messages ces derniers jours.

Sandra, ou plutôt sa « zouz » comme il dit, doit le tenir en laisse !

Tant mieux : moi pendant ce temps, ça me fait un peu des vacances. Je lui proposerai quand même le shooting, mais pour l'instant on n'a pas prévu de « revoyure ». Il passe les vacances d'été chez ses parents, dans le Cantal… et c'est pas la porte à côté !

Je replace mes achats dans mon *tote bag* marqué « Knock knock knock PENNY ! », offert par Maike à mon dernier anniversaire. Je suis légèrement fan de la série *The Big Bang Theory*…

Je me dirige à nouveau vers la cuisine pour me servir un deuxième smoothie bien frais. Malgré la fin d'après-midi, il fait encore une chaleur à crever. Alors que je referme le frigo, j'entends quelqu'un trifouiller dans la serrure de la porte d'entrée. Dans mon cerveau, c'est la panique à bord.

Oh, merde. Je suis à moitié à poil !

Le body est un poil sexy, c'est un peu comme si j'étais en soutif, sauf que là, il y a de la dentelle qui couvre mon ventre.

T-shirt. Canapé. VITE !

Je manque déraper sur le sol de la cuisine dans le feu de l'action, hésitant entre courir avec mon verre de jus de fruits à la main ou d'abord le poser sur le plan de travail pour limiter les dégâts.

J'opte pour la seconde solution. Et me voilà à me jeter à corps perdu vers le salon pour récupérer le morceau de tissu qui me fera retrouver un peu de décence. Mais trop tard, alors que je passe devant le couloir en direction du canapé, je tombe nez à nez avec un mec, la trentaine, vêtu d'un costume blanc à épaulettes et galons siglés d'une ancre marine. Nous nous stoppons net. Il est en uniforme de marin, et moi en lingerie fine.

Heureusement que j'ai gardé le short… Si quelqu'un filmait, on serait de bons candidats pour une chaîne de buzz sur YouTube.

Mi-interloqué, mi-amusé, il retire sa casquette de commandant de bord pour me saluer avec un sourire et une courbette ironique.

– Mademoiselle… ma nouvelle colocataire, je suppose ?

Mon cœur bat la chamade, j'ai les mains moites et comme une envie de rentrer sous terre.

– Oui. Loretta… fais-je enfin avec un sourire crispé. Votre sœur ne vous a pas averti ?
– Enchanté, Loretta. Je suis Andreas. Tu peux me tutoyer, je ne pense pas être si vieux que ça ! répond-il avec un petit rire. Eh bien, je me doutais qu'Helen ne traînerait pas pour trouver quelqu'un, mais je ne savais pas que tu avais déjà emménagé. Le réseau téléphonique était catastrophique en mer, j'imagine que je n'ai pas reçu ses messages…

Mes neurones commencent à se reconnecter et mes yeux, à le mater. Il en impose avec sa tête de plus que moi et son uniforme ! Sa casquette découvre des cheveux blond foncé, presque cendrés, un peu en bataille. Son visage, avec ses yeux rieurs bleu iceberg et sa bouche charmeuse, m'inspire tout de suite la sympathie. Ses traits sont fins et délicats, mais je devine sous son habit blanc des bras musclés. Un vrai beau gosse du Nord. Et soudain, je mesure toute l'ampleur de la catastrophe.

Non, non, non, nooooon… il est sexy, bordel ! Ce n'était pas prévu au programme…

Il n'y a rien à faire : dans la vie, je ne suis pas timide, sauf en présence d'un homme qui me fait de l'effet. Vivre seule avec ce genre de mec m'apparaît soudain comme le pire plan de la terre. Raison n° 1 : il est tellement beau qu'il assure probablement à lui seul 98 % de l'activité Tinder à Hambourg et je risque d'assister régulièrement au réveil à un défilé gênant de gonzesses en culotte dans la cuisine. Raison n° 2 : je vais devoir me retenir de baver sur lui à chaque fois que je le croise et faire des efforts pour ne pas bégayer à chaque fois qu'il s'adresse à moi. Raison n° 3 : je peux dire adieu à mes pyjamas combinaisons à motifs taches de vache noir et blanc et mes dimanches à manger étalée

comme une larve sur le canapé devant Netflix. Raison n° 4 : je n'oserai aller aux toilettes que tard la nuit quand il dort profondément ou quand il n'est pas à l'appartement.

– Je peux ? me demande-t-il soudain alors que je suis complètement dans la lune.

Hein ? Merde, il m'a parlé.

Je fais un gros effort pour capter ce qu'il veut me dire. Il revient juste de voyage, il doit vouloir prendre une douche, j'imagine. Et évidemment, plantée comme une quiche dans le couloir, je lui barre le passage.

Je m'écarte pour les laisser passer, lui et sa valise.

– On peut faire connaissance autour d'un café juste après, si tu veux, propose-t-il, souriant alors qu'il se dirige vers la salle de bains à l'étage.

Avec mes deux-trois crèmes hydratantes et masques pour les cheveux qui traînent, j'espère qu'il n'aura pas trop l'impression que je l'ai transformée en salon de beauté…

– Avec plaisir.

En passant devant la salle de bains pour regagner ma chambre, j'ai toutes les peines du monde à ne pas l'imaginer nu sous la douche. J'entends l'eau couler et une odeur virile de gel douche pour homme parvient à mes narines.

Bon, va enfiler quelque chose de décent, toi, au lieu de rêvasser !

Plutôt que de simplement remettre mon t-shirt, j'opte pour changer complètement de tenue. Je vais faire comme s'il était tout à fait normal de se promener en body à dentelle. Si je mets quelque chose par-dessus, il va se douter de ma boulette. Du coup, pour contrebalancer, je choisis un legging noir tout simple et une chemise en jean.

Je vais mourir de chaud mais au moins, avec un peu de chance, il ne pensera pas que je suis une chaudasse !

En me changeant, j'envoie un SMS de détresse à Maike, style télégramme.

[Au secours. Stop. Colocataire rentré.
Stop. Catastrophe intersidérale. Stop.]

Sa réponse ne se fait pas attendre, et m'arrache un sourire.

[… Pâté ou foie gras ?]

Non, il ne s'agit pas d'une invitation à l'apéro mais bien du petit code qu'on utilisait autrefois, à l'époque lointaine où elle était encore célibataire et que moi, j'avais encore espoir de trouver

l'amour, pour indiquer à l'autre si notre *date* n'était pas terrible ou au contraire, super canon.

[Caviar !!!]

Mon vibreur m'indique que Maike est au taquet derrière son écran.

[Sérieux ?? Et en quoi ce serait
une mauvaise nouvelle ?]

Aaah, Maike ! Il faut tout lui expliquer…

[Tu oublies la règle n° 1 en colocation :
on ne fricote pas avec ses voisins de chambre…]

Je sais déjà ce qu'elle va me répondre… Je la vois, comme si elle était en face de moi, me dire en secouant la tête : « *Scheiß drauf* ![2] »

J'aimerais en dire autant, mais si ce genre de « règle » existe, ce n'est pas pour rien. Si par un gros malentendu, mon coloc et moi, on sortait ensemble (enfin, je pense avoir la chance de fréquenter un mec aussi canon qu'Andreas environ tous les six millénaires, un soir de pleine lune, en année bissextile), ce serait la pire idée que j'aie jamais eue. En cas de rupture, bonjour les dégâts : je n'aurais plus qu'à faire mes valises pour aller dormir sous le pont Kennedy…

---

2 On s'en fout !

À suivre,
dans l'intégrale du roman.

Également disponible :

Mon coloc, mes désirs et moi

Si vous m'aviez dit, il y a quelques mois, que j'allais intégrer l'école de mes rêves, dans la ville de mes rêves, où habite justement ma meilleure amie, je ne vous aurais pas cru.
Et pourtant ! Je suis bien là, à l'orée de ma vie, prête à affronter mon destin.
Alors quand j'ai trouvé la parfaite annonce du plus parfait des apparts, je n'ai pas hésité une seconde. Et quand la colocataire prévue s'est transformée en un séduisant mâle du nom d'Andreas, ni une ni deux j'ai fait mes valises.
Andreas, capitaine de navire le jour qui hante mes plus beaux rêves la nuit… Réussirai-je à respecter la règle n° 1 de toute colocation : ne pas craquer sur son coloc ?…

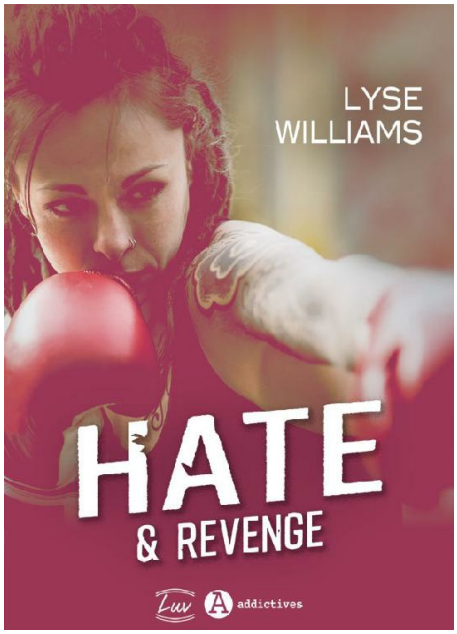
Tapotez pour télécharger.

Également disponible :

Hate & Revenge

Kat est étudiante le jour et boxeuse la nuit, dans des combats illégaux.
Emplie de haine et de désir de vengeance, elle refuse de perdre.
Mais sa rencontre avec Grayson va tout bouleverser…
Il est le seul à faire tomber ses défenses, à la rendre vulnérable.
Baisser les armes n'a jamais été aussi dangereux !

Tapotez pour télécharger.



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2018

ISBN 9791025742495